

NOTRE ROMAN COMPLET : K-77-5

Le Fantôme de la Danseuse

par GUSTAVE LEROUGE

La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE
POIRIER, BESSETTE & CIE, édits-prop, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 16, No 4

Avril 1922

15c.

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,
RETABLIR LEURS NERFS. CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

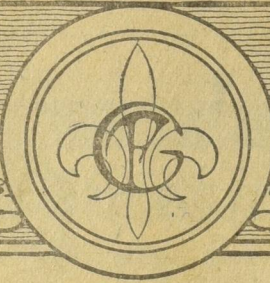
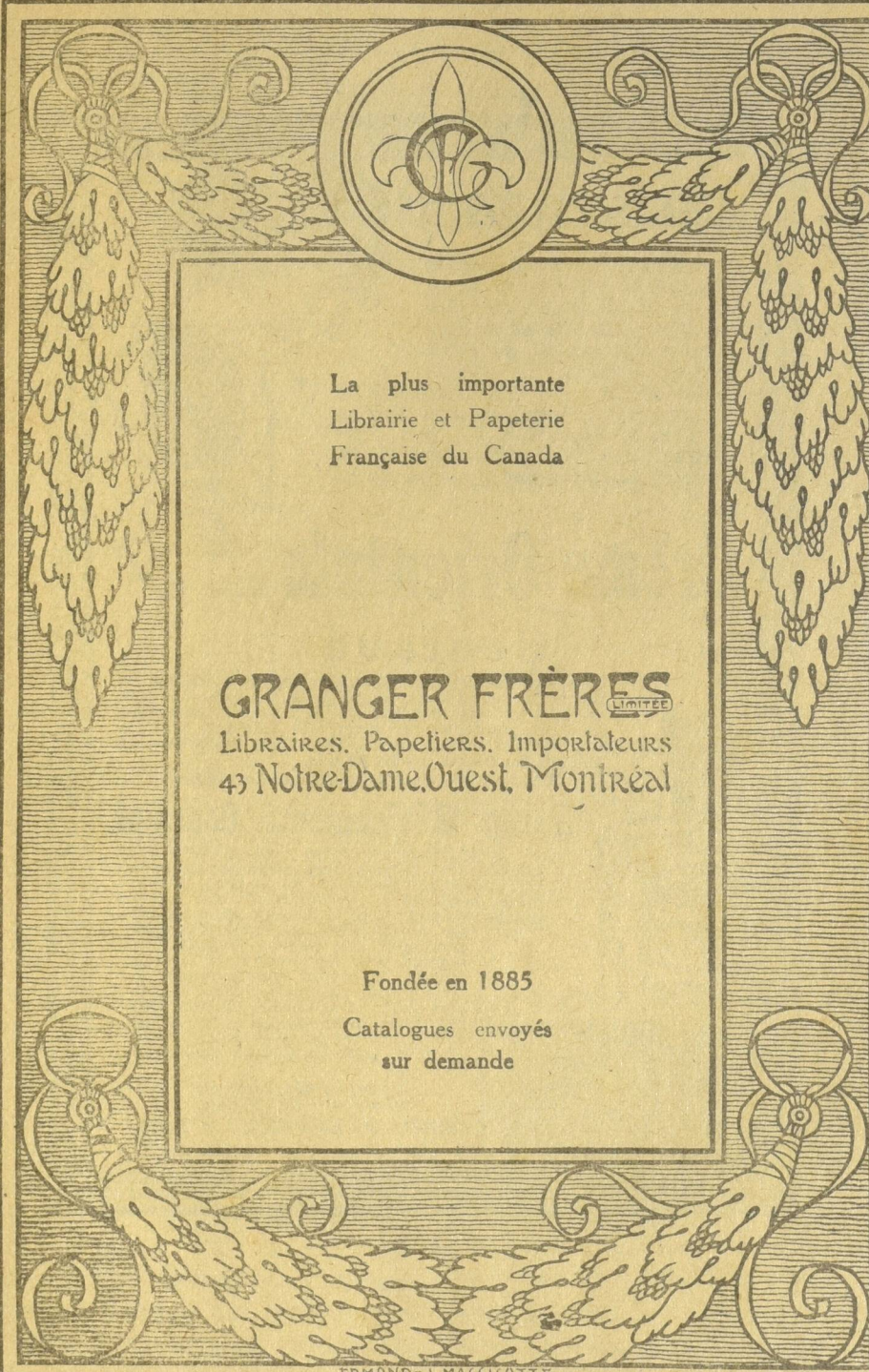
Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353



La plus importante
Librairie et Papeterie
Française du Canada

GRANGER FRÈRES LIMITÉE
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

Fondée en 1885
Catalogues envoyés
sur demande

EDMOND-J. MASSICOTTE

LA BEAUTE DE LA JEUNESSE

Pendant que vous possédez la saine et vigoureuse beauté de la jeunesse vous devriez la préserver et la protéger constamment pour les années futures. La négligence est la cause que beaucoup de femmes paraissent bien plus vieilles qu'elles le devraient. Un peu d'attention apportée maintenant à la peau et au teint par l'emploi de la

121

Crème Orientale Gouraud

Sera amplement récompensée par votre beauté de jeunesse quand vous serez plus avancée en âge. Cette crème ne fait pas que protéger et préserver le teint pour l'avenir mais elle améliore grandement l'apparence actuelle. Elle cache les taches du visage. En usage depuis 80 ans.

Envoyez 15c pour en avoir un échantillon.

Savon Médicamenté Gouraud

Pour conserver votre peau et votre teint en bon état il vous faut employer un savon qui enlève complètement de la peau la poussière, la saleté et les impuretés. Les savons ordinaires pour le teint ne sont pas adéquats.

Le Savon Médicamenté Gouraud accomplit son oeuvre bienfaisante depuis plus de soixante-dix ans. Servez-vous-en constamment, il vous protégera contre l'infection. Il s'emploie avec succès contre les maladies de la peau. Il est idéal pour préparer la peau avant l'application de la Crème Orientale Gouraud.

Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.

FERD. T. HOPKINS & SON,

344 St. Paul St., W., Montréal, Qué.



La Revue Populaire

Vol. 16, No 4

Montréal, avril 1922

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE,

131 rue Cadieux, Editeurs-Propriétaires,
MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

L'HARMONIE DANS LES MENAGES

Les couples mariés se divisent en deux catégories: les couples qui se disputent constamment, et les couples qui ne se disputent que quelquefois.

Ces disputes tiennent de deux causes: une bonne cause ou une mauvaise cause. Les gens mariés font mentir le proverbe qui dit qu'il faut être deux pour commencer une querelle, car, bibliquement parlant, les gens mariés ne forment qu'un.

Voici une liste bien incomplète des principaux sujets de discorde dans les ménages, ces sujets ne sont pas placés dans leur ordre d'importance; ils sont cependant tous garantis pour déclencher une conflagration d'adjectifs en une minute et douze secondes d'avis.

En premier lieu, vient le **"bébé"**. La question du bébé est un des meilleurs sujets de querelle du ménage. "Comment le bébé est-il nourri?" "De qui tient-il cette manie déplorable?" "Pourquoi a-t-il toujours des épingle après lui." "Pourquoi lui as-tu donné ce sou à avaler?" etc., etc.

Il y a aussi les **"affaires"** (en anglais: business). "Je n'aime pas beaucoup ta dactylo". "Tu ne sais pas conduire tes affaires convenablement". "C'est ce joli bébé de dix-huit ans que tu appelles ton premier commis?" etc., etc., etc.

N'oublions pas de parler de la **"soupe"**. "Ta soupe est trop chaude." "Ta soupe est trop froide". "Elle est trop salée". "Elle ne l'est pas assez". "Tu n'as pas eu le temps dans ton avant-midi de préparer ta soupe?" "Si tu prends ta maison pour un restaurant", etc., etc., etc.

Voici parmi les milliers de sujets quelques-uns garantis infaillibles pour mettre le feu aux poudres, et qui reviennent à chaque tour de cadran de la grande aiguille. Entre ceux-ci, il y en a d'autres qui viennent moins souvent mais qui sont plus gais, parce que moins souvent répétés.

Et dire que malgré toutes ces querelles il y a des couples qui sont heureux; question d'habitude et d'entraînement sans doute.

Et puis comme aucun des conjoints ne gagne sur l'autre on se venge sur le garçon boucher ou sur la servante, et ce sont eux qui paient les pots cassés. J'ai connu un ménage heureux, le mari vivait au Kamchatka et la femme sur la rue Sainte-Famille. Ils ne se voyaient qu'une seule fois l'an, et encore ils trouvaient moyen de se disputer. Comme je m'étonnais, le mari me dit: "Mais mon cher, il faut bien que les mâchoires d'un homme prennent un peu d'exercice ailleurs que sur les beefsteak des restaurants."

Paul COUTLEE.

TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-
DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA
VILLE POUR LE

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfac-
tion à sa nombreuse clientèle comme la Toilet
Laundries. On fait également la

TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEIL-
LEURS DE MONTREAL.

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

TOILET LAUNDRIES, LIMITED
Uptown 7640

LES SUPPLICES DU MOYEN AGE

Les punitions corporelles ordonnées par la justice, jusqu'au XVIII^e siècle, étaient des plus barbares.— Les tortionnaires et bourreaux du moyen-âge imaginaient, pour les moindres offenses, des supplices abominables—Les tortures qu'aurait subies Landru, s'il eût vécu à cette époque de Terreur.

La récente condamnation à mort du sinistre Landru, coupable d'avoir assassiné onze femmes et un jeune garçon, le propre fils de l'une d'elles, nous amène à comparer la rigueur des lois et coutumes du Moyen Age à l'indulgence de notre justice. Landru eut vécu sous les rois que son supplice aurait été mille fois plus cruel et compliqué que la guillotine. En effet, qu'est-ce que la guillotine auprès de la bastonnade, du bûcher, de la cage, de la cangue, du carcan, du chevalet, de la claie, de la croix, de l'écartèlement, de l'estrapade, du fouet, du garrot, du gril, de la marque, du pal, de la question, de la roue et de la torture ?

Tous ces mots ont une signification effrayante et comme dans tous les pays, chez tous les peuples, on cherchait, il y a encore deux siècles, à proportionner la punition au crime commis, il n'est pas difficile de se figurer les tortures atroces que les justiciers auraient infligées à Landru.

De l'antiquité la plus reculée au XVIII^e siècle, chez les peuples d'Orient surtout, on s'ingéniait à varier à

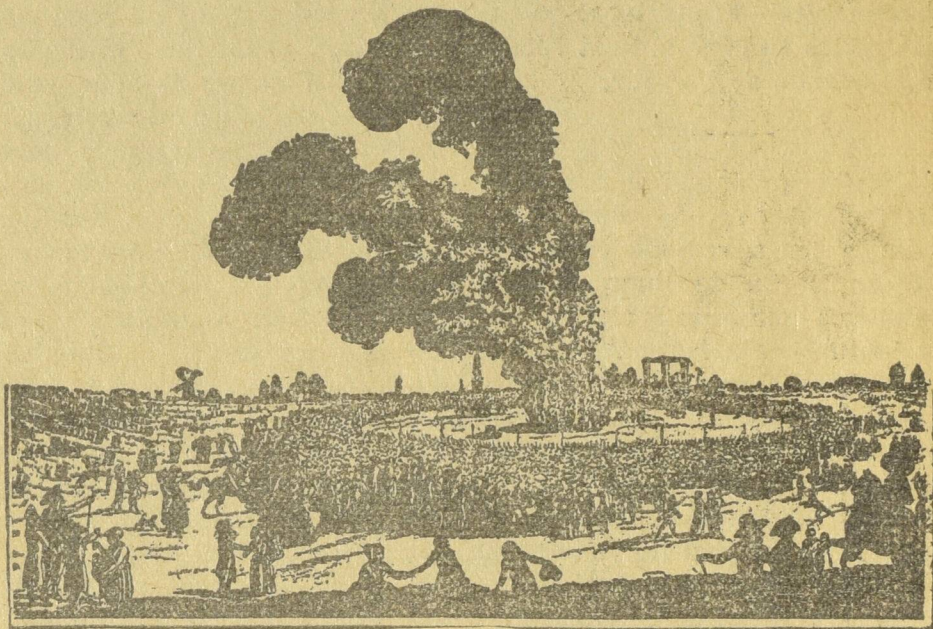
l'infini les modes de torture. Il en résulta une floraison effroyable. Grâce aux efforts des publicistes et des philosophes du XVIII^e siècle : Beccaria, Diderot, Voltaire, etc., les supplices qui déshonoraient l'application de la justice ont disparu du code pénal de la plupart des nations civilisées.

Le plus ancien supplice paraît être la peine du talion, dont il est parlé dans les Saintes Ecritures, consistant à infliger au coupable le mal qu'il avait fait à sa victime. Les Hébreux, les Egyptiens, les Perses employèrent la décollation, l'étouffement, la noyade, le bûcher, la mutilation, la flagellation, l'exposition, etc. Chez les Grecs et les Romains, on utilise le chevalet, la suspension, les étrivières (ou le fouet) ; on écorche vif, on verse du vinaigre dans les narines du patient, on le surcharge de briques, on empale les adultères avec un raifort ; les esclaves et les traîtres sont condamnés à la croix, à la fourche, à la meule ; on les brûle vifs, ainsi que les étrangers, les transfuges, les incendiaires ; on décapite les nobles ; on noie les parricides enfermés dans un sac avec une vipère, un chien, un coq ou un singe ; on fustige et on brûle les coupables d'actes d'impuretés ; on condamne aux mines même les femmes.

Le moyen-âge possède un arsenal compliqué : l'épreuve judiciaire, l'eau bouillante, le fer rouge, la potence, le pilori, la question (ou torture) avec ses multiples variétés, le fouet, la roue, le percement des oreilles et de la langue, le tenaillement.

Mais, c'est encore en Chine que les supplices, connus et pratiqués en Europe, se retrouvent avec le plus de raffinement. Ce peuple ingénieux a atteint dans l'application de la torture au sublime de l'horreur. Sans parler du supplice de la cangue, (triangle de bois ou tonneau, percé de trois trous, dans lesquels on engage le cou et les poignets du patient) beaucoup plus cruel dans l'application qu'il ne le semble à première vue, que dire des

cié dans ce cas était couché sur le dos et quatre forts chevaux de trait étaient pour ainsi dire attelés à ses bras et à ses jambes. Au coup de fouet du bourreau, ils s'élançaient dans quatre directions différentes, tirant chacun un membre affreusement déchiqueté. Une autre punition que Landru aurait eu toutes les chances du monde de se voir infligé est la scie. Le meurtrier était pendu, la tête en bas, entre deux bûchers et scié en deux morceaux par



Le bûcher.

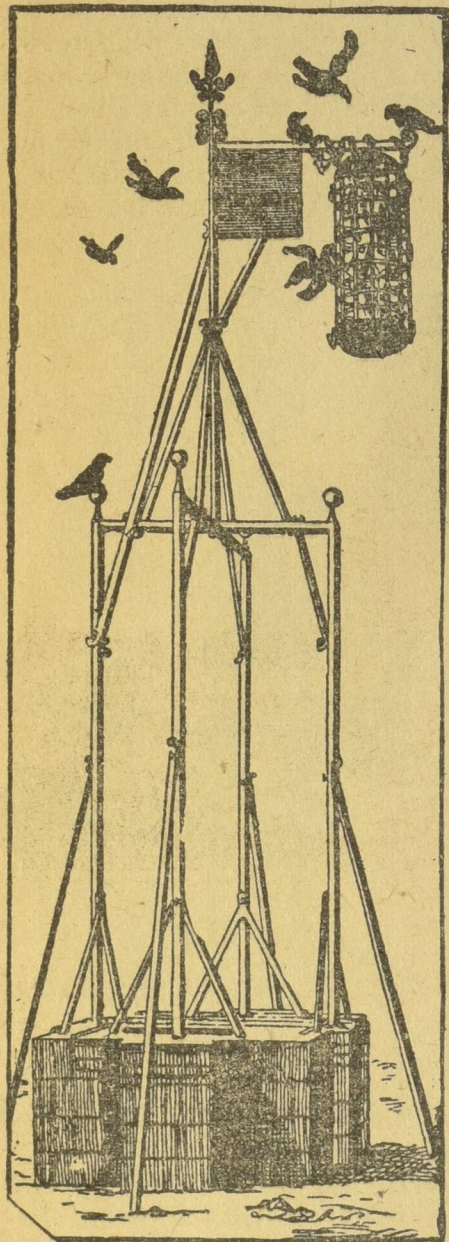
machines à écartèlement automatique, des lits bardés de lames coupantes, hérissés de pointes de fer, etc!

C'est peut-être à la roue que Landru aurait été condamné en ces temps barbares. Alors, on l'eût attaché à une roue tournant horizontalement sur un pivot, par les poignets et les chevilles, et des tortionnaires lui eussent rompu les os avec des maillets et coupé les tendons avec des pinces. Peut-être aussi l'aurait-on écartelé? Le suppli-

des bûcherons fort experts en leur art, pendant que les flammes du bûcher lui léchaient la peau. Ce supplice offrait autant de dangers pour les tortionnaires que pour les condamnés eux-mêmes!

L'écorchement que nous signalions tout-à-l'heure dans l'énumération des principaux supplices adoptés par les hauts justiciers du moyen-âge n'a rien de particulièrement gai. Le pauvre homme était dépouillé vivant de

toute sa peau par des tanneurs adroits. Ainsi privé de son épiderme, on lui brûlait lentement les chairs avec du vinaigre, du poivre, de la poix, et



La pendaison par les chaînes.

quelques autres assaisonnements dans le goût des sauces piquantes anglaises modernes!

La pendaison, la décollation (supplice correspondant à la guillotine du docteur Guillotin) et le bûcher devenaient des formes de mort agréables et douces au prix des premières.

Presque tous ces modes d'exécution se pratiquaient devant une vaste affluence. Les bûchers attiraient surtout un concours immense de curieux, avides de ces spectacles. Tous ces gens attendaient avec impatience qu'on sacrifiât un des leurs semblables sous leurs yeux. Ils y prenaient même beaucoup de plaisir. Les nerfs du peuple étaient-ils alors plus solides en ces temps ou étaient-ils plus barbares que nous? Le lecteur en pensera ce qu'il voudra.

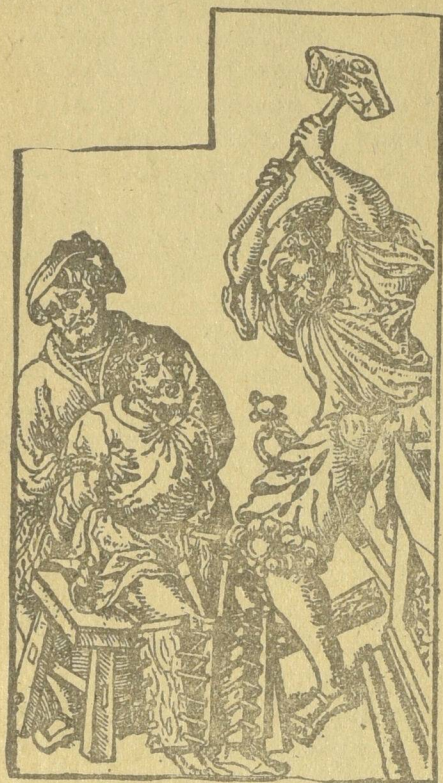
Pour notre part, nous croyons que les foules n'ont pas changé à ce point depuis deux ou trois cents ans et que si les pendaisons étaient aujourd'hui publiques, elles attireraient autant de monde qu'alors.

Les administrateurs de la justice choisissaient, de préférence, pour y élever les bûchers ou les poteaux de torture, les places publiques des villes.—Jeanne d'Arc fut brûlée vive dans la grand'route de Rouen.

Des fauteuils de fer étaient appuyés au poteau pour permettre aux condamnés de s'y asseoir confortablement quand ses jambes calcinées ne pouvaient plus le supporter. Les fagots étaient jetés les uns sur les autres jusqu'à ce que les premiers atteignissent à la taille du condamné, la plupart du temps accusé d'hérésie (tel le cas des Templiers). Ces fagots étaient souvent humectés dans le but de prolonger les tourments du supplicié.

Il y avait encore en ces temps où pas un lecteur, sans doute, eût aimé à vivre, "la pendaison par les chaînes"

qui se faisait de diverses façons. C'était la torture commune aux meurtriers.



Le supplice du brodequin.

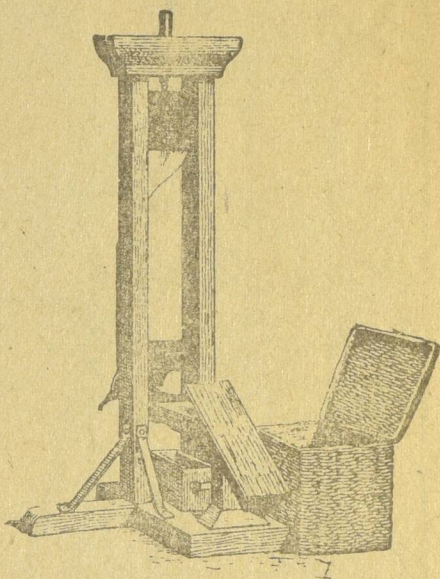
Une cage en treillis était accrochée à la porte d'une ville ou d'une prison. On y enfermait le condamné jusqu'à ce qu'il mourût, faute de nourriture. Quand les corbeaux s'étaient bien repus de ses restes, on descendait la cage. Quelquefois aussi, le condamné était pendu ou torturé d'abord puis son cadavre placé dans cette cage pour que tous le vissent.

Et si Landru avait été découpé en morceaux, comme une pièce d'étoffe, par exemple! C'était un supplice emprunté aux Chinois et réservé surtout aux parricides, hommes ou femmes.

Cette mort avait quelque chose d'effroyable dans sa lenteur même,

lenteur voulue et minutieusement calculée. Le malheureux condamné subissait vivant le sort des bêtes de boucherie qu'on dépèce savamment en petites tranches, avec des couteaux bien aiguisés. Les experts en ce métier, avec de la pratique, (les clients ne manquant pas) arrivaient à découper ainsi une victime pendant une bonne heure, sans lui enlever la vie. Ils évitaient soigneusement de trancher les artères ou les parties vitales de leur patient.

Et les assassins, les parjures, les hérétiques, etc., étaient condamnés sans forme de procès. On les soumettait à la question pour leur arracher la

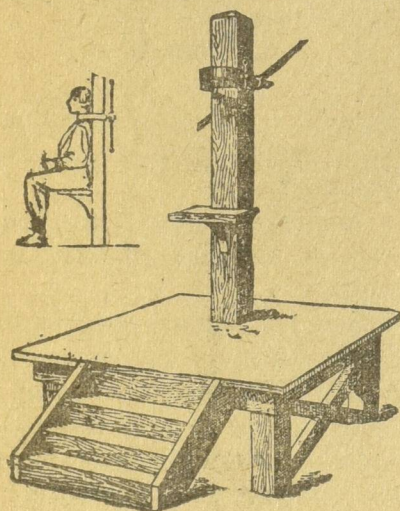


La guillotine.

confession des crimes qu'ils avaient réellement commis ou qu'on les suspectait simplement d'avoir commis.

Et la question qui précédait le châtimement était souvent plus terrible, si l'on peut dire. L'homme était soulevé de terre par les poignets et à ses pieds pendaient des poids très lourds, pendant que des tortionnaires en cagoule

lui brûlaient avec des chandelles les parties les plus sensibles du corps. Ou bien, le suspect, homme solide ou pauvre femme, subissait la peine du garrot, c'est-à-dire que les jambes nues étaient entrées dans un brodequin garni de clous pointus que l'exécuteur de hautes oeuvres enfouaient petit à petit dans la chair en resserrant lentement au moyen d'un marteau d'enclume. Soumis à cette torture, la plupart confessaient tous les crimes dont on voulait leur arracher l'aveu. Très peu conservaient assez de force de caractère pour se moquer de leurs bour-



La garrotte.

reaux, au milieu de leurs tourments. Quelquefois, le brodequin consistait en deux planchettes dans lesquelles étaient passés des coins, pièces de fer ou de bois terminées en angles aigus, qui, en se rapprochant, écrasaient les muscles et les os.

A d'autres, toujours au moyen-âge, on brûlait, avec des fers rougis, les yeux et la langue. L'opinion était couramment reçue que tout supplice pouvait être infligé au nom de la loi et que la cruauté perdait son nom sitôt qu'elle était pratiquée à l'égard de

personnes soupçonnées ou coupables de crimes.

Les ténèbres du moyen-âge ont été dissipées par les lumières vivifiantes de la civilisation. Les supplices usités de nos jours sont plus humanitaires : le peloton, la guillotine, la pendaison, la garrotte et l'électrocution.

La guillotine est certainement le mode d'exécution le plus rapide et le plus propre. C'est l'instrument que tous les pays du monde devraient adopter à l'unanimité.

C'est grâce au docteur Joseph-Ignace Guillotin que fut admis le principe de la décapitation par l'Assemblée qui choisit, en 1792, la machine dont on devait faire usage. Guillotin ne l'avait pas inventée, bien que l'on ait persisté à donner son nom à l'instrument de supplice, ce qui lui causa un grand chagrin. La guillotine, (après que fut décrétée l'égalité devant le bourreau, c'est-à-dire un genre de supplice unique pour tous) fut présentée à l'Assemblée nationale par le docteur Louis et adoptée le 20 mars 1792.

Les montants de la guillotine sont élevés sur des madriers posés en croix sur le sol. Le corps du patient est couché sur une bascule et sa tête est maintenue entre les deux montants et sous le couteau, au moyen de deux traverses, l'une fixe, l'autre mobile. Un panier d'osier, placé sur la droite de la machine, reçoit le corps et la tête du supplicié après la chute du couteau oblique de 120 livres commandée par un simple bouton.

La garrotte est le supplice moderne le moins connu. Il est usité en Espagne, en Portugal et dans certaines colonies. La peine de mort par strangulation, en ces pays, est subie dans les vingt-quatre heures de la notification

de la sentence. Le condamné est assis sur une plate-forme à laquelle est adossé un poteau; il a le cou pris par un collier de fer; ce collier est réuni à une vis qui traverse le poteau. Quelques tours de vis, en ramenant le collier vers le poteau, déterminent l'étranglement. Ce supplice est très ancien. Autrefois, on l'accordait comme grâce aux condamnés les moins coupables, avant d'être brûlés.

— o —

LE DANGER DES MOULES

L'on cite quelques exemples d'empoisonnement par les moules; et on se demande souvent d'où cela peut provenir.

C'est en 1885, à la suite d'une épidémie, qu'à Willemshaven on commença à jeter quelque clarté dans l'histoire de l'intoxication par les moules. Dix-neuf personnes qui avaient mangé des moules recueillies sur les flancs de deux navires ancrés dans le port, furent atteintes de vomissements et d'un commencement de paralysie des membres. Quatre de ces personnes moururent mais l'on parvint à sauver les autres.

Tout de suite on pensa au cuivre des bateaux, mais on ne trouva aucune trace de cuivre dans le blindage de ces bateaux. C'est alors qu'on démontra l'existence d'une ptomaïne, siégeant exclusivement dans le foie des moules. On l'isola et on lui donna le nom de Mytilotoxine. Cet alcaloïde, injecté à des animaux, produisit sur eux le même effet que celui observé sur les personnes empoisonnées.

Mais les cas d'empoisonnement étaient si rares qu'on a cru que la présence de ce poison dans les moules n'était qu'accidentelle. On en fut alors

amené à conclure que certaines eaux déterminaient chez ces mollusques (comme chez les huîtres) une maladie de la nutrition qui contribuait à la formation de la Mytilotoxine.

Il n'existe pas d'antidote spécial de ce poison et on traite les cas isolés et rares de ce genre, comme on soigne tous les autres cas d'empoisonnement.

Malgré ce danger, rien n'empêchera les gourmets de manger des moules, quand ils en ont l'occasion. Ils courent un risque; mais connaît-on un seul être humain qui ne présente pas de risque?

— o —

LES MOIS

"Pourquoi dit-on octobre et non octobre, comme septembre, novembre et décembre?"

"La même exception se retrouve, du reste, en anglais: october, au lieu de: octemember..."

La chose n'a rien qui doive surprendre. Remarquez que ces quatre mots ont une terminaison commune. Le suffixe *bre*, du latin *ber*, est le même pour octobre, aussi bien que pour septembre, novembre et décembre.

Si l'on dit octobre et non octobre, c'est que ce substantif vient du latin *october* (et non *octemember*), de *octo*, huit.

Septembre vient de *september*, de *septem*, sept; novembre, de *november*, de *novem*, neuf; décembre, de *decem*, dix.

Si novembre est le onzième mois de l'année actuelle, alors que, de par son étymologie, il devrait indiquer le neuvième, c'est que, dans l'ancienne année romaine, qui commençait en mars, il occupait vraiment le neuvième rang et son nom a subsisté en dépit de la transformation du calendrier.

LES RATS D'HOTEL

Ainsi appelle-t-on les voleurs et voleuses de haut étage qui se retirent dans les plus grands hôtels, en quête de riches clients à dépouiller.—Aventure d'une gentille souris d'hôtel dont la spécialité était de voler les manteaux de fourrure et les objets de valeur, chez ses voisins d'occasion.

Les rats d'hôtel foisonnent sur le continent américain. Ils arrivent d'Europe à pleins paquebots, sous la forme de jeunes hommes et de belles filles. Munis d'une certaine somme, ils se font conduire aux meilleurs hôtels et attendent l'occasion de pénétrer dans les chambres de leurs voisins et de les dépouiller du contenu de leurs valises et de leurs garde-robes. Ces coups réussissent la plupart du temps, mais grand est tout de même le nombre de ceux qui se font pincer dans les ratières de la police.

On a mis la main à Montréal, il y a un mois ou deux, non pas sur un rat, mais sur une gentille petite souris rose d'hôtel, une jeune personne de vingt ans, adorablement mise et d'une incontestable distinction.

Elle avait été conduite à un des hôtels les plus fashionables de la ville par un monsieur âgé qui se dit son père et qui la confia à la direction de l'hôtel de l'établissement, promettant de revenir la reprendre dans une semaine.

Deux jours après son entrée à l'hôtel, alors qu'elle était à jongler dans

sa chambre sur l'absence de clients riches, sur le manque de victimes faciles, elle perçut un léger bruit dans la chambre voisine de la sienne.

Ouvrant légèrement la porte, elle vit entrer à côté une femme fort élégante drapée dans un merveilleux manteau de martre qu'elle estima aussitôt à une dizaine de milliers de dollars. Le chasseur qui la suivait portait de grosses valises dans chacune de ses mains.

"Voilà une cliente sérieuse, cette fois! Son manteau me rapportera assez d'argent pour sortir d'ici et continuer ailleurs mon travail!"

Elle alla à la fenêtre et fit une minutieuse inspection des lieux. Sa fenêtre s'ouvrait fort heureusement sur un balcon de sauvetage qui s'étendait jusqu'à la chambre voisine où la dame venait d'entrer et où se trouvait, jeté négligemment sur une chaise ou sur le lit, le manteau rêvé!

Elle camoufla la lumière qui sortait de son appartement et rampa avec mille précautions jusqu'à la fenêtre voisine où elle se rendit compte que, celle-ci ouverte, il lui serait très simple de l'enjamber, de pénétrer dans la pièce et de ravir ce somptueux morceau de fourrure.

Cinq jours se passèrent sans qu'une occasion propice vint lui permettre de faire son coup.

Or, un soir, la voisine étant sortie avec sa mère, elle ouvrit lentement sa fenêtre et se trouva sur le balcon. Pour s'éviter des ennuis en cas d'une surprise malencontreuse, elle n'avait

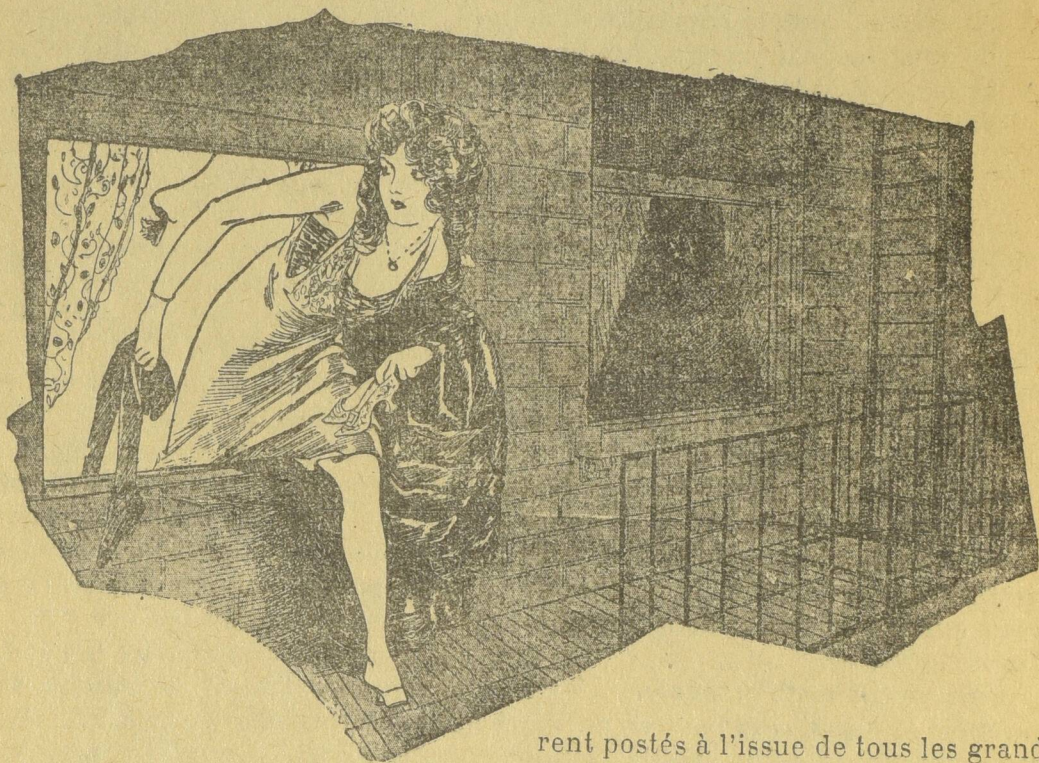
mis que sa robe de nuit. Qu'un employé survienne et il sera bien forcé de la prendre pour une somnambule!

Elle glissa un petit instrument sous la guillotine de la croisée et l'ouvrit aussi lentement qu'elle avait fait pour la sienne.

En un millième de seconde, une longue pratique l'ayant habitué à ce genre de vol, elle entra dans la pièce et en sortit.

main, les détectives firent des perquisitions dans l'hôtel. Ils pénétrèrent dans l'appartement de la voleuse, mais pour ne trouver personne. Le rat d'hôtel avait disparu!

Dans sa garde-robe, ils trouvèrent pêle-mêle tous les vieux vêtements de la jeune personne qui s'était revêtue pour sortir des toilettes de sa victime. Des recherches furent poursuivies partout et des agents de la sûreté fu-



Mais sur son épaule, cette fois, brillait, pour ainsi dire, un magnifique manteau de martre et ses mains étaient pleines de bas, de chaussures et de différentes petites choses...

Sa rentrée s'opéra sans fâcheuses surprises. La surprise ou les surprises furent plutôt pour sa voisine qui, en entrant chez elle, s'aperçut tout de suite de la disparition de ses bijoux et de ses plus riches atours. Le lende-

rent postés à l'issue de tous les grands théâtres et de tous les endroits de plaisirs de la ville, restaurants, cafés et salles de danse à la mode.

Et c'est ainsi qu'un soir, ils virent sortir d'un théâtre une jeune femme portant élégamment un manteau de martre qui répondait à la description qui avait été faite à la police par la victime.

Cette femme fut arrêtée dans la rue et conduite à un poste où elle avoua son vol, sans beaucoup de difficulté.

LE PRIX D'UNE TOMATE POURRIE

Une jeune beauté accuse une rivale de lui avoir lancé une tomate infectée à la figure et dépense des milliers de dollars pour obtenir sa condamnation, des tribunaux de son pays. — La manie des procès, aux Etats-Unis et au Canada.

On nous reproche d'être un peuple de plaideurs et de chicaniers, d'aimer les procès comme nos ancêtres, les Français. Pour une mesquine petite question de bornage, de pacage ou de servitude de passage, les paysans, au lieu de s'entendre à l'amiable ou de régler leurs différends devant le juge de paix, ce qui ne leur coûterait que quelques sous, vont remettre la cause à l'avocat de la ville et s'engagent dans le rouage judiciaire qui sait être lent et coûteux. Sommés de comparaître devant plusieurs cours, interrogés incidemment sur faits et articles, obligés de payer des expertises sur les lieux, ils sont finalement renvoyés dos à dos et les deux parties n'ont plus qu'à payer à la justice et à leurs procureurs des frais et honoraires suffisants pour acheter un terrain plus grand que celui qu'elles possèdent respectivement.

Naturellement, il faut bien des plaideurs puisque les avocats existent. Il est difficile de supprimer les uns et les autres. Mais, les plaideurs ne devraient vraiment pas exagérer.

Mais, il s'en trouve aussi dans tous les autres pays du monde. Rien de nouveau ni d'unique sur le soleil. Aux

Etats-Unis, pour ne citer que ce pays, les petits et les grands font des procès continuels sur les questions les plus ridicules. Les nouveaux riches, les parvenus, les artistes du théâtre et du cinéma surtout ont cette étrange manie. Nous ne parlerons pas des causes de divorce qui suffisent à faire vivre tous les avocats dans l'opulence, en ce pays où l'on considère indigne de Dieu une femme qui fume une cigarette ou boit un cocktail et digne de l'admiration générale celle qui change de maris toutes les quinzaines ! Or donc, dans cette république qui se proclame idéale et où pourtant le règne du bon sens n'est pas encore arrivé, les tribunaux servent aux procès les plus grotesques et les plus puérils.

Nous avons souvent parlé dans la "Revue" de ces causes retentissantes qui émeuvent la presse américaine et font verser des flots d'encre. Cette presse ultra-jaune raconte en vingt pages de sept manchettes chacune ce que nous narrons ici, en Canada, en quelques lignes.

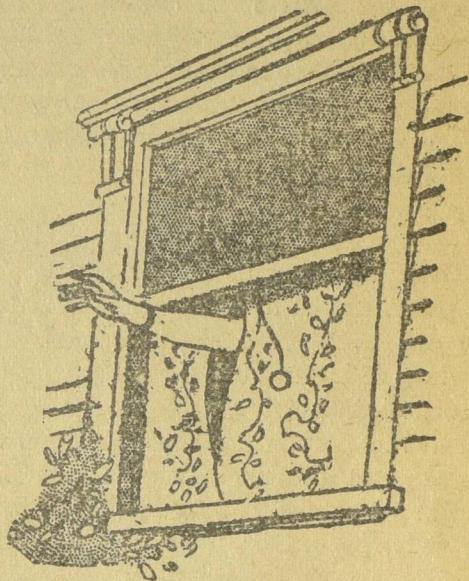
Une jeune femme réclame \$100,000 pour la mort de son chien ou simplement pour la perte de son affection, et l'opinion publique s'émeut. Si les tribunaux lui refusent ce petit dédommagement pour une bête qui souvent ne vaut pas la cent-millième partie de cette somme, les gens crient à l'injustice.

Cette fois, nous parlerons d'un procès dont jugement fut rendu sur le banc et en appel et que les parties veulent maintenant porter au juge su-

prême pour adjudication finale. Tout ce bruit-là pour une tomate!

C'est l'histoire d'une jeune fille qui, au sortir de son appartement, reçut d'une fenêtre à guillotine de l'immeuble où elle habitait, une tomate pourrie à la figure. Cette tomate, prétendit-elle dans la suite, aurait été lancée par une main rivale. Il faut bien convenir qu'une tomate, surtout si elle est pourrie à point, peut causer, sur la jolie figure et les attrayantes atours d'une élégante jeune femme, des dégâts considérables. Mais enfin, tout cela peut se réparer sans mettre en branle l'entière machine judiciaire d'un pays de cent millions d'habitants. Or donc, la belle Adèle Campbell ve-

nait à peine de refermer la porte de l'immeuble Astoria, une des plus luxueuses maisons de rapport de la banlieue de New-York, vêtue de ses plus riches toilettes et parures, quand une tomate, d'un état de décomposi-



tion avancé, vint s'écraser sur sa joue et se répandre sur ses vêtements parfumés. La jeune fille, folle de colère et de dépit, conserva tout de même assez de sang-froid pour se retourner et eut alors la claire vision d'un bras nu se retirant vivement d'une fenêtre entr'ouverte.

Elle remonta chez son père qui prodigua ses premiers soins à son orgueil et à son amour-propre blessés et fit une petite enquête sur-le-champ pour découvrir le, la ou les coupables.

Plus de doute, la tomate n'avait pu être lancée que par Mme Ross, l'épouse d'un homme d'affaires millionnaire, qui avait son appartement sur le même étage. Celle-ci, était, prétendait la jeune Campbell, jalouse de ses charmes et de ses succès dans le monde qu'elles fréquentaient toutes deux.

La tomate infectée était tombée de la fenêtre de sa salle de bain.

Le procès s'instruit et en dépit d'une violente attaque de la part des avocats de la plaignante, celle-ci perdit la cause et dut en payer tous les frais. Mme Ross triomphait.

La jeune beauté ne la laissa pas longtemps se réjouir de sa première victoire. Elle porta sa cause devant tous les tribunaux civils du pays, qui, tous, sans exception, prononcèrent que Mme Ross ne pouvait être l'auteur de ce délit.

Finalement, le père d'Adèle Campbell vient de remettre au juge suprême des Etats-Unis, M. Taft, l'ancien président, le soin de trancher cette question en définitive.

Ce procès coûte jusqu'ici des milliers et des milliers de dollars et les parties n'ont pas fini de déboursier. Et tout cela pour une tomate!

—o—

LA FRANCE INSTITUTE L'ORDRE DE L'EDUCATION PHYSIQUE

Le Gouvernement français vient d'instituer une nouvelle décoration qui s'appelle l'Ordre de l'Education physique.

A l'instar des autres ordres français celui-ci comptera des chevaliers, des officiers, des commandeurs, des Grands officiers et des Grands-Croix. Le ruban y attaché sera violet, serti d'une raie blanche.

Les premières promotions seront conférées le 1er janvier. On croit comprendre que le pugiliste Georges Carpentier sera fait officier et son gérant, François Descamps, chevalier.

PETITES CHOSES A SAVOIR

LE NOEUD.—Que veut dire: Un navire fait 20,25 noeuds à l'heure?

Le noeud est la cent vingtième partie du mille marin.

Le mille de l'Amirauté britannique est de 6,080 pieds.

Le mille français est de 1852 mètres.

Pour mesurer la vitesse du navire, on lâche le "loch", lequel est tenu par une corde qui se déroule sur le navire. Cette corde porte des noeuds de 5 pieds en 5 pieds. On la laisse glisser pendant 30 secondes ou la 120^e partie de l'heure.

Si pendant ce temps on a compté 20,25 noeuds, on dit le navire file 20,25 noeuds, mais pas à l'heure, car à l'heure, il en fait bien plus que cela. Mais, par exemple, on dit que le navire file 20 ou 25 milles à l'heure, puisque dans un temps 120 fois plus grand, soit une heure, il aura filé 120 fois 20 ou 25 cent-vingtièmes de mille.

* * *

La température normale est 98° 6 Fahrenheit ou 37° C.

La température de fièvre est de 101 à 105°.

A 105° la fièvre est très grave.

—o—

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le coeur qu'on ne s'ennuie pas.

Mlle Swetchine

UNE TRAGIQUE INITIATION

Le grand-maître de cérémonie d'une société secrète administre maladroitement à une postulante un coup de claquoir qui met le feu à ses vêtements et lui érafle la peau. — Les différents modes d'initiation révélés aux profanes par des procès.

Toutes les sociétés secrètes ont leur mode d'initiation, tantôt plaisant, tantôt ridicule, et très souvent douloureux. Il arrive aussi, dans de nombreux cas que la nature de l'initiation varie suivant le caractère du grand maître qui la dirige, selon qu'il a la main plus ou moins leste.

Les mystères de ces réceptions de néophytes sont insondables. Cependant, il suffit d'un petit scandale pour que nous apprenions sur leur compte juste de quoi nous documenter. Tout le monde se souvient du bruit que fit, il y a deux ans, l'initiation d'un citoyen de Sainte-Scholastique qui voulut poursuivre la société dans laquelle il voulait entrer, à la suite des prétendus mauvais traitements qu'on lui aurait infligés.

Ce futur ésotériste d'une des sociétés secrètes les plus puissantes d'Amérique révéla aux profanes quelques-uns des secrets réservés aux seuls initiés, en disant qu'il avait été enfermé dans une étuve, assez longtemps pour qu'il y perdit connaissance.

Ainsi fit dernièrement une femme des Etats-Unis en poursuivant devant

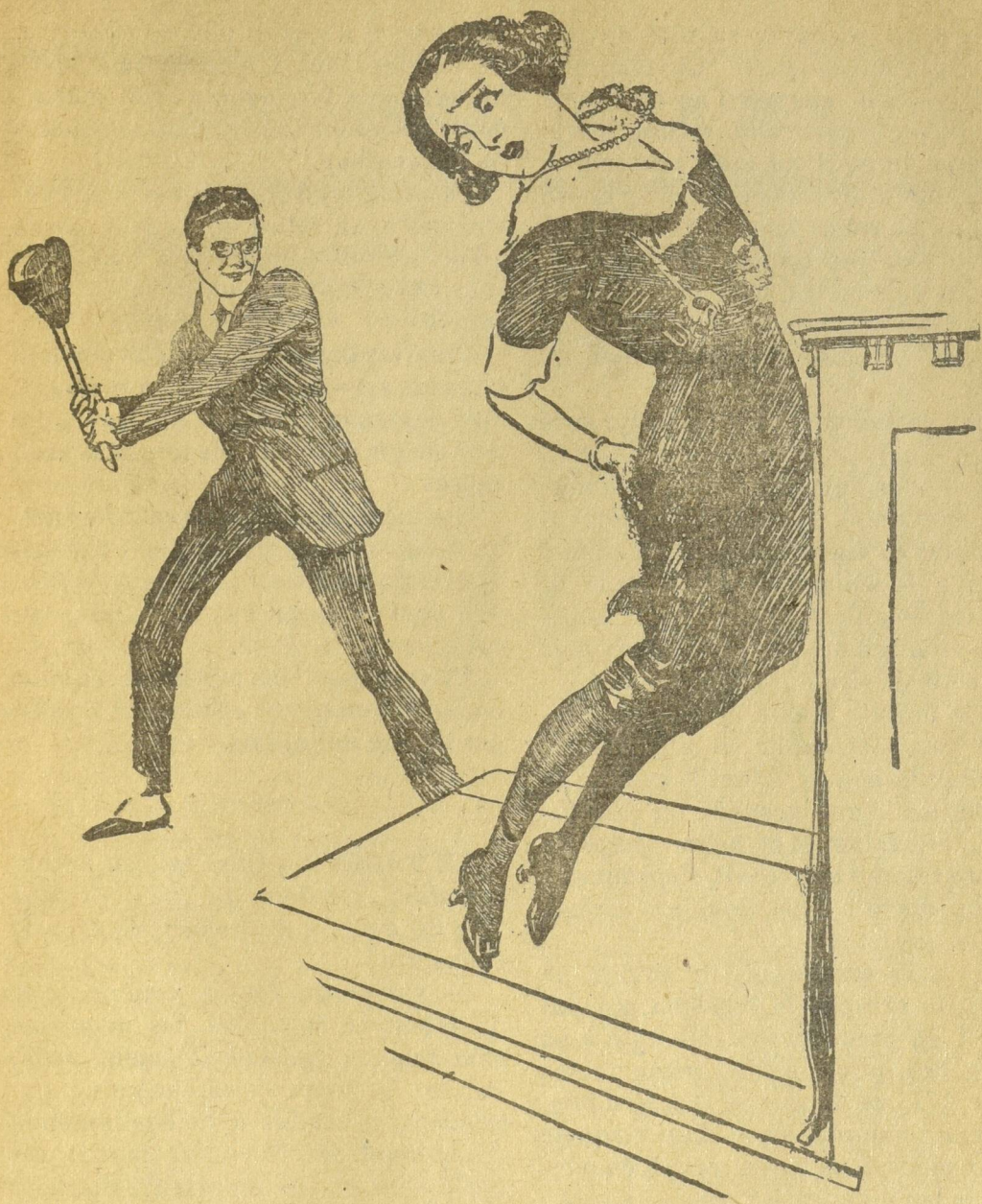
les tribunaux de son pays l'association dont elle convoitait l'honneur d'être membre, avant la séance d'initiation.

Cette loge des "prétoriens" (ainsi se nomme-t-elle) se sert pour son initiation d'une arme en soi inoffensive, mais qui, dans le cas dont nous allons parler, se montra redoutable. C'est une espèce de claquoir ressemblant d'assez loin à un soufflet fiché au bout d'un manche.

Depuis longtemps, cette dame Osborn était encouragée par ses amies et ceux de son mari à entrer dans cette loge où les membres y dansaient, y jouaient les cartes et donnaient des petits soupers, suivis d'agréables concerts. Cédant à toutes ces instances, elle donna aux directeurs de l'association une réponse affirmative, qui s'apprêtèrent à la recevoir avec tous les honneurs dus à sa grande popularité.

On l'enferma, les yeux bandés, dans une toute petite pièce, et les principaux dignitaires de la société se groupèrent autour d'elle. Bien qu'un peu nerveuse, elle se rassura en pensant que ses connaissances ne pouvaient tout de même pas lui jouer de sales tours.

Entre deux haies de membres dont elle perçut la présence plutôt qu'elle ne les vit, elle s'avança à pas lents jusqu'au sanctuaire de la loge, où s'élevait un autel. Elle entendit une douce et lointaine musique qui l'enchantait. Jouées en sourdine, ces mélodies semblaient venir de très loin à



ses oreilles. A ce moment, se rendant compte que la cérémonie revêtait un caractère majestueux, elle sentit un frisson glacé lui courir sur l'échine. Ses parrains lui posèrent les questions d'usage et elle y répondit d'une voix chevrotante.

D'une voix caverneuse, profonde comme un tombeau, le grand-prêtre

lui dit que sur cet autel se trouvait un glaive qui avait appartenu à un légionnaire romain, glaive qu'elle devait baiser avant de formuler ses vœux.

Elle allait se pencher quand elle entendit dans toute la salle un ricardement étouffé. Elle eut des soupçons et pensa bien à cette minute

qu'on allait se payer sa tête ou lui faire un mauvais parti. Croyant que ce glaive était chargé d'un fort courant d'électricité, elle refusa de le baiser, comme il lui était prescrit.

Les dignitaires discutèrent la chose et on lui fit grâce de cette formalité, à cause de sa trop grande nervosité.

Mais, cependant, on l'obligea à se prosterner aux pieds de la reine de céans et de baiser l'autel au lieu de l'épée.

Tout ce que voulaient les initiateurs était de l'amener à prendre la position requise pour l'application du claquoir.

Derrière elle, se tenait à ce moment un grand et vigoureux jeune homme, tenant à la main un large claquoir. Et tous les membres, masculins et féminins, étouffaient dans leur mouchoir les éclats de rire qui allaient fuser.

A la minute même où elle se penchait pour accomplir ce rite bizarre, un bruit immense retentit, comme la détonation d'une grenade ou l'explosion d'une mine, et en même temps, la pauvre femme qui venait d'éprouver à l'épine dorsale une douleur atroce, jeta un grand cri.

Les rires éclatèrent. De colère, la néophyte arracha le bandeau qui lui voilait les yeux. Que vit-elle? De tous côtés, des initiés qui se tenaient les côtes, à force de rire, et derrière elle, un jeune homme, armé d'un claquoir de six pieds dans lequel venait de partir une balle de fusil.

Elle se rendit compte alors que la balle avait brûlé sa robe et lui avait éraflé la peau.

Se réfugiant en vitesse derrière l'autel, elle tomba là dans une violente crise d'hystérie.

Les membres comprirent alors la bêtise que venait de commettre l'un des leurs et l'affaire prit une tournure

sérieuse. Il n'y avait plus de quoi rire. Ils expliquèrent à leur victime involontaire que le claquoir avait malencontreusement tourné dans les mains de l'exécuteur.

La dame sembla accepter toutes ces excuses et se retira de la salle, après qu'on lui eût épinglé une feuille de journal à la place où la robe manquait!

Plus tard, après avoir été pendant un mois sous les soins d'un médecin, elle demanda raison à la loge des dommages que l'un des leurs lui avait causés.

Ces messieurs firent la sourde oreille. Deux avocats furent alors chargés de réclamer en cour la somme de \$20,000 de dommages aux dignitaires de cette société secrète.

Et voilà pour les profanes, comme nous, comment se pratiquent certaines de ces initiations.

—o—

LE TALENT.—Quel est, en argent canadien, la valeur du "denier" dans "les 30 deniers de Judas", dont parle l'Ecriture?

La valeur du denier, comme celle du talent et de toutes les monnaies anciennes, a considérablement varié, suivant les lieux et les époques; cependant, il semble à peu près admis maintenant que le denier dont il est parlé dans ce cas représente dix-sept cents de notre monnaie actuelle, ce qui porterait le salaire de la trahison de Judas à \$5 à peu près de l'argent de nos jours.

—o—

Il faut avoir de bien éminentes qualités pour se soutenir sans la politesse.

LaBruyère

LES DANGERS DE LA RUE

Comment d'innocentes jeunes filles, tenues par leurs parents dans l'ignorance des dangers de la vie, sont victimes de sinistres individus qui troublent leur conscience avec des promesses mensongères.

Cette histoire authentique qui s'est déroulée à Montréal, le mois dernier, n'a rien pour nous surprendre. Puissent les petites jeunes filles en tirer une salutaire leçon. Elle a pour personnage, un freluquet, mâcheur de gomme, joueur de billard et fainéant qui n'a aucune occupation bien précise et qui trouve le moyen de s'habiller au dernier goût, comme un carton de mode; pour mieux préciser, le héros de notre histoire (si l'on peut appeler héros de pareils individus) est un de ces individus sans aveu qui stationnent au coin des rues et devant les tavernes, à toute heure du jour et de la nuit, de préférence à l'angle des rues St-Denis et Ste-Catherine.

Enfin, c'est une brave petite fille qui travaille dans un atelier de confection, naïve et douce. Ignorant tout de la vie, il ne lui est jamais venu à l'idée qu'il pouvait se trouver dans le monde de malhonnêtes gens. Pour elle, tous les hommes, qu'ils soient richement ou pauvrement vêtus, qu'ils aient des allures de garçon rangé ou de voyou, sont des êtres bienfaisants qui doivent ressembler à son père et à ses frères en qui elle a la plus entière confiance.

Ces personnes mal avisées sont plus enclines que les autres à commettre des imprudences. Les mères sont coupables qui négligent, par un faux respect humain, de prévenir leurs enfants contre les mauvaises fréquentations, les amis de rencontre, les dangers les plus ordinaires de la vie.

Or, Adèle, un soir qu'elle rentrait à la maison, après une journée de dur labeur, fut abordée par un jeune blanc-bêc, parfumé à l'eau de Cologne, corseté dans un complet de \$14.75 et coiffé d'un chapeau dont les bords lui couvraient les oreilles, suivant la plus récente mode que les Juifs ont rapportée de New-York.

Il lui raconta en des termes choisis qu'il "l'avait déjà rencontrée quelque part" et se montra fort surpris qu'elle ne le reconnût pas. La pauvre enfant se laissa prendre à ce jeu, à ce vieux truc que connaissent toutes les personnes d'expérience.

Hector la reconduisit chez elle. C'est tout fière d'avoir retrouvé une ancienne connaissance qu'elle lui permit très facilement de l'escorter ainsi. Tous les jours suivants, le jeune gringalet s'arrangea pour la rencontrer et il devint de plus en plus pressant, lui demandant ses soirées. Ils allèrent ainsi quelquefois au cinéma, puis aux salles de dansé et dans des restaurants qui lui semblaient très bien mais qui, en réalité, n'étaient pas du tout recommandables.

Le ton de sa conversation changea brusquement. Hector la rudoyait maintenant. Il avait une façon de lui



se parler et de se rapprocher d'elle qui aurait dû éveiller ses soupçons.

Enfin, pour arriver à ses fins, le mari lui promit un magnifique manteau de martre de Russie qu'ils avaient admiré tous les deux dans la vitrine d'un grand magasin de la rue Sainte-Catherine.

Ils se rendirent un samedi après-midi chez ce fourreur et la vendeuse, très affable, lui fit essayer cette merveille. Elle croyait rêver.

Hector fit son chèque et le manteau resta au magasin en consignment jusqu'à nouvel ordre, le patron de l'établissement ayant voulu recevoir la réponse de la banque avant de livrer son manteau de \$350.00.

Le jeune homme insista pour voir Adèle le soir même, mais des occupations pressantes la retinrent à la maison. Ce fut très heureux pour elle, car, le surlendemain, quand elle retourna au magasin pour emporter son superbe cadeau, le gérant lui apprit que le chèque de son ami était revenu avec ces mots: "Pas de fonds."

UNE CARRIÈRE MOUVEMENTÉE

Comment débuta dans la vie un célèbre violoniste, après avoir échappé à plusieurs naufrages et à d'autres accidents terribles.—Sorti de la plus profonde misère, il est aujourd'hui à la tête d'une éblouissante fortune.

La plupart des artistes ont des commencements difficiles; c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée. Pour ceux qui en doutent cependant, voilà une histoire authentique susceptible de convaincre les plus sceptiques.

Il y a quarante ans, aux approches de la Noël de l'an 1881, le paquebot "Joséphine", de la ligne Morgan, faisant la navette entre New-York et la Havane, se trouva pris dans une tempête effroyable, non loin des côtes de la Floride. Le navire coula, corps et biens, et c'est à peine si quelques rares passagers échappèrent à ce désastre.

Parmi ceux-là, se trouvait Nahan Franko qui devait plus tard conquérir avec son violon le monde artistique des deux continents. Ce n'était alors qu'un gamin de quinze ans parcourant le monde, à la recherche de l'inspiration et de la fortune.

Son père était un riche bijoutier de Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane, que la guerre de Sécession ruina complètement. Quand les troupes du Sud entrèrent dans la ville, il fut jeté en prison et ses biens se dilapidèrent. Il avait seize enfants, tous très

forts et très instruits en musique. En 1869, cinq de ses fils jouaient avec Carlotta Patti, soeur de la fameuse Adéline, musicienne célèbre à cette époque en Europe et dans toute la Nouvelle-Angleterre. Après la déconfiture de son malheureux père, il partit pour l'Europe avec un de ses frères, à l'emploi d'une Compagnie de messageries maritimes.

Là, tout en travaillant à de basses besognes serviles, il arriva à perfectionner son talent et quand il quitta Paris, après trois années d'études, il jouait du violon comme un archange.

Toujours accompagné de son frère, il s'embarqua pour l'île de Cuba où l'appelait une tournée qui promettait de lui apporter une certaine somme d'argent.

La traversée, de New-York à Cuba, après avoir été excellente de l'Europe à cette première destination, devint des plus orageuses. Le navire, de faible tonnage, était le jouet des flots déchainés. L'équipage essaya en vain d'en garder la maîtrise. Désarmé, le capitaine ordonna d'abandonner le paquebot qui coulait rapidement. Ce fut une minute de terreur indescriptible, comme seuls peuvent se l'imaginer ceux qui ont déjà tenu la mer dans ses moments de colère et de danger.

Les matelots et quelques privilégiés s'emparèrent lâchement de quelques ceintures de sauvetage qui se trouvaient à bord et les défendirent à la pointe du revolver. Les autres passagers furent jetés pêle-mêle sur des

radeaux. La plupart furent précipités à la mer en essayant de s'accrocher à l'un de ces radeaux sauveurs.

Le jeune musicien se retrouva sur l'une de ces embarcations faites de quelques planches assemblées, cherchant vainement son frère, la nuit déjà descendant sur les naufragés.

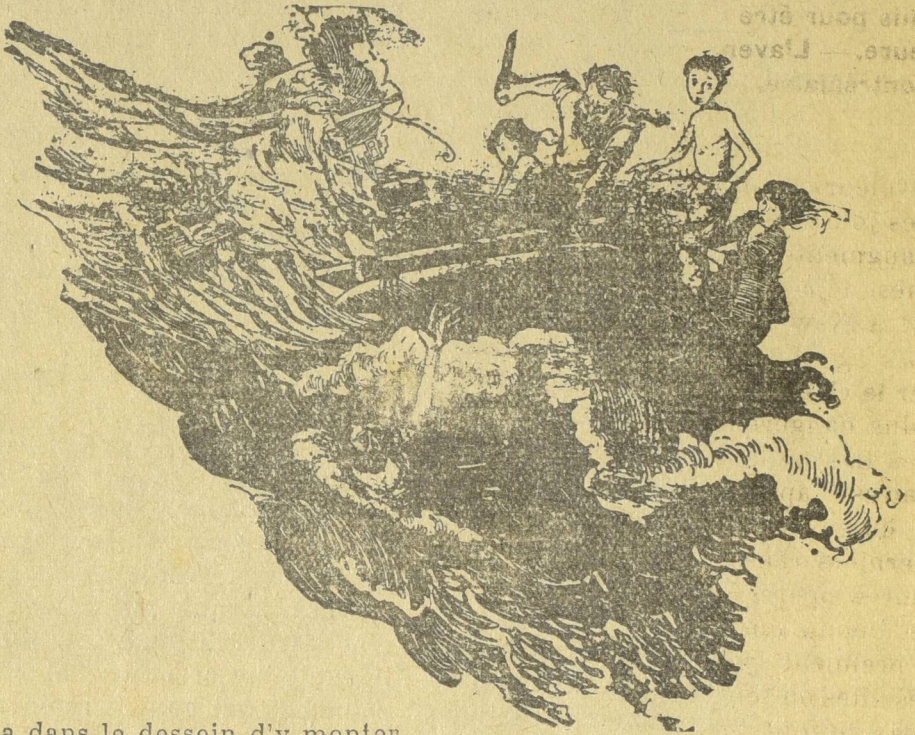
Le radeau tenait dix-huit personnes soit le plus qu'il pouvait porter.

A un certain moment, un jeune homme, nageant péniblement, s'en

Franko reconnut son frère. Sans perdre un instant, il se jeta sur le brigand au poignard et l'étourdit d'un coup de pied à la tête. Puis, il tendit la main à son frère qui fut sauvé.

Le radeau flotta ainsi pendant trois jours à la merci des flots apaisés. Après cette attente, un vaisseau fut signalé qui transporta les naufragés à la Nouvelle-Orléans.

Il emprunta dans cette ville un violon et en donnant de petits concerts



approcha dans le dessein d'y monter. Une voix de stentor lui cria: "Tiens-toi au large ou je te tue. Le radeau ne peut plus recevoir personne!"

Et un long couteau, sorte de poignard recourbé des habitants de la Sicile, brillait dans sa main droite. Penché sur le bord du radeau, il s'appretait à couper la main du malheureux qui tentait de s'accrocher à cette dernière planche de salut.

Dans cette minute terrible, Nahan

dans les rues des quartiers pauvres, parvint à se ramasser quelques dollars. Or, un jour, Nahan aperçut sur une affiche que la compagnie d'opéra de Beauplan devait se faire entendre dans la ville. Il fut engagé dans l'orchestre qu'il dirigeait quelques années plus tard.

Cet artiste, aujourd'hui riche, est un des violonistes les plus réputés de toute l'Amérique.

LES VOLEURS D'AUTOMOBILES

Les spécialistes qui pratiquent le rati-boisage d'automobiles se servent maintenant de femmes pour complices, dans l'accomplissement de leurs forfaits.—Les voitures sont enlevées au nez des propriétaires et conduites dans des garages amis pour être camouflées en une heure.— L'aventure d'une jeune montréalaise.

Les voleurs d'automobiles inventent tous les jours de nouveaux expédients pour augmenter le nombre de leurs victimes, déjà assez nombreuses. Dieu merci! A New-York comme à Montréal, les agents secrets, chargés de donner la chasse à ces spécialistes du vol, plus dangereux et plus savants que les tire-laine et les détrousseurs ordinaires, apprennent continuellement, qu'en dépit de leur vigilance, ces derniers réussissent encore trop souvent à opérer impunément leurs coups. Depuis quelque temps, ces voleurs prennent pour complices des jeunes filles ou femmes qui ne se doutent pas du tout, la plupart du temps, du jeu dangereux qu'on leur fait jouer.

C'est ainsi que, dernièrement, une jeune fille d'une excellente famille montréalaise fut arrêtée sous l'inculpation d'avoir participé au vol de plus de vingt-cinq automobiles. Elle était la première à le savoir, son ami, le chef d'une bande lui ayant toujours dit que toutes les riches voitures qu'il lui faisait démarrer à la porte des ma-

gasins et des banques appartenaient à lui-même ou à quelqu'un de ses amis intimes.

Cette imprudente jeune personne fut relaxée après avoir reçu une dure sermonnade. Mais son arrestation inattendue fut en quelque sorte fort utile à la police qui fut ainsi mise au courant d'un vieux truc employé par les voleurs d'autos et qui consiste à faire faire le plus gros de leur travail, le plus gros et le plus délicat, par des femmes inconscientes de leur rôle et qui pour cela le remplissent avec un parfait naturel.

Il est bien inutile de donner le nom de cette femme; nous la nommerons Dorothee pour les besoins de notre récit. Quant au bandit qui la mit ainsi à contribution pour l'accomplissement de ses forfaits, nous lui donnerons le nom de Thomas.

Disons avant d'entreprendre cette histoire que le vol d'automobiles est pratiqué plus en grand aux Etats-Unis qu'au Canada et que dans la seule ville de New-York, 6,000 automobiles ont été volés l'an dernier.

Or, un monsieur et une dame mariés, les deux chefs d'une bande, présentèrent Thomas à Dorothee. Beau garçon, fort distingué, intelligent et cultivé, en plus riche et généreux, celui-ci eut l'heur de plaire à la jeune fille. Ils devinrent rapidement de bons camarades et se virent presque tous les jours.

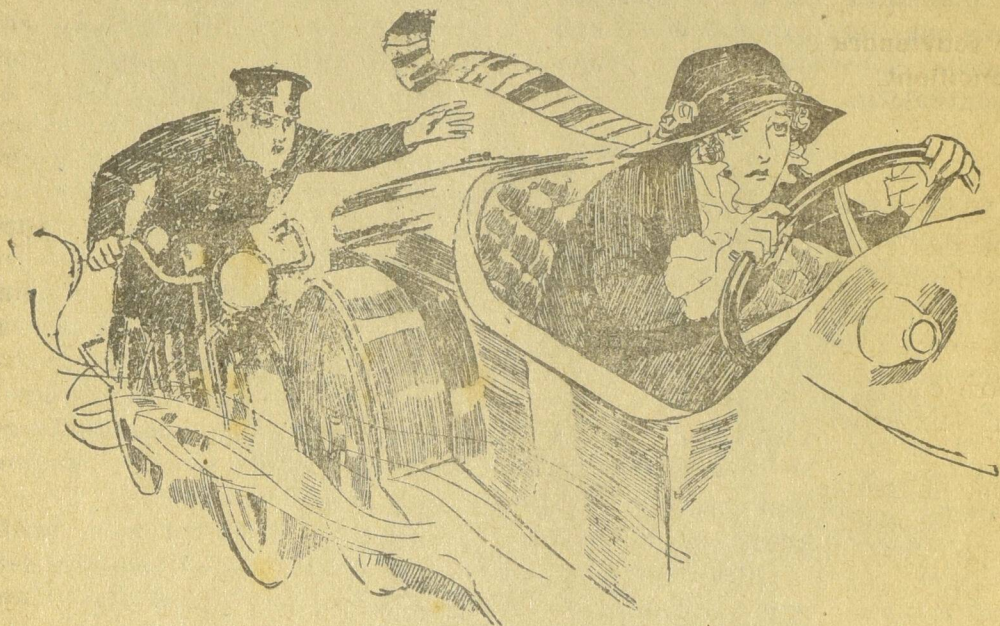
Propriétaire d'une luxueuse voiture de maître, il avait l'habitude de signaler à son amie Dorothee toutes les ri-

ches automobiles qu'il voyait arrêtées dans la rue, et principalement les limousines et les machines de grande série.

Un jour, il arrêta devant une banque, y laissa sa voiture et fit monter Dorothee dans une limousine qui stationnait derrière son auto: "C'est le "char" d'un de mes copains, dit-elle, monte et nous allons faire une promenade à ses frais puis, pour lui jouer une blague, nous irons après la cacher

Elle était quelque peu tourte, à ce qu'on peut voir, pour ne pas dire plus! Après avoir servi ainsi pendant quelques mois à tous les vols de son ami, elle fut arrêtée avec lui, un soir, à la porte d'un garage, où Thomas venait de monter dans une limousine dont le chauffeur s'était absenté un instant.

Dorothee comprit, mais un peu tard, dans une des cellules de la Sûreté, qu'elle avait été pendant six mois la dinde d'une lugubre farce.



dans un garage. Je le mettrai demain au courant de notre tour."

Le voleur et son complice inconsciente firent démarrer la voiture que Thomas conduisit à un garage appartenant à une bande de voleurs, lesquels en une heure la transformèrent complètement, de manière à la rendre méconnaissable et à dérouter toutes les recherches de la police.

Il fit tous les jours le même coup sans que Dorothee eût sur sa conduite et ses bizarres agissements les moindres soupçons.

Ses parents fournirent pour obtenir sa liberté provisoire un fort cautionnement et la justice la relâcha, après avoir eu la preuve qu'elle avait été la complice involontaire d'un des plus dangereux voleurs de la métropole, lequel alla purger une condamnation de plusieurs années à St-Vincent de Paul.

—o—

Il n'est pas besoin d'être soldat pour défendre son pays et son honneur.

Général Chanzy.

LE PRIX D'UN BAISER

Une jeune femme, indignée de la conduite de son mari qui, en l'em-brassant dans un salon, devant de nombreuses personnes, a détruit l'harmonie de son maquillage, demande la séparation de corps—Le juge lui donne une leçon dont elle se souviendra et les époux se ré-concilient.

Il n'y a rien dans notre vieux code civil napoléonien qui autorise une femme mariée suivant l'un des trois modes du pays à demander en justice la séparation de corps pour un baiser donné mal à propos.

Notre code ne prévoit ladite séparation, aux articles 187, 189 et 191, que pour adultère, refus du mari de recevoir sa femme et de lui fournir les choses nécessaires à la vie, suivant son état, sa condition et ses moyens, enfin pour excès, sévices et injures graves.

La plaignante alléguait ce troisième motif qui ne fut pas accepté par le juge, ces injures étant entendues dans le sens d'injures corporelles suffisantes, comme gravité, pour entraîner de la part du tribunal une décision aussi lourde de conséquences.

Pas plus dans les causes motivant la nullité du mariage, il n'est question de ce délit marital: un baiser inconvenant. En effet, les seules choses qui entraînent la nullité sont le défaut de consentement mutuel ou des parents, la parenté, l'absence de l'âge requis et

finallement l'incompétence du fonctionnaire qui a célébré le mariage.

Le dossier de cette affaire nous étant connu, nous mentionnerons les griefs articulés par cette femme, pour le moins susceptible, contre son mari.

Mme X. prétend qu'un baiser donné dans certaines circonstances, même par son propre mari, constitue un outrage sans nom. Les baisers sont de plusieurs sortes. Il nous faudrait pour les énumérer le talent poétique d'Edmond Rostand. Ce serait de mauvais goût d'essayer de les analyser après lui. Supposons seulement que les baisers soient agréables ou désagréables à recevoir. Madame X. (ainsi appelons-nous la plaignante en cette affaire, le secret professionnel nous interdisant de donner plus de détails sur son état) considère de son côté qu'il y a des baisers de mari à femme plus insultants que le baiser de Judas. Cette femme se permet des comparaisons outrées qui frisent le blasphème. Que ne dit-on pas dans des mouvements d'humeur! Et elle ajoute, la malheureuse, que le baiser que lui donna ainsi en public son "grossier mari" constituait une trahison.

Voyons voir maintenant comment fut appliqué ce bécot, appelé à avoir des suites aussi retentissantes.

Monsieur et Madame avaient été invités à un dîner très chic dans une maison bien cotée d'un des quartiers selectes de Montréal. Ce dîner devait être suivi d'une partie de théâtre.

La dame, forte de son renom d'élégante, fit pour cette circonstance des



frais de toilette énorme. Bien que son teint de rose et de lys ne le nécessitât nullement, "elle eut soin de peindre et d'orner sa figure", au moyen de tous les artifices connus.

Ainsi parée, elle arriva dans cette maison où chacun lui servit un compliment de bon aloi sur sa jolie tournure. Son mari seul ne lui avait pas

encore adressé le moindre madrigal sur sa beauté que tous déjà avaient saluée d'un regard ou d'un mot. Placée devant lui à la table, elle le regardait à la dérobée, s'attendant à lire dans ses yeux une discrète approbation. Mais le mari était de marbre.

Le dîner terminé, les convives envahirent le salon et là, profitant d'un

moment où tous les regards étaient dirigés vers ce couple charmant, le mari sortit de sa poche un mouchoir, en roula un coin autour de son index, le passa sur les lèvres de sa femme, puis en le montrant aux gens, amusés d'y voir l'arc de ses lèvres rougies au carmin, lui donna un baiser sur la bouche, en disant :

“Vous n'avez pas besoin de ce carmin pour avoir les lèvres sanguines et je veux montrer à nos hôtes que j'éprouve beaucoup plus de plaisir à vous embrasser au naturel.”

Cette leçon improvisée n'eut pas l'effet que le mari en attendait. Les invités la trouvèrent déplacée et s'apitoyèrent sur le sort de la pauvre jeune femme qui sans dire un mot sortit précipitamment, rouge comme une pivoine de colère et de dépit.

Ce baiser l'avait tellement mortifiée qu'elle en garda rancune à son mari pendant un mois. Il répéta une seconde fois l'expérience dans un restaurant fashionable et c'est à la suite de cet incident qui fit sensation que l'épouse soumit au tribunal une requête pour ester en jugement et demander la séparation de corps.

Le juge, comme nous l'avons dit, ne trouva pas suffisantes les plaintes de l'épouse offensée et suspendit son jugement pour permettre aux époux de s'entendre et de se réconcilier.

Et la paix revint dans ce ménage.

— o —

En matière d'art, l'illusion est une inspiratrice plus féconde que la vérité. La raison construit des gares et des laboratoires, mais elle n'eut jamais fait surgir du néant les pyramides, les mosquées, les cathédrales et toutes les merveilles qui restent le charme des grandes cités. Gustave LeBon

UN BAROMETRE GEANT

Il s'agit d'un baromètre installé au deuxième étage de la Tour Eiffel, à Paris, par M. Ch. Ed. Guillaume. Il se compose d'un levier actionnant un enregistreur; une des extrémités de ce levier est reliée au sol par un fil, fait d'un certain métal inaltérable.

L'appareil est muni d'un amortisseur destiné à ramener le levier au zéro, lorsque le fil subit, par l'action du vent, un raccourcissement apparent; il inscrit alors, par une courbe continue, les mouvements verticaux des deux étages inférieurs de la Tour, dus, comme l'on sait, aux changements de la température.

La comparaison de ces mouvements avec le diagramme barométrique révèle un parallélisme qui s'étend jusqu'aux plus petits détails, montrant que la Tour, grâce à la légèreté de sa construction, suit très rapidement les changements de la température de l'air.

— o —

LE CHANT GREGORIEN OBLIGATOIRE A PARIS

S. E. le cardinal Dubois, archevêque de Paris, vient de publier un décret rendant le chant grégorien obligatoire, à partir de Noël 1921, dans toutes les églises de Paris. Cette décision a été prise pour répondre aux demandes du Vatican qui veut que le chant grégorien soit usité pour les cérémonies religieuses. Le Saint-Siège déclare que l'on ne comprendra jamais la beauté de la musique catholique tant que les messes ne seront pas chantées comme les chantaient les chrétiens d'autrefois.

LES MORTS QUI PARLENT

Une bouteille, contenant les messages d'adieux de trente marins noyés dans le naufrage d'un cargo qui avait été lancé à la mer par un ignoble affréteur dans le but d'y couler, parvient aux autorités américaines.— Un profiteur de la guerre dans de mauvais draps.

Les anciens corsaires, hommes farouches, sanguinaires et méfiants, avaient l'habitude de tuer de leurs propres mains les pirates subalternes qui avaient enfoui dans un endroit secret les trésors et en général toutes les prises opérées dans la course en mer, sous le magnifique prétexte que "les morts ne font pas de rapports". Tous les chefs flibustiers pratiquaient cette coutume qu'un millionnaire américain de nos jours a aussi voulu suivre, mais sans succès. Les brigands qu'il croyait avoir noyés sont revenus "faire des rapports" contre lui.

Et voici cette histoire :

Un banquier et affréteur millionnaire américain, Charles W. Morse, frais émoulu d'un pénitencier où il avait été écroué pour diverses affaires véreuses, vient d'être accusé d'avoir lancé à la mer, pendant la guerre, un cargo chargé de munitions pour la Russie, en dépit de son mauvais état et tout en sachant qu'il condamnait ces biens et l'équipage à une perte certaine.

On sait que pendant la guerre, le gouvernement de la Russie payait l'affréteur au port d'embarquement, aus-

sitôt que le paquebot chargé de consignations à destination de ce pays, s'était mis en marche. Pour réaliser de beaux profits, ce millionnaire fit rafistoler et appareiller une vieille coquille de noix, valant au plus \$5,000, qui prenait l'eau de toutes parts comme une éponge, la munit de trente-trois hommes d'équipage, la chargea d'automobiles, de tracteurs et de charbon et la lança à la mer, après avoir reçu à New-York même, la somme de \$150,000, c'est-à-dire trois fois la valeur du paquebot et de sa cargaison. D'après les conventions passées avec les représentants du gouvernement de Pétrograd, il touchait cette somme, quand bien même son cargo eut sombré à quelques milles des rives de New-York. C'était comme on le voit un excellent marché pour un homme sans honneur et sans aucun respect de la vie de ses semblables.

Ce qui était prévu arriva et le cargo, cédant à la plénitude de son poids, coula au milieu de l'Atlantique, alors qu'il devait se rendre jusqu'à Archangel. Tous les hommes périrent, après avoir jeté une bouteille à la mer contenant le récit de leur désastre et demandant justice et vengeance.

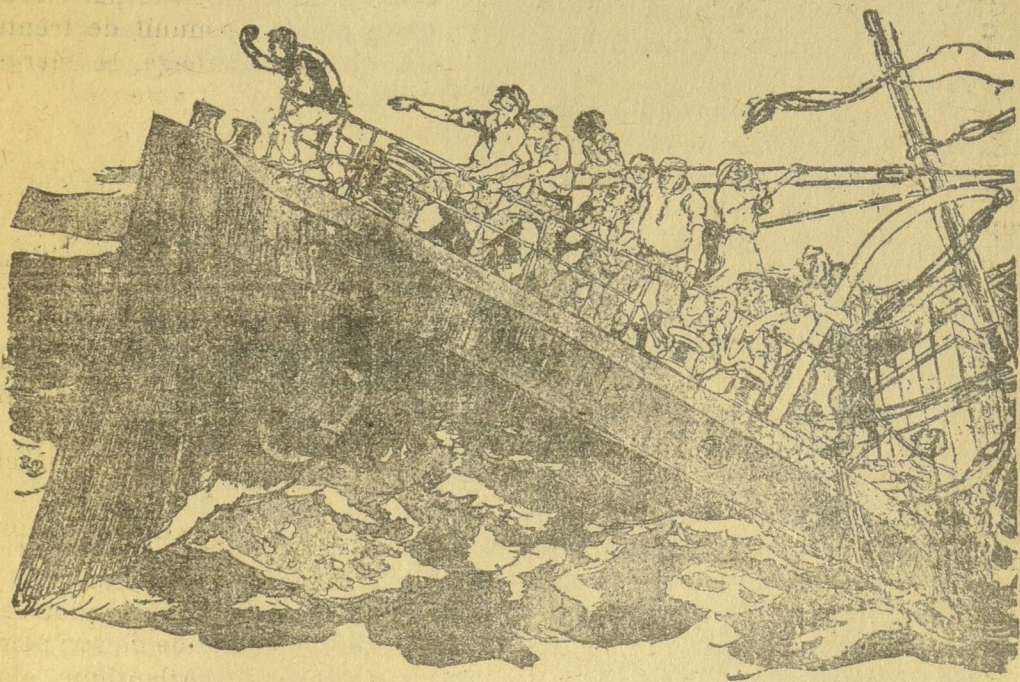
Cette bouteille fut retrouvée sur une plage de l'Ecosse par un paysan qui la remit à l'amirauté de Londres. Les autorités anglaises la transmirent au gouvernement américain et les héritiers des victimes de Morse poursuivent aujourd'hui ce "sorti de prison"

qu'ils tiennent criminellement responsable de la mort de leurs parents.

Morse acheta pour un prix dérisoire une vieille carcasse à laquelle il donna généreusement le nom de navire. Il la replâtra et la rapiéça avec du ciment, la peignit en rouge et la baptisa "Frederick". Puis il la chargea jusqu'à sa ligne de flottaison et la lança à la mer en dépit de tous les marins qui l'assurèrent que cette coquille ne tiendrait pas trois jours en

même était supposé en brûler 30 par jour. C'est donc qu'il n'en avait pas assez pour traverser l'Atlantique.

Après avoir levé l'ancre à New-York, le "Frederick" dut arrêter à Vineyard Haven pour faire réparer ses chaudières qui faisaient eau. De cet endroit, il se redit jusqu'à Portland où il dut de nouveau mouiller pour compléter ses réparations. Là, cinq hommes désertèrent son bord,



haute mer. Les premiers hommes embauchés donnèrent leur démission en constatant l'état du bateau qu'ils étaient chargés de guider jusqu'à la Russie.

Morse engagea alors à de bons prix des hommes qui étaient prêts à tout parce qu'ils avaient absolument besoin d'argent.

Dans les cales du cargo, il fit descendre 120 tonnes d'automobiles et 135 tonnes de charbon. Le cargo lui-

convaincus que le bateau ne pouvait pas prendre la mer sans y couler.

Le troisième arrêt se fit à Louisbourg où le "Frederick" prit du charbon, sa provision semblant déjà insuffisante.

Puis, le 15 janvier 1916, ce triste cargo s'éloigna des côtes et s'enfonça dans la mer qui le garda.

Pendant plus d'un an, aucune nouvelle du "Frederick" ne parvint aux Etats-Unis. Ce n'est qu'au mois de fé-

vrier 1917, qu'un message transmis par les naufragés du "Frederick" apporta des renseignements aux survivants sur le sort de ces malheureux.

Une bouteille vint se reposer sur la grève de la petite île de Eday, Ecosse, aux pieds d'un fermier qui la ramassa, la brisa et lut les messages lugubres qu'elle contenait; autant de chants du cygne et d'appels à la vengeance. Ces lettres sont aujourd'hui dans les voûtes du secrétaire d'Etat de la république américaine.

L'une dit: "Nous coulons au milieu de l'océan et le capitaine nous a abandonnés. Vengez-nous."

Une autre: "Nous avons été embarqués sur ce cargo dans le dessein de couler. Cet homme (Morse) aurait pu nous sauver. Nous voulons avant de mourir garder le suprême espoir qu'un jour des amis nous vengerons de cet assassin."

Devant ces preuves irréfutables du nouveau crime commis par ce profiteuse de la guerre, un procès vient de lui être intenté, dont il ne se tirera pas facilement.

Et voilà comment certains nouveaux riches ont fait leur fortune, pendant la guerre, alors que des millions d'hommes se faisaient sacrifier pour le plus grand bien de la Justice et de la Civilisation...

—o—

Partout où la religion est vivace, les mœurs se relèvent. Partout où elle languit, elles s'abaissent. On démoralise la France en lui arrachant sa foi. En la déchristianisant, on l'assassine.

Paul Bourget.

* * *

Il est plus heureux de mériter un sceptre que de le porter. Louis XVIII

Un drame chez les Esquimaux

Un récent scandale qui a soulevé l'indignation de quelques tribus eskimos nous donne l'occasion de fournir au lecteur des renseignements inédits sur cette race d'hommes barbares qui habitent les régions polaires arctiques du Canada.—Les mœurs étranges des Esquimaux.

Avant de parler d'un drame chez les Esquimaux et de l'administration dans les régions qu'ils habitent de la justice de l'Homme Blanc, un mot sur ces curieux habitants que nous connaissons bien vaguement.

Et d'abord, que sont les Esquimaux?

Les Esquimaux, qui se donnent à eux-mêmes le nom d'"Innuït" (hommes, tout simplement), habitent le Groënland, la terre de Baffin, l'ouest et le nord du Labrador, les rives et les îles de la baie d'Hudson, et en général tout l'extrême nord de l'Amérique, au delà du cercle polaire arctique. Petits, trapus, fortement charpentés, ils ne dépassent pas en moyenne cinq pieds; les femmes n'atteignent que quatre pieds dix pouces environ. Leur peau est d'un jaune assez clair. Leurs cheveux, gros, noirs et droits, leur barbe rare, leur face large, avec des pommettes saillantes, un petit nez enfoncé entre les joues, des yeux peu ouverts et légèrement obliques, font des Esquimaux de véritables mongols, quoique leur crâne soit allongé et extraordinairement développé en hauteur.

Leur costume est fait en peau d'ours, de renne ou de chien. Lorsqu'ils se lancent sur la mer, ils revêtent des vêtements en cuir ou en intestins de poissons. Les deux sexes portent le même costume. Pour se préserver les yeux de la réverbération de la lumière sur la neige, ils font usage d'une visière en bois et de lunettes en bois, percées d'une simple fente transversale.

Les habitations varient selon la saison. En été, les Esquimaux vivent sous des tentes recouvertes de peaux de phoques et de morses; en hiver, ils

urine, dont elles trouvent le parfum fort agréable sans doute, car lorsque l'une d'elles s'en est bien parfumée, on dit qu'elle "sent la demoiselle".

C'est au moyen de la chasse et de la pêche que les Esquimaux se procurent leur nourriture; ils ne craignent pas de s'attaquer aux grands animaux marins et terrestres. Pour chasser, les premiers, ils ont des embarcations de deux sortes: les unes peuvent porter toute une famille et se manoeuvrent à la rame et à la voile; les autres ont la forme d'une pèrissoire et ne peuvent recevoir qu'un homme.

Toutes se composent d'une carcasse



habitent des maisons enfouies sous terre ou sous la neige. Des bancs garnis de peaux servent à la fois de sièges et de lits. Dans un grand récipient en schiste, brûle constamment de l'huile de poisson, pour chauffer la demeure et l'éclairer. Il s'en dégage une odeur épouvantable qui, jointe aux émanations que répandent les peaux, le poisson, la viande et les excréments des êtres humains aussi bien que des chiens, rend le séjour dans ces maisons à peu près impossible pour un étranger.

Les hommes ne se lavent jamais; les femmes font leurs ablutions avec leur

se en bois ou en os de baleine, sur laquelle sont tendues des peaux.

L'arc et la flèche sont les armes qui servent à la chasse des mammifères terrestres et des oiseaux; le harpon est employé pour les animaux marins ainsi que le nigog, instrument dont se servaient les sauvages de la Nouvelle-France.

Beaucoup d'Esquimaux en sont encore à l'âge de pierre. Ils emploient l'os et l'ivoire pour fabriquer les manches de leurs outils, leurs aiguilles et leurs pointes de harpons. Ils construisent des traîneaux en bois, auxquels ils attellent des chiens.

Tous les gros travaux incombent à la femme, qui est souvent mariée sans qu'on lui ait demandé son consentement... comme cela se pratique de nos jours, en pleine civilisation, chez les gens d'aristocratie et chez les parvenus. On a signalé quelques cas de polygamie au Groënland, mais ce qui est beaucoup plus fréquent, c'est de rencontrer une femme en possession de plusieurs époux.

Les Esquimaux n'ont ni gouvernement, ni hiérarchie d'aucune sorte ; chaque chef de famille est maître absolu chez lui et n'a d'ordres à recevoir de personne.

Il n'est pas rare de voir les vieillards, lorsqu'ils sont hors d'état de pourvoir par eux-mêmes à leur subsistance, ordonner à leurs enfants de les étrangler, et ceux-ci s'empressent d'accomplir ce qu'ils regardent comme un pieux devoir.

Ces tribus sont d'une ignorance qui s'explique par les conditions dans lesquelles elles vivent. Néanmoins, les Esquimaux montrent des dispositions remarquables pour le dessin et la sculpture. Leurs productions artistiques offrent des analogies assez frappantes avec celles de nos ancêtres de l'âge glaciaire. Ils croient à une autre vie et à des êtres surnaturels : les uns bons, les autres méchants. Ils ne leur rendent pas de culte, et leurs magiciens se bornent à chasser les mauvais esprits, à conjurer les sortilèges et à fabriquer des amulettes. On estime le nombre des Esquimaux à environ 40,000.

Les Esquimaux, dont les nombreux idiomes sont encore assez mal connus, possèdent une littérature populaire. Le drame qui vient de se dérouler dans l'une des tribus eskimos du nord de la Baie d'Hudson a appelé l'atten-

tion de toute la presse sur ces régions reculées et sur le rôle que jouent là-bas les autorités canadiennes. De cent milles en cent milles sont dressés des potses du corps royal canadien de la police à cheval. A Chesterfield Inlet, sis à 200 milles du lac Skekoligyouk, se trouve le poste commandé par le sergent Douglas, un vétéran qui possède plusieurs des dialectes parlés par les Esquimaux. C'est à lui qu'incomba la tâche de rechercher le citoyen esquimau Ouangwak, coupable d'avoir tué son ami Angalyousk, ainsi que le frère de son ami, et d'avoir enlevé sa femme.

Le sergent attela sa meilleure équipe de chiens à son traîneau, rapide comme la flèche, et s'élança à sa poursuite, en décembre 1919. Après avoir parcouru 800 milles, dans ces froides et ténébreuses solitudes, il aperçut la tanière du réprouvé.

Ramené à LePas, Ouangwak fut écroué dans la prison du district judiciaire.

Les autorités locales décidèrent de le pendre haut et court pour que la vue de son supplice servit de leçon à ses compatriotes et pour que ces tribus indisciplinées apprennent à respecter les lois des blancs.

Mais son procès subit des retards, des lenteurs inexplicables. Puis, finalement, quand le geolier vint le chercher pour le conduire devant ses juges et de là à la potence, l'esquimau avait disparu.

La justice blanche devra donc, pour ne pas perdre son prestige aux yeux des Esquimaux, mettre le grappin ou... le harpon sur le prochain assassin et le pendre sans tergiverser devant ses 39,999 compatriotes, la population étant dans cette république idéale de quarante mille habitants.

UN ROMAN COMPLET

Le FANTOME DE LA DANSEUSE

par Gustave Lerouge

CHAPITRE PREMIER

La canne No 3

— Cher maître, fit la signora Carlona avec un sourire imperceptiblement railleur, je suis très flattée de vous avoir inspiré des sentiments aussi vifs; vous les exprimez d'ailleurs avec une éloquence qui—je vous assure—a presque failli m'émouvoir, mais il y a longtemps que j'ai dit adieu à l'amour...

Elle ajouta d'une voix plus basse avec une mélancolie dépouillée de toute ironie.

— Mon coeur est mort, bien mort et je ne crois pas qu'il ressuscite jamais.

— Cependant...

— N'insistez pas, si vous saviez comme je suis fatiguée des demandes en mariage et des déclarations de tout genre. C'est une véritable obsession. J'ai beau laisser à mon vieux secrétaire Olivieri le soin d'ouvrir mes lettres, mes adorateurs trouvent le moyen de me relancer partout. Cela devient une persécution. Tenez, ce matin même, un blondin encore imberbe est monté sur le marchepied de mon auto et m'a remis en tremblant une épître incendiaire.

— L'effronté!

— Sa physionomie était vraiment charmante, et sa lettre respire la passion la plus pure, la plus ardente...

Tout en parlant d'une voix un peu lente et lointaine, comme si elle se fût parlé à elle-même, la signora Carlona jouait distraitement avec une lettre d'une haute et fine écriture. Ses regards allèrent à la signature : "Jean Chardel, Interne des hôpitaux".

— Quelque pauvre diable d'étudiant, murmura-t-elle, continuant son aparté, je le plains, si, véritablement, il m'aime comme il le dit...

Puis s'adressant au visiteur dont elle semblait avoir un instant oublié la présence.

— Je vous demande pardon, maître Gratier, je suis très distraite, mais c'est aussi de votre faute, vous venez pour me parler de mon procès et vous me faites à brûle-pourpoint une déclaration en règle!

— Votre beauté, votre irrésistible charme sont mes seules excuses...

— Je vous pardonne, mais qu'il ne soit plus jamais question de cela entre nous. Parlons affaires, voulez-vous? Vous avez toutes les pièces du dossier?

— Oui, madame, c'est le huit que l'affaire se plaide et je suis à peu près sûr d'obtenir gain de cause.

—Tant mieux, je vous souhaite bonne chance. Je tiens beaucoup à remporter la victoire. Cinquante mille francs sont pour moi une misère, c'est entendu, mais je n'aime pas qu'on se moque de moi et ce gros banquier en a vraiment pris trop à son aise. Il faut qu'il rende gorge, ce sera pour lui une excellente leçon.

La signora s'était levée.

—A tout à l'heure, cher maître, fît-elle en riant, le bal est à minuit, vous n'avez que le temps d'aller dîner et de vous habiller car vous êtes des nôtres, je suppose?

—Je n'aurai garde d'y manquer, adieu madame.

L'avocat déposa un humble et respectueux baiser sur la main que lui tendait un peu dédaigneusement Mme Carlona et prit congé.

En sortant de l'hôtel—un des plus luxueux de l'avenue des Champs-Élysées—maître Léon Gratier claqua rageusement la porte de la grille aux lances dorées; il avait le sentiment de s'être montré très ridicule.

La soirée était pluvieuse et froide. Courbant le dos sous l'averse, le col du pardessus relevé, l'avocat se dirigea vers l'Arc de Triomphe, remontant l'avenue dont les lumières étincelaient au loin, reflétées dans les flaques d'eau noire.

—J'ai été stupide de parler ainsi à cette femme, grommela-t-il, comment ai-je pu me figurer un seul instant que la Carlona, comtesse, millionnaire et divinement belle, allait écouter un pauvre diable d'avocat qui arrive péniblement à se faire ses huit mille dans son année? Mais ça a été plus fort que moi, elle est si belle!...

Il était si furieux qu'il s'apercevait à peine de la pluie qui, peu à peu,

pénétrait ses vêtements et le mouillait jusqu'aux os.

Il allait ainsi à grandes enjambées, droit devant lui, sans rien voir, quand il reçut à la base de la nuque un terrible coup de canne. Ses jambes plièrent, il étendit les bras, oscilla sur lui-même et faillit tomber.

Il était heureusement doué d'une exceptionnelle vigueur, et ce coup qui eût dû l'assommer, avait été amorti par l'épaisse étoffe du collet de son pardessus.

—Bandit! s'écria-t-il.

D'un mouvement rapide, il avait fait face et décochait un formidable "direct" à son agresseur; celui-ci était vêtu avec élégance, ses doigts rutilaient de bagues et le pommeau de la canne qu'il brandissait paraissait d'or ou de vermeil.

Léon Gratier vit tout cela d'un coup d'oeil, mais il ne put distinguer les traits du malfaiteur, un épais cache-nez de soie et un feutre à larges bords les dissimulaient presque entièrement.

L'inconnu parût d'ailleurs surpris, en apercevant le visage de celui qu'il avait attaqué, il grommela des paroles incompréhensibles, et battit en retraite d'un air indécis. Evidemment, il s'était trompé, ce n'est pas à l'avocat qu'il en voulait.

Mais ce dernier—déjà de fort mauvaise humeur en sortant de chez la signora Carlona—était exaspéré de la brutale agression dont il venait d'être victime; fervent amateur de boxe et d'escrime, entraîné à tous les sports, il était, de plus, naturellement brave.

—Attends un peu, coquin! murmura-t-il entre ses dents, je vais t'appréhender à attaquer les passants!

Il se rua sur l'inconnu et, sans lui donner le temps de se servir de sa can-

ne, lui fit pleuvoir sur la face et sur le thorax une grêle de coups bien assénés; puis, profitant de son désarroi, il lui décocha un solide "coup de pied bas" qui l'envoya rouler à dix pas de là, les quatre fers en l'air, dans une mare fangeuse.

Gratier s'avancait pour achever sa victoire, avec la ferme intention de conduire lui-même au poste de police le plus proche le malandrin dûment corrigé au préalable. Celui-ci ne lui en donna pas le temps.

Il se releva avec une surprenante agilité et se mit à fuir à toutes jambes.

L'avocat n'essaya pas de le poursuivre. Il se contenta de ramasser en guise de trophée la canne abandonnée sur le champ de bataille et tout en réfléchissait à sa bizarre aventure, il se dirigea vers la station de voitures dont il voyait briller les lanternes à l'autre extrémité de l'avenue.

Il avait fait une vingtaine de pas dans cette direction, lorsqu'à son extrême surprise, il vit son agresseur revenir sur lui en courant et en gesticulant furieusement; comme Léon Gratier s'en rendit compte bien longtemps après, l'inconnu voulait expliquer son erreur et, peut-être, réclamer sa canne.

Sur le moment, l'avocat ne songea qu'au danger qu'il courait de la part d'un adversaire qui, furieux de sa première défaite, avait eu le temps de s'armer pour prendre sa revanche; tout son sang-froid l'abandonna. En proie à une véritable terreur panique, il prit son browning dans la poche de côté de son pardessus et tira, presque sans viser.

L'homme pirouetta sur lui-même, battit l'air de ses bras et s'écroula comme une masse.

— Je l'ai tué! murmura l'avocat, avec un frisson d'horreur.

Il regarda autour de lui le coeur battant à la pensée que les agents allaient tout à coup surgir et l'empoigner, l'avenue était déserte, le bruit de la détonation s'était sans doute perdu dans le fracas de l'averse et dans les rugissements du vent.

Epouvanté de ce qu'il venait de faire, sans même réfléchir qu'après tout, il n'avait fait qu'user du droit de légitime défense, le meurtrier ne jeta même pas un regard sur le cadavre, il se mit à fuir, se jeta dans la rue de Berry, enfila au hasard des rues qu'il ne connaissait pas, et ce ne fut qu'après une demi-heure d'une course échevelée sous la pluie qu'il s'arrêta enfin, épuisé, hors d'haleine.

Il se trouvait alors rue du faubourg Saint-Honoré, à peu de distance de Saint-Philippe du Roule; un taxi passait, il fit signe au chauffeur, lui jeta une adresse d'une voix rauque et s'affala plus mort que vif sur les coussins.

A travers les hâchures luisantes de la pluie, les lumières fuyantes des rues et des avenues lui causaient une sorte de vertige, ses tempes bourdonnaient, il se sentait étrangement faible.

Cependant à mesure que le taximètre s'éloignait du théâtre du meurtre, l'avocat se rassurait petit à petit. Quand on eut passé la Seine, au pont de la Concorde, il s'était complètement ressaisi.

Par un brusque revirement dont il sourit lui-même en le constatant, non seulement, il n'avait plus peur du tout, mais encore il ressentait le secret orgueil de l'homme qui a fait un mauvais coup sans se faire pincer, du criminel qui a dépisté la police.

—Comme ce serait facile, tout de même, pour un homme intelligent de commettre un vrai crime! se disait-il, et il se perdait dans un monde de pensées et de suppositions macabres ou tragiques.

Il fut tout étonné quand le taxi stoppa à la porte d'un petit restaurant du boulevard Saint-Germain dont il avait jeté au hasard l'adresse au chauffeur: l'entrevue avec la Carlona, l'attaque nocturne, le retour, tout cela avait passé avec la rapidité d'un cauchemar, les événements semblaient courir plus vite que sa pensée.

Il paya son chauffeur et entra, d'un pas machinal, le cerveau endolori, les gestes vagues.

La salle était à peu près déserte. Les garçons essuyaient en hâte les tables de marbre et rétablissaient l'alignement symétrique des pots à moutarde et des salières, presque tous les plats marqués sur la carte étaient "finis". A la diable, Gratier avala un potage à moitié froid, une tranche de rosbif rosâtre et molle, et un triangle de fromage; il trouva tout détestable, une odeur d'eau de vaisselle et de graillon venue des cuisines lui soulevait le coeur.

Tout en humant un café qui sentait le chicotin et le gland grillé, il eut d'amères réflexions.

D'un tempérament coléreux et sanguin, doué de terribles appétits, il était féroce ment envieux. Il avait parfois des accès de rage, en songeant aux jouissances de toute sorte que pouvaient se procurer les millionnaires, alors que, lui, malgré des labeurs acharnés, végétait encore misérablement à trente-cinq ans passés.

Cependant, on baissait la devanture de tôle ondulée du restaurant, il dut

sortir, après avoir jeté au garçon un maigre pourboire; d'ailleurs, il se faisait tard, il était grand temps qu'il rentrât chez lui.

—Et dire que la Carlona, murmurait-il, en pénétrant dans le modeste appartement—trois pièces et cuisine—qu'il habitait rue de Lille, ne sait que faire de ses millions, vraiment cela n'est pas juste!

Il alluma la lampe à pétrole de son cabinet de travail et le bec de gaz de la cuisine qui, faute de mieux, lui tenait lieu de cabinet de toilette. Comme cet intérieur, avec son banal papier de tenture, ses chaises cannées et ses bibliothèques de bois noirci, lui paraissait piètre, vulgaire, sordide même près des merveilles entrevues chez la signora, et, brusquement, il songea.

—Si seulement le meurtre que j'ai commis tantôt m'avait enrichi! si c'était un meurtre lucratif...

Ecoeuré, révolté de découvrir en lui-même les ignobles instincts d'un apache, les boueuses convoitises d'un assassin de bas étage, il s'efforça de chasser les obsédantes pensées qui l'envahissaient...

D'un geste machinal, il posa dans un coin la canne du mort, se débarrassa de son chapeau et de son pardessus moucheté de crotte, puis, il ouvrit un grand carton qui portait l'adresse d'un loueur de travestis et déplaça avec précaution un costume complet de noble vénitien de la fin du XVIII^e siècle, avec la "baûte" ou manteau, le masque de velours et le tricorne à larges ailes.

Il était en train d'étaler sur un fauteuil les pièces du classique déguisement, lorsqu'on sonna; il alla ouvrir en maugréant, mais à l'aspect du visi-

teur sa physionomie se dérida, s'éclaira d'un cordial sourire.

Un jeune homme à la face imberbe et rose entra, chargé d'une serviette bourrée de papiers.

—Comment vas-tu, mon vieux Bordin? dit Gratier en avançant un siège.

—Mais, très bien, je venais te chercher pour assister à la conférence du bâtonnier.

—Impossible, ce soir, fit l'avocat avec un sourire plein de fatuité, je vais au bal masqué.

—Au bal masqué! répliqua le jeune homme avec surprise, toi, le travailleur acharné, l'homme grave par excellence!

—Je suis invité par une de mes clientes, une comtesse italienne, plusieurs fois millionnaire, la signora Carlona Passionéi.

—Fichtre! murmura Bordin avec une admiration naïve, tu as de belles relations toi! Qu'est-ce que c'est que cette comtesse? Quelque vénérable douairière.

—Erreur, mon cher, la comtesse a vingt-sept ans à peine, elle est blonde comme une courtisane du Titien, gracieuse comme une Madone du Corrège, mystérieuse comme une déesse de Michel-Angel...

Bordin ne put s'empêcher de rire.

—Toute la beauté de l'art italien, résumée en une seule personne, rien que cela! fit-il amusé de l'enthousiasme de son ami.

—Tu ne crois pas si bien dire. La signora Carlona, étoile de la danse au théâtre Saint-Charles à Naples, était l'idole du public. Il faillit se produire une émeute lorsqu'elle abandonna son art pour épouser le comte Passionéi, un jeune cavalier, d'une élégance accomplie et d'une beauté rare, et de

plus, l'homme peut-être le plus riche de la Sicile.

—Il doit être jaloux, comme un tigre...

—Le comte est mort depuis deux ans, d'une façon mystérieuse, assassiné dit-on au cours d'un voyage dans ses propriétés de Sicile; depuis, la signora habite Paris, elle n'a jamais voulu revenir en Italie. Ce n'est que depuis trois mois qu'elle a commencé à donner des fêtes d'un luxe étourdissant...

—Voilà, interrompit le jeune homme en souriant, une histoire bien romanesque! Et, naturellement, tu es amoureux de la belle signora?

—Nullement, fit l'avocat, avec un secret dépit. Te figures-tu que je vais me lancer dans des aventures pareilles. Si je vais à ce bal, c'est que ma belle cliente a fortement insisté pour que j'y vienne, puis, pour mes relations...

Bordin avait tiré sa montre.

—Je me sauve, dit-il. Je suis déjà en retard. Amuse-toi bien, tu me diras comment cela s'est passé.

Les deux amis échangèrent une cordiale poignée de main, et maître Gratier, demeuré seul, acheva de revêtir son déguisement; le meurtre qu'il avait commis était déjà presque oublié.

Maintenant qu'il avait repris son équilibre moral, il se disait qu'il n'avait absolument rien à craindre. Personne ne l'avait vu. Puis, il était dans le cas de légitime défense, la justice ne devait que des félicitations au "courageux" avocat qui avait débarrassé la société d'un "dangereux" malfaiteur. Voilà ce qu'on dirait, si jamais la chose venait à s'ébruiter. Mais, pourquoi s'ébruiterait-elle? On ramasse chaque semaine dans Paris,

tant de cadavres anonymes. Le mieux était de n'y plus penser, et c'est ce que faisait le meurtrier, bien certain que sa conscience ne le tourmenterait guère pour un acte, en somme, parfaitement excusable.

Gratier avait fini de s'habiller. Il se regarda dans la glace et se trouva fort bon air. Pour compléter son déguisement, il s'était coiffé d'une perruque à trois marteaux qui encadrait à merveille son visage entièrement rasé, atténuait ce qu'avait de trop vulgaire sa physionomie avec ses fortes maxillaires, son teint très sanguin et son nez énergique et busqué.

Mais tout à coup, il eut un geste mécontent, il venait de s'apercevoir qu'un accessoire indispensable lui manquait; il ne pouvait songer à prendre à la main le vulgaire bambou à béquille nickelée dont il se servait d'ordinaire, il lui eut fallu une de ces hautes et magnifiques cannes à pomme ciselée, dont on usait au temps de Louis XV.

—Je serai ridicule, murmura-t-il, tant pis, je ne prendrai pas de canne, cela vaudra mieux.

A ce moment, ses regards tombèrent sur la canne qu'il avait enlevée à son agresseur et qu'en rentrant il avait machinalement déposée dans un coin. Il l'examina, et du premier coup d'oeil, reconnut une oeuvre ancienne et précieuse. C'était un jonc des Indes, plus long que les cannes actuelles, et que surmontait une pomme de vermeil curieusement guillochée, mais, chose singulière, le chiffre 3 était gravé de façon très apparente, sur un cartouche latéral.

La canne n° 3, fit l'avocat avec surprise, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?

Il se perdit en suppositions. Il ne trouvait aucune explication plausible à ce numéro d'ordre gravé d'une manière si voyante, sur un objet d'un travail aussi fini.

—Peut-être, se dit-il enfin, après avoir longtemps cherché, cette canne a-t-elle appartenu à l'un des huissiers introducteurs de quelque souverain, c'est une canne de cérémonie, une canne officielle, et le numéro servait à distinguer de ses collègues celui qui la portait...

L'hypothèse n'avait rien d'ingénieux ni même de vraisemblable, mais, faute de mieux, maître Gratier s'en contenta.

—Je suis bien bon de me creuser la tête, s'écria-t-il, gaiement, ce qu'il y a de certain, c'est que cette canne est superbe, qu'elle complète à merveille mon déguisemnet, je l'emporte!

Une heure plus tard, Léon Gratier faisait son entrée dans l'hôtel de Mme Carlona, en face duquel s'allongeait déjà une file imposante d'autos et de coupés.

CHAPITRE II

Le bal masqué

Les murailles de la voûte du grand hall de l'hôtel avaient été entièrement recouverte de fleurs rares, on eût cru se trouver au centre d'un gigantesque bouquet, le lustre même était changé en un buisson d'orchidées qui ne semblait maintenu dans les airs que par de légères guirlandes de roses soufre, d'oeillets et de camélias qui se balançaient au moindre souffle. En pénétrant dans cette atmosphère saturée de parfums, Léon Gratier se sentit exquieusement oppressé, il soupira, gagné

par un délicieux vertige, et sans réfléchir, il se laissa aller au remous de la foule étincelante et bariolée qui s'agitait joyeusement autour de lui.

Tout d'abord dépaycé dans cette cohue, il souleva une portière entièrement recouverte de violettes de Parme, au milieu desquelles d'autres fleurs reproduisaient les armes de la maîtresse de la maison, "de gueule aux trois coeurs d'argent, un et deux, flammés d'or."

Il se trouvait dans le jardin d'hiver, là, sous l'ombrage verdoyant des orangers, des bananiers et des dracoena, quelques couples s'étaient isolés près des jets d'eau gazouilleurs. Il régnait là une fraîcheur délicieuse. Gratier y demeura quelques instants.

Comme il rentrait dans le hall, il heurta violemment un masque qui s'avavançait en sens contraire et qui était assez bizarrement déguisé. Il était des pieds à la tête serré dans un maillot de velours noir sur lequel le squelette entier était reproduit par des broderies d'argent en relief. De loin et dans la pénombre, l'impression était saisissante.

— Vous pourriez faire attention, ce me semble, gommela le squelette d'un ton bourru.

— C'est plutôt vous, répliqua Léon Gratier, sur le même ton.

Tous deux étaient demeurés immobiles.

— Il me semble, monsieur le vénitien, fit le squelette, subitement radouci, que vous ne m'êtes pas inconnu.

— C'est comme moi, j'ai certainement déjà entendu votre voix.

— Maître Gratier?

— Lui-même, monsieur Bertrand, mais par quel hasard avez-vous échoué en cette folle réunion?

— Je pourrais vous faire la même question, mais que diable, il faut bien se distraire de temps en temps, le fonctionnariat est une belle chose, mais ce n'est pas tout dans l'existence...

— Je comprends cela, venez-vous avec moi prendre un cocktail? Il fait ici une chaleur étouffante.

Ils se dirigeaient vers le buffet chargé de coupes et de buires de Venise, irisés comme des morceaux d'arc-en-ciel, vaporeuses et fantasques comme des bulles de rêve; une bousculade les sépara.

Gratier allait se mettre à la recherche de son ami le squelette, un haut fonctionnaire qu'il avait connu au palais, quand avec une inimaginable surprise, il aperçut à deux pas de lui un bourgmestre hollandais qui portait une canne exactement pareille à la sienne. Seulement, au lieu d'un 3, c'était un 2 qui était gravé sur la pomme de vermeil.

Avant que l'avocat fut revenu de son étonnement, le bourgmestre l'avait pris familièrement par le bras et l'entraînait silencieusement à sa suite.

Littéralement médusé par la stupeur, Gratier n'eut pas un geste de révolte, avant qu'il eût eu le temps de poser une question à son guide, celui-ci l'avait introduit dans un petit salon dont il ferma la porte au verrou et où déjà cinq masques se trouvaient réunis.

Il y avait là: un cacique indien, un chevalier de Malte, un évêque byzantin, une momie égyptienne, et un bourreau du Moyen Age, mais tous avaient à la main, la même mystérieuse canne à pomme de vermeil, marquée pour chacun d'un chiffre différent.

Gratier sentit le grisson glacial de l'épouvante lui glisser le long de l'échine; ses jambes fléchissaient sous lui. Il se rendait parfaitement compte que s'il eût essayé de parler, aucun son ne se serait échappé de son gosier contracté par la peur.

Ce qui ajoutait aux terreurs de l'avocat, c'est qu'aucun des six masques ne parlait, ils demeuraient debout, immobiles, ils attendaient.

Ce fut au milieu d'un profond silence, que l'évêque byzantin tira de dessous son manteau sept petits cartons portant chacun un chiffre et qu'il les déposa dans le chapeau du bourgeois.

La momie égyptienne, mit la main dans le chapeau, tira un carton et l'éleva en l'air, pour le montrer à tous, annonça d'une voix creuse : **Trois.**

Les six masques se tournèrent vers Léon Gratier, dont le cœur battait à coups précipités, dont les oreilles tintaient et qui se raidissait dans un effort surhumain pour cacher son émotion.

A travers le brouillard que le vertige faisait danser devant ses yeux, il vit l'évêque byzantin s'avancer et lui tendre un objet qu'il prit machinalement.

—Voilà le stylet, dit en même temps le masque d'une voix assourdie et sans timbre, il faut tâcher de "la" frapper au cœur, d'ailleurs, "elle" n'aura pas le temps de crier, la lame a été trempée dans un poison foudroyant...

Plus mort que vif, l'avocat eut un vague geste de dénégation que son interlocuteur interpréta à sa manière.

—Ne vous inquiétez de rien, reprit-il, ne bougez pas de là. Dans cinq minutes, nous allons vous "la" livrer.

Les six masques avaient disparu, refermant soigneusement la porte derrière eux.

Léon Gratier était seul.

Le front ruisselant d'une sueur glacée, il s'écroula plutôt qu'il ne s'assit sur un divan. Hébété par l'horreur d'une si étrange aventure, c'est vainement qu'il essayait de réfléchir, de joindre ses idées, fuyant en une folle débandade. Il avait la sensation d'être tout à coup devenu idiot, le cerveau momentanément paralysé.

Stupidement, il examinait le stylet, la lame très aigüe était triplement cannelée et, dans chaque rainure, on avait coulé une sorte de gomme jaunâtre, sans doute, le poison foudroyant dont avait parlé le masque en costume d'évêque byzantin. Le manche, d'argent, représentait une main fermée et tenant un anneau; à l'anneau était cousu un carré de parchemin sur lequel étaient tracés quelques mots.

Gratier essaya de lire, mais les caractères dansaient devant ses yeux, ce ne fut qu'à grand'peine qu'il déchiffra ces lignes d'une écriture pourtant très nette:

"Carlona Passionéi, condamnée à mort, comme délatrice, par le Conseil suprême et exécutée le 12 février."

—Mais, c'est aujourd'hui le 12 février! s'écria-t-il avec horreur, et c'est elle qu'ils veulent que je tue! Elle la plus noble et la plus belle des femmes!... Jamais, je ne commettrai un pareil crime. Plutôt cent fois la mort!

Il jeta avec violence le stylet empoisonné dans un coin de la pièce.

L'engourdissement qui s'était, pour un temps, emparé de son cerveau s'était brusquement dissipé. Il aspira l'air plusieurs fois avec force; il lui

sembla que le courage lui revenait en même temps que le calme, lentement, il se remettait de la fièvre d'épouvante qui l'avait un instant terrassé.

—Comment faire? répétait-il en arpentant le petit salon.

Tout à coup, il s'arrêta net, une idée se faisait jour dans son esprit. Revenu complètement maître de lui-même, il ramassa le stylet et le glissa avec précaution dans une des poches de son habit à la française.

Sa résolution était prise, il n'attendrait pas les bandits qui avaient voulu faire de lui leur instrument, lui amenassent la signora Carlona, il irait la prévenir, il la chercherait dans le bal et, au besoin, il la défendrait.

Il voulut sortir, mais à son grand désappointement, la porte était fermée en dehors. Les porteurs des mystérieuses cannes avaient-ils craint qu'il ne faiblît au dernier moment et qu'il ne prit la fuite? Il ne le pensa pas. Celui pour lequel on le prenait, son agresseur de l'avenue des Champs-Élysées devait être exempt de pareils scrupules. Il réfléchit que la porte n'avait dû être fermée que pour empêcher d'autres danseurs de venir se reposer dans le petit salon qui devait être le théâtre d'une scène sanglante.

Il lui fallait attendre, et dans une pareille situation, c'était le plus éternel des supplices. Il lui semblait qu'il y avait plus d'une heure déjà qu'il était enfermé, réduit à l'impuissance. En réalité, il ne s'était pas écoulé dix minutes depuis que l'évêque byzantin et ses acolytes avaient quitté le salon.

Il commençait à perdre patience, lorsqu'une clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit un instant; brutalement poussée, une femme vêtue d'un éblouissant costume alla s'abattre pan-

telante au milieu de la pièce en poussant un faible cri.

Toute cette scène s'était passée avec une foudroyante rapidité. Gratier avait à peine eu le temps d'apercevoir le chaperon écarlate du bourreau et le diadème de plumes du cacique dans l'entrebaillement de la porte qu'elle s'était déjà refermée. Il entendit de nouveau tourner la clef dans la serrure. Cela ne suffit pas à le rassurer. Avant toute autre chose, il alla pousser les deux verrous. En se retournant, il jeta un cri étouffé.

Celle qu'on venait de lui livrer avait été si rudement lancée dans l'intérieur du salon Empire qu'en tombant son front avait porté contre le pied d'un sofa; elle gisait sur le tapis, inanimée, morte, peut-être, un mince filet de sang aux tempes.

Le déguisement qu'avait adopté Carlona Passionéi était un costume de sirène d'une fantaisie et d'une richesse extravagante. La danseuse était moulée des pieds à la tête dans un maillot de soie entièrement brodé de perles roses, et ses traits étaient cachés par un masque de nacre. Un diadème d'émeraudes imitant une couronne d'algues verdoyantes était mêlée à l'opulente chevelure blonde; une légère guirlande, pareille au diadème, drapait les reins sans rien cacher de la splendeur des formes; enfin, les pieds étaient chaussés d'étranges bottines de corail aux écailles d'or qui montaient jusqu'à la cheville.

Tant de pierreries et tant de perles mettaient autour de cette vivante idole un nimbe lumineux, une lueur argentée d'une douceur infinie.

Palpitant d'angoisse, Gratier se pencha vers Carlona et dénoua avec précaution les cordons du masque. Le visage de la danseuse apparut, d'une

pâleur mortelle, mais tout évanouie qu'elle fût, ses traits gardaient une expression d'horreur et d'épouvante.

L'avocat était en proie à une affreuse anxiété: aller chercher du secours, il ne fallait pas y songer, et si "les autres" revenaient voir si leur victime était morte, s'ils enfonçaient la porte—chose facile dans le tohu-bohu d'une pareille fête—avant que Carlona ne fut sortie de son évanouissement? Car elle n'était qu'évanouie, il ne pouvait envisager l'idée qu'elle fût morte, d'un si banal accident, alors que, lui, allait peut-être la sauver.

Il souleva doucement le corps inerte, l'allongea sur un divan et pansa de son mieux la blessure de la tempe avec son mouchoir qu'il déchira. Il avait senti le coeur battre faiblement sous la légère cuirasse de soie et de perles. Elle vivait, il en éprouva une joie immense. Il soupira, le coeur allégé d'une cruelle anxiété.

Cependant, il n'avait rien de ce qui eût été nécessaire, pas même un peu d'eau fraîche.

Enfin, il aperçut un petit flacon de sels retenu par une chaînette d'or à la ceinture d'émeraudes. Il le déboucha, l'approcha des narines de Carlona; sous l'influence puissante du révulsif, elle soupira, ses joues se colorèrent faiblement.

—Elle revient à elle, songea Gratier, il ne faut pas qu'elle ait peur! Il faut qu'elle me reconnaisse tout de suite!

Et il arracha son masque, au moment même où Carlona ouvrait les yeux. Ses premiers regards rencontrèrent ceux de Gratier qui, agenouillé en face d'elle, lui avait pris la main et lui souriait.

D'un mouvement farouche, elle retira sa main et se redressa dans un

instinctif geste de défense. Elle regardait vers lui ses larges prunelles bleues et claires où se reflétait une horrible angoisse. Evidemment, dans son trouble, elle ne le reconnaissait pas.

—Ah! oui, balbutia-t-elle enfin, l'avocat, le procès—puis, tout de suite, prise de défiance—que faites-vous là?

—Je vous soigne, protesta-t-il avec véhémence, vous êtes tombée, vous vous êtes blessée...

—Ah! oui.

Un silence. Brusquement, elle se soulevait de tout avec netteté. Elle jeta un cri déchirant.

—Mais vous ne savez donc pas qu'ils vont me tuer!... Une voix m'a chuchoté à l'oreille mon arrêt de mort... Je dansais, quand je danse, j'oublie tout, je n'entends rien, je ne vois rien; je suis ravie, en extase, un groupe s'était formé autour de moi. On applaudissait, on voulait me porter en triomphe, il y a eu une bousculade terrible, des femmes sont tombées, on m'a entraînée, puis je ne sais plus... Il me semble que j'ai été morte, et que je ressuscite!...

—Vite, balbutia Gratier, tout tremblant, il faut trouver le moyen de sortir d'ici. Ceux qui veulent vous tuer vont venir, et nous sommes enfermés.

—Vous les connaissez donc?

—Non, mais ils m'ont pris pour un des leurs, ils m'ont chargé de vous poignarder. Voici le stylet qu'ils m'ont remis.

Carlona regarda l'arme et frissonna; puis se dressant à grand-peine.

—Venez, murmura-t-elle, il faut fuir, plus tard, vous m'expliquerez... mais il va falloir que vous me donniez le bras, je suis si faible, que j'ai à

peine la force de marcher, tout cela m'a bouleversée.

Gratier s'empressa de la soutenir et lui aida à ouvrir une porte de service dissimulée dans la boiserie du salon. Ils suivirent un couloir à peine éclairé, montèrent un escalier et se trouvèrent dans un minuscule boudoir de style Louis XV, dont en toute autre occasion, l'avocat eut admiré le délicieux arrangement. Des amours effrontés, jôufflus, fessus et roses se lutinaient dans les dessus de porte, l'or délicieusement fané des vieux cadres ovales enserrait de souriants pastels, et sur les murs des tapisseries de Beauvais aux tons éclatants et doux déroulaient le pimpant cortège des bergers langoureux et des tendres bergères. Au centre de la pièce, un guéridon de porcelaine de Sèvres montrait en des cartouches fleuris les physionomies à la fois arrogantes et friponnes de quelques-unes des plus aimées maîtresses du roi.

Carlona s'était étendue dans une bergère.

— Maintenant, fit-elle fiévreusement, racontez-moi vite tout ce que vous savez.

L'avocat, très ému, ne put s'empêcher de dire :

—Auparavant, madame, vous devriez prendre quelque cordial, croyez-moi, si vous saviez comme vous êtes pâle!

—Vous avez raison, il m'a fallu un vrai courage pour arriver jusqu'ici, mes jambes ne me soutiennent plus... En voyant entre vos mains un stylet pareil à celui qui a frappé mon mari, j'ai cru que j'allais mourir.

Gratier sonna, une soubrette parut.

—Grazia, dit la danseuse, donne-nous quelque chose à boire, j'ai la fièvre et j'ai soif.

La soubrette apporta un plateau chargé de rafraîchissements et le signora but quelques gorgées d'un vieux vin de Montepulciano dont elle éprouva aussitôt la bienfaisante puissance. Magiquement, ses joues avaient repris leur couleur et ses yeux, leur éclat, le vertige et la faiblesse avaient disparu.

Elle écouta avec une extrême attention le récit rapide que lui fit l'avocat, et, à son tour, elle lui donna l'explication qu'il attendait impatiemment.

—Ce sont, dit-elle, les chefs de la Maffia qui me poursuivent, comme ce sont eux qui ont fait périr mon mari. Mais, je le vengerai, j'ai déjà eu la tête de trois de ses assassins, les autres y passeront, je le jure!

Ses clairs yeux bleus, dans la colère avaient pris une nuance plus foncée, ils étaient devenus presque noirs et lançaient des flammes. Gratier effrayé crut voir dans sa cuirasse de perles et de gemmes, la déesse même de la Vengeance.

Tout à coup, elle se tourna vers lui, et le fascinant de ses ardentes prunelles.

—Vous m'avez sauvée, fit-elle d'une voix âpre et stridente qu'il ne lui connaissait pas, je vous ferai riche, c'est une chose que je vous dois, n'en parlons pas, mais il ne tient qu'à vous d'obtenir plus encore. Vous m'avez dit que vous m'aimiez, n'est-ce pas?

—Oh! madame, de toutes les forces de mon âme, balbutia-t-il.

—Voici la chose brutalement, je vous appartiendrai, je serai votre femme et même, je tâcherai de vous aimer... je dis: je tâcherai, ajouta-t-elle d'une voix brisée d'amertume, car je ne sais pas s'il me sera encore possible d'aimer...

—Que voulez-vous que je fasse?

—Il faut que vous livriez à la police, les hommes de la Maffia. Réfléchissez, je ne vous demande là rien que de juste. N'ont-ils pas déjà voulu vous assassiner? et, d'ailleurs, après ce qui s'est passé, si vous ne prenez les devants, ce sont eux qui vous tuent.

—J'accepte, s'écria-t-il avec passion. Votre désir sera réalisé, ce soir même.

—Ce soir?

—Oui, je m'y engage, ils doivent être encore dans le bal, mais, ajouta-t-il, après un instant de réflexion, il faudrait que je change de vêtement.

—Rien de plus facile, venez.

Elle le conduisit jusqu'à une penderie où s'étaient une quinzaine de luxueux costumes. Il choisit au hasard un froc de moine, et l'endossa par-dessus son habit de seigneur vénitien.

—A tantôt, madame, dit-il en effleurant de ses lèvres la petite main chatoyante de bagues que lui tendait la danseuse, à demain, ou peut-être adieu, je réussirai, ou je mourrai à la peine...

Il avait pris un escalier de service qui aboutissait à un vestibule désert, il n'eut qu'une portière de fleurs à franchir, pour se retrouver dans le grand hall où, en ce moment, la fête, se déchainait avec une joie furieuse, un assourdissant vacarme où se confondaient les rires, les cris, les chants et les hurlements. La foule grouillante des masques fouettée par un vent de folie, tourbillonnait en remous vertigineux, en bousculades épiques.

L'orchestre s'entendait à peine au milieu de ce tapage infernal. Une âcre buée—fleurs et sueurs, poussières et parfums—flottait au-dessus de ce pandémonium. D'ailleurs, aucu-

ne dispute, aucune bagarre, mais l'entrain enragé de gens qui veulent s'amuser pour de bon, sans grossièreté, comme sans vergogne, la débauche raffinée et canaille à la fois, bonne fille et grande dame dans un même sourire.

Maintenant qu'il se retrouvait perdu dans cette cohue endiablée, Gratier se demandait anxieusement comment il allait tenir sa promesse. Téléphoner à la Sûreté, faire cerner l'hôtel par des agents, il y avait pensé, mais l'écouterait-on, et avant qu'à cette heure tardive, la machine policière eut eu le temps de se mettre en branle, les Maffiosi seraient loin.

Pendant qu'il réfléchissait, le cerveau martelé par l'anxiété, le tourbillon des danseurs l'avait saisi et emporté dans la gigantesque farandole qui déroulait en ce moment ses méandres à travers le hall.

Les minutes s'écoulaient, et il ne trouvait pas l'idée ingénieuse qu'il fallait. Sous le despotique regard de la Carlona, cela lui avait paru tout simple d'arrêter les assassins, si faciles à distinguer, et voilà qu'il ne voyait pas le moyen d'y réussir; il avait beau se torturer l'imagination, rageusement, il ne trouvait rien.

Il se désespérait, quant à deux pas de lui, le bourreau rouge et la momie égyptienne passèrent entraînés dans une ronde; il reprit courage.

Puisqu'ils étaient là, rien n'était perdu, mais il ne fallait pas leur donner le temps de s'enfuir. Le plus simple était de prévenir la Sûreté, c'était somme toute, ce qu'il y avait encore de mieux à faire.

Il se démenait pour fendre la foule et gagner le téléphone, lorsqu'il aperçut son ami, le squelette de velours.

D'un bond, il sauta sur le macabre personnage, et s'agrippa désespérément à son bras.

— Cette fois, rugit-il, je ne vous lâche plus !

En une seconde, comme dans l'éblouissement d'un éclair, il avait entrevu l'idée si longtemps rebelle à ses efforts. Il s'était souvenu que le squelette de velours était dans la vie civile un haut fonctionnaire et, qui plus est, un haut fonctionnaire de la Préfecture de Police. M. Bertrand lui-même.

Celui-ci, cependant, surpris de l'agression, essayait de se dégager, mais Gratier se fit connaître, s'excusa, et tous deux parvinrent à gagner le jardin d'hiver, alors complètement désert.

M. Bertrand s'assit dans un fauteuil de bambou, et indiquant un siège à l'avocat avec autant d'aisance que s'il se fût trouvé dans son bureau.

— Asseyez-vous donc, cher maître, dit-il, je suis certain que la communication que vous avez à me faire est des plus intéressantes.

— Beaucoup plus que vous ne pouvez le supposer.

Brièvement, il exposa les faits.

— Ce que vous m'apprenez, fit tranquillement M. Bertrand, coïncide parfaitement avec ce que nous savons déjà. La Sûreté générale a transmis à la Préfecture une demande d'extradition du gouvernement italien concernant sept maffiosi, qui tous sont de redoutables bandits. Si vous en avez tué un, tant mieux, il s'agit maintenant de ne pas manquer les six autres. J'ai heureusement quelques hommes dans la salle.

Et comme Gratien faisait un geste de surprise.

— Cela vous étonne, sachez qu'il est bien rare que, dans une fête de ce

genre, nous n'ayons pas l'occasion de faire quelque capture importante.

— Et vous croyez au succès ?

— Je ne puis encore rien vous dire, cependant, nous avons quelques chances.

Tout en parlant, M. Bertrand avait noué autour de son cou un foulard d'un rouge éclatant.

— Comme cela, fit-il, j'ai l'air du squelette d'un guillotiné, mais dès que mes policiers auront vu ce signal, ils me rejoindront.

Rentrons dans le hall.

Le moine et le squelette de velours, en sortant du jardin d'hiver, croisèrent un gorupe de masques qui y entraient.

Gratier reconnut en frissonnant, la momie, le bourreau rouge, l'évêque et les autres maffiosi, et il les désigna à son compagnon.

— Il est facile de deviner, répondit celui-ci, qu'ils sont inquiets de ne pas vous voir revenir, ils s'isolent pour tenir conseil. Tout ce que je souhaite, c'est qu'ils restent le plus longtemps possible dans le jardin, pour que j'aie le temps de les cueillir sans esclandre.

A ce moment, une admirable geisha au kimono brodé de chimères d'argent, se pencha vers Gratier, il reconnut Carlona.

— Quel est l'homme qui vous accompagne, lui demanda-t-elle à voix basse.

— Un des chefs de la police parisienne.

— Puis-je être utile à quelque chose ?

— Oui, madame, fit en s'avancant M. Bertrand qui — doué d'une ouïe très fine, — n'avait pas perdu un mot du court dialogue, il faut que vous me remettiez la clef de la petite porte de votre parc et que vous recommandiez

à vos gens de ne s'étonner de rien de ce qu'ils verront et de ne pas intervenir.

—Voici la clef, dit la danseuse d'une voix ferme. Je vous obéis aveuglément. N'oubliez pas de dire à vos hommes que chacun d'eux touchera une prime de dix mille francs en cas d'arrestation.

—Je vous remercie en leur nom, mais ils eussent fait quand même tout leur devoir...

—Vous n'avez plus besoin de moi?

—Au contraire, votre présence ne ferait que gêner nos évolutions.

La danseuse répondit par une légère inclination de tête aux saluts respectueux de l'avocat et du haut fonctionnaire et se perdit dans la foule.

Pendant cette conversation, une demi-douzaine de masques aux costumes légèrement défraîchis s'étaient sans affectation rapprochés de M. Bertrand.

—Voilà mes hommes, fit-il à l'avocat, ils n'ont pas été longtemps heureusement à voir le foulard rouge.

Il fit signe aux policiers de le suivre dans un coin du hall momentanément déserté par les danseurs, et leur donna rapidement des instructions. L'instant d'après, ils s'étaient de nouveau dispersés dans la foule, sauf un seul qui franchissait la grille de l'hôtel avait sauté dans un taxi en jetant au chauffeur l'adresse du commissariat le plus proche.

Pendant ce temps, le jardin d'hiver était le théâtre d'un autre drame.

Les Maffiosi avaient longtemps attendu dans le voisinage du petit salon le retour de celui qu'ils croyaient leur complice; au bout de dix minutes, supposant que le porteur de la canne n° 3 avait eu le temps d'immoeler la victime, ils avaient voulu ouvrir la

porte et s'étaient aperçus qu'elle était fermée en dedans.

Très inquiets, après trois quarts d'heure d'attente, ils s'étaient résignés à gagner le jardin d'hiver pour y décider de la résolution qu'il convenait de prendre.

—Pour moi, dit le premier, l'évêque byzantin qui paraissait être le chef, le n° 3 est tombé dans un guet-apens...

—Je crois plutôt, interrompit le bourreau rouge avec un ricanement qu'il s'est laissé attendrir par les supplications de l'artificieuse Carlona.

—Non, répliqua l'évêque avec autorité, je sais—moi qui connais vos véritables noms à tous—que celui qui porte le n° 3 a vu ses deux frères exécutés en représailles de la mort de Passionéi. Il est altéré de vengeance, il est impossible qu'il ait épargné la danseuse!

—Alors, dit le cacique, c'est qu'il est mort ou pris, dans ce cas, notre devoir est de le délivrer.

—Mais, fit observer la momie, si nous trouvons le salon plein de mouchards et d'agents?

—Non, répartit l'évêque, après une minute de réflexion, je ne crois pas que nous ayons cela à craindre; d'abord, je suis à peu près certain que le petit salon n'a pas une seconde issue, puis, si l'on avait voulu nous tendre un piège, on eût laissé la porte grande ouverte, pour nous engager à entrer.

—Tout cela n'est pas clair, murmura le bourreau rouge.

La discussion menaçait de s'éterniser, lorsqu'un masque bizarrement accoutré sortit de derrière un buisson de lauriers roses et s'avança hardiment vers les Maffieri. Ce personnage déguisé à la façon d'un des gueux dessinés par Callot, était coiffé d'un énor-

me feutre gris en pain de sucre, drapé d'un manteau rapiécé et portait en sautoir deux besaces ; il s'appuyait lourdement de la main gauche sur un bâton, le bras droit soutenu par une écharpe.

Les Maffiosi le laissèrent s'avancer, prêts à sauter sur lui au moindre geste hostile, mais arrivé à deux pas du groupe, il enleva son masque, montrant un visage d'une pâleur mortelle. Les bandits avaient jeté un cri de stupeur.

—Le numéro 3.

—Luigi Stampa, le frère des suppliciés!

—Il a changé de costume!...

—On dirait qu'il est blessé!...

—A-t-il tué la Carlona?

—D'où vient-il?

D'un geste, Luigi Stampa demanda le silence.

—Je n'ai pas vu la Carlona, murmura-t-il d'une voix faible comme un souffle, j'arrive à l'instant, je me suis traîné jusqu'ici pour tâcher de vous sauver s'il en est temps encore. Nous sommes trahis!

—Explique-nous cela, fit l'évêque, au milieu d'un silence effrayant...

Luigi raconta comment quelques heures auparavant, rôdant autour de l'hôtel dans l'avenue déserte, il avait cru reconnaître Oliviéri, le secrétaire et l'homme de confiance de la danseuse et l'avait attaqué. Cette erreur avait eu de fatales conséquences. Luigi avait été rossé, dépouillé de sa canne, et laissé pour mort sur la place avec une balle dans l'épaule.

—La Carlona doit bien rire de nous, en ce moment, fit le chef avec amertume, nous sommes dans la gueule du loup, cela est évident.

Les Maffiosi se regardèrent avec consternation.

—Tâchons de nous échapper du traquenard, reprit le chef, je voudrais être libre, ne fût-ce que pour couper la gorge à l'homme qui a si bien joué le rôle de Luigi... Il faudra bien que je découvre comment et par qui nous avons été trahis.

Il consulta rapidement un plan de l'hôtel dont il était muni, puis il réfléchit, les autres attendaient silencieusement ce qu'il allait décider.

—Il est probable que l'hôtel est cerné, dit-il, mais on n'a peut-être pas pensé à la petite porte du parc. Je me charge de l'ouvrir avec un crochet. Dans cinq minutes, nous pouvons être en sûreté dans l'avenue, alors, rien ne nous empêche d'aller changer de costume et de revenir tirer l'affaire au clair. Quelqu'un a-t-il une idée meilleure à proposer? Non! Alors, en route!...

Après s'être assurés que personne ne les épiait, les Maffiosi sortirent du jardin d'hiver et se faufilèrent un à un, par les allées du parc, pataugeant dans les flaques, s'avançant le long des haies de buis et de rhododendrons. Enfin, ils atteignirent la porte. Là, ils durent attendre. C'était le moment critique.

Le chef qui marchait en tête avait tiré de sa poche un passe-partout qu'il introduisit doucement dans la serrure. Le pêne joua sans difficulté, la porte s'ouvrit.

Prudemment, le bandit l'entrebâilla et allongeant le cou, inspecta les alentours d'un oeil soupçonneux. L'avenue était déserte. Cent pas plus loin la file éblouissante des voitures qui semblait s'allonger interminablement sous les flèches luisantes de la pluie qui continuait à tomber à torrents.

—Personne, fit-il à haute voix. Nous avons de la chance!...

A la minute précise où il prononçait cette phrase, un coup de sifflet strident déchira l'air en même temps qu'un globe électrique s'allumait au-dessus de la porte brusquement refermée par des mains inconnues, inondant de sa lumière crue les Maffiosi effarés et hagards. En même temps, des hommes et des chiens s'élançaient de derrière les massifs de plantes vertes où ils s'étaient tenus cachés.

Saisis au collet par les agents, mordus par les chiens de police, les Maffiosi furent en un clin d'oeil réduits à l'impuissance. Luigi Stampa, seul, quoique blessé, fit une résistance désespérée. Parmi les policiers, il avait reconnu son homme des Champs-Élysées, Gratier qui imprudemment avait ôté son masque. Avant qu'on n'eût eu le temps d'intervenir, il tira presque à bout portant sur l'avocat en criant :

—A toi, mouchard! prends ton salaire!

Gratier s'affaissa atteint en pleine poitrine, une rosée sanglante aux lèvres.

Pendant qu'on s'empressait autour du blessé, Luigi maîtrisé à grand'peine fut porté avec les six autres Maffiosi jusqu'à la voiture cellulaire qui, suivant l'ordre donné par M. Bertrand stationnait à l'angle de la rue voisine.

Le haut fonctionnaire, très satisfait du fructueux coup de filet qu'il venait de mener à bien, si lestement, rentra dans le bal, toujours vêtu de son costume de squelette. Il constata que la fête offrait toujours le même entrain; au milieu des rugissements de l'orchestre et des éclats de rire, danseurs et danseuses n'avaient rien entendu. Ils eussent été bien étonnés si on leur eût appris que sept redoutables bandits avaient passé toute la nuit au milieu d'eux et n'avaient quitté la fête

que pour monter dans le panier à salade, encore revêtus de leurs costumes de bal.

Très satisfait d'avoir évité une escandale, M. Bertrand se promit de faire le plus profond silence autour de cette affaire.

Absorbé dans ses réflexions, il contemplait distraitement les figures d'un quadrille fantaisiste lorsqu'un domestique de Mme Carlona le pria de le suivre, et l'introduisit dans une pièce sévèrement meublée. Un grand vieillard, à la mine pensive était assis devant un vaste bureau d'acajou à cylindre.

—Je suis le secrétaire de Mme la comtesse Passionéi, dit le vieillard, elle m'a prié de vous adresser ses remerciements pour l'immense service que vous venez de lui rendre, et de vous remettre le montant de la gratification qu'elle avait promise à vos braves agents.

Il tendit à M. Bertrand un volumineux portefeuille.

—J'aurais été très heureux de voir la comtesse.

—Ce n'est pas possible aujourd'hui, la signora s'est installée au chevet de M. Gratier et ne veut pas le quitter un instant, elle ne se pardonnerait jamais sa mort, s'il venait à succomber.

—A-t-on quelque espoir?

—Le médecin ne s'est pas encore prononcé, la signora vous enverra de ses nouvelles dans la journée, elle m'a aussi prié de vous demander, comme une faveur de ne donner à la presse aucun communiqué.

—Soyez tranquille, le public ne sera jamais mis au courant du drame de cette nuit. Je vais prendre les mesures nécessaires...

Les deux hommes se séparèrent avec des phrases d'une courtoisie cérémo-

nieuse. M. Bertrand qui commençait à ressentir une terrible fatigue regagna son auto et rentra chez lui.

La discrétion et les habiles précautions prises par le haut fonctionnaire pour étouffer cette étrange affaire ne purent empêcher qu'un journal du boulevard ne publiât quinze jours après l'entrefilet suivant:

"Il n'est bruit en ce moment dans la colonie italienne que du très prochain départ pour l'Amérique de la belle comtesse Carlona Passionéi, l'ex-étoile de la danse du théâtre de Naples. Artiste et grande dame, la signora, comme l'appelaient ses intimes, avait su grouper autour d'elle l'élite du Paris intellectuel et mondain. Bonne, gracieuse, généreuse, d'un esprit très cultivé, la comtesse sera universellement regrettée. Nous ne reverrons plus dans le princier décor de l'hôtel des Champs-Élysées, les fêtes grandioses de cet hiver. L'hôtel est à louer. Pleurez, muses de la danse et de la Cuisine! Plus de joyeux banquets dans les tièdes verdure du jardin d'hiver, plus de tangos affolants dans le grand hall paré de fleurs comme un reposoir! L'hôtel est à louer.

"A ce départ précipité qui ressemble fort à une fuite, on attribue mille raisons; les langues vont bon train. Les uns affirment que la comtesse se fait accompagner dans son voyage par un des plus talentueux orateurs du jeune barreau qu'elle enlève pour toujours à la chicane. Maître G... aurait été blessé en duel à cause de la signora, qui, reconnaissante, l'aurait soigné avec le dévouement d'une véritable épouse.

"Autre cloche: la signora part tout simplement pour échapper aux poignards de la Maffia, on va jusqu'à

"dire que sept bandits (sept, pas un de moins) auraient été arrêtés au cours du dernier grand bal masqué et livrés dans le plus grand mystère au gouvernement italien. A la Préfecture, où nous avons essayé de nous renseigner, on garde sur cette aventure—vraie ou fausse—le mutisme le plus complet.

"Qu'y a-t-il de vrai dans toutes ces inventions romanesques? Ce qu'il y a de certain, c'est que la divine Carlona abandonne précipitamment son cher Paris, il est également certain que maître G..., le brillant avocat d'assises n'a été vu, depuis deux longues semaines, ni au Palais, ni chez lui. Sa concierge affirme qu'il est en voyage. Si seulement, c'est un beau voyage!"

CHAPITRE III

Le Manoir de la Villehissant

Carlona Passionéi avait tenu sa promesse. Elle avait épousé Léon Gratier en lui reconnaissant par contrat un apport d'un million et, loyalement, elle avait essayé de l'aimer. Elle n'avait pu y réussir. Les élans généreux d'un cœur avide de tendresse s'étaient heurtés à l'égoïsme du parvenu.

De même que les singes déguisés en marquis se jettent à quatre pattes et oublient leurs rôles, si on leur lance des noisettes, l'avocat, dès qu'il s'était vu riche, avait laissé percer ses véritables instincts. Le masque était tombé, l'homme intègre et laborieux par nécessité avait fait place au fétard imbécile, affamé des plus crapuleuses jouissances.

Entre cet individu — uniquement préoccupé de sa digestion, du cours de la bourse ou d'une grue quelconque—

et la fine, la délicate, la tendre Carlona si ardemment affectueuse et si chastement passionnée, il existait un gouffre qui ne serait jamais comblé. Et le gouffre allait se creusant un peu plus de jour en jour.

Au bout de trois mois de mariage, les deux époux ne se parlaient plus, c'est à peine si, à l'heure des repas, ils échangeaient quelques paroles. Même, ils restaient des semaines entières sans se voir.

Maintenant, ils habitaient le château de La Villehingat en Bretagne. Carlona se plaisait dans cette vieille habitation seigneuriale, bâtie dans le style gothique de la Renaissance et dont la mer venait battre les fondations. Gratier, lui, était presque toujours à Paris ou à Nantes. Il achevait de dépenser en orgies imbéciles et en spéculations maladroites, le million qui lui appartenait en propre.

Sauf de rares visites, des promenades sur la grève déserte, à travers la lande sauvage semée de rocs et de maigres taillis, Carlona vivait dans une solitude presque monastique. Elle lisait, exécutait sur l'orgue ou sur le violon d'antiques partitions et surtout elle dansait.

Née danseuse, comme d'autres naissent poètes, elle fut morte si on lui eut interdit de se livrer à son art.

Elle avait fait aménager, suivant ses goûts d'un mysticisme romantique, une grande tour carrée qui s'avancait jusque dans la mer et qu'on appelait la tour de Kériolay, du nom d'un des anciens possesseurs du château. Les aréences marquetées d'ivoire, les cabinets incrustés de pierres dures, les tentures de cuir de Venise, toutes les richesses de l'ancien art italien s'entassaient dans les hautes pièces au plafond gothique aux fenêtres pa-

rées de précieux vitraux. Des lustres de Murano, délicats et fragiles comme des fleurs, mariaient leurs nuances imprécises aux faïences à reflets métalliques, aux arabesques d'or fané des soies anciennes. A part quelques céramiques, quelques statues, Carlona ne tolérait autour d'elle, rien de moderne.

Le dernier étage de la tour ne formait qu'une seule et immense pièce. Pas de meubles, sauf deux ou trois divans très bas; sur le sol, une jonchée de peaux de bêtes aux prunelles de pierreries, aux griffes dorées. En guise de fenêtres, une vitre de cristal, d'un seul morceau, épaisse comme les vitres d'un phare et qui tenait toute la largeur de la façade donnant sur la mer. La paroi opposée était occupée par une vaste glace qui allait, du parquet au plafond et réfléchissait en les prolongeant jusqu'à l'infini, les horizons de la mer et la fuite des nuages.

Des rideaux de brocatelle d'argent aux ramages de vieil or rouge, maintenus par des câbles de pourpre permettaient de voiler entièrement la glace ou la fenêtre. En face de la glace, six énormes chandeliers de fer forgé supportaient des bougies odorantes, grosses comme de jeunes arbres. Un grand orgue d'ébènes, aux luisants tubes d'étain était adossé à la muraille tendue de la même étoffe que les rideaux.

C'est dans cette pièce que Carlona se plaisait le plus. Parfois, pendant les longues nuits d'hiver, quand l'écume des vagues monstrueuses fouettait l'immense vitre, et que les oiseaux de mer, affolés par la lumière venaient y heurter leurs ailes avec des cris déchirants, la voix puissante de l'orgue luttait avec les rugissements de la tempête.

Puis, tout à coup, Carlona se levait et dansait, parcourant la vaste pièce avec une légèreté aérienne, et sa danse—en face de l'immense miroir qui lui renvoyait l'image du ciel zébré d'éclairs bleus et jaunes, comme un géant bouquet de livides fleurs de flammes—était plutôt celle d'une créature immatérielle que d'un être de chair et de sang.

Carlona vivait comme dans un songe, presque heureuse, aussi heureuse que peut l'être celle qui ne croit plus au bonheur et à l'amour.

Les pêcheurs, qui, de loin sur la mer, entrevoyaient sa silhouette dans le grand carré de lumière rayonnant au haut de la tour disaient qu'elle était folle.

Vers la fin d'une mélancolique journée d'hiver, Carlona lisait, paresseusement étendue sur un divan, quand on vint lui annoncer que son mari lui demandait un moment d'entretien. Surprise et mécontente, elle eut un geste de dépit. Quel ennui d'être dérangée. Le mieux était de se débarrasser au plus vite de la corvée de cette visite. Elle dit qu'il entrât.

Gratier s'avança en saluant d'un sourire contraint, avec les allures gauches d'un lourdaud en visite chez une grande dame. Personne n'eut, en le voyant, supposé que cet homme, au dos légèrement voûté, à la bedaine pointant déjà, sous un veston de sport à grands carreaux, d'un mauvais goût remarquable, aux mains gourdes et rouges, était le mari de cette femme qui ressemblait à une déesse.

L'artiste invisible et infatigable, qui d'année en année, retouche notre visage, suivant l'inexorable loi qui veut que chaque volupté ou chaque souffrance imprime son stigmate sur notre face avait paré la physionomie de Gra-

tier des riches couleurs de la crapule. Impossible de se tromper sur son compte. Le voir une fois, c'était le connaître, comme si on l'avait toujours connu.

Cette figure abjecte portait la lisible signature de tous les vices. Le nez vermillonné, les joues envahies de marbrures rougeâtres, révélaient l'ivrogne et le goinfre, la lèvre inférieure pendante, les prunelles à la fois fiévreuses et ternes, les paupières plombées décelaient l'immense fatigue du débauché et du joueur. L'ensemble avait une effrayante expression de brutalité, de bassesse et de ruse.

—Vous m'excuserez de venir troubler votre solitude, fit-il d'un ton plein de servilité, mais il fallait absolument que je vous parle. Vous reconnaîtrez que je ne viens pas souvent vous déranger.

—De quoi s'agit-il? demanda-t-elle avec une froideur glaciale.

—J'ai eu de gros ennuis ces temps-ci, ma dernière spéculation sur les blés n'a pas mieux réussi que les précédentes.

—En somme, vous voulez de l'argent?

—Vous vous êtes toujours montrée si bonne.

Carlona eut un léger mouvement d'impatience, ses grands yeux bleus s'assombrirent.

—C'est tout ce que vous me voulez? fit-elle avec un calme mépris. Je vous ai déjà dit une fois pour toutes que je ne voulais pas entendre parler de cela. N'a-t-il pas été convenu qu'en pareil cas, vous vous adresseriez à Olivieri.

—C'est que, murmura-t-il piteusement, Olivieri ne veut rien entendre, c'est à peine s'il s'est montré poli dans son refus.

—Cela m'étonne beaucoup, mon vieil Olivier est d'une politesse raffinée. Retournez le trouver, dites-lui de ma part de vous verser immédiatement la somme dont vous avez besoin.

Gratier perdit contenance, il était devenu rouge jusqu'aux oreilles.

—Olivieri ne me croira pas, balbutia-t-il avec embarras.

—Pourquoi cela?

—Parce que..., parce que..., il m'est arrivé, il n'y a pas longtemps de me trouver gêné et pour éviter de vous déranger, j'ai dit que vous aviez donné l'ordre...

—Très bien, fit-elle avec une ironie cinglante, je comprends que vous n'inspiriez pas précisément confiance à Olivieri. Puisqu'il en est ainsi, je vais vous donner un mot.

—Cela ne serait peut-être pas suffisant, murmura-t-il en baissant la tête comme un coupable.

Carlona eut un regard foudroyant.

—Ce qui signifie, n'est-ce pas, dit-elle que sans doute "pour éviter de me déranger" vous avez imité mon écriture, je ne vous ai pourtant jamais refusé d'argent... Vraiment, je rougis de porter le nom du triste individu que vous êtes! Je ne puis supporter cette situation plus longtemps. Il faudra que nous nous séparions. Vous en avez tant fait, que maintenant, le divorce est devenu nécessaire.

Il y eut un silence.

Blême de rage et de honte, Gratier courbait le dos sous l'affront. Carlona agitait une sonnette de vermeil, une soubrette parut.

—Grazia, veuillez prévenir M. Olivieri que je désire lui parler.

Quelques minutes s'écoulèrent, Gratier demeurait à la même place, paralysé de stupeur, comme si la foudre

fût tombée à ses pieds. Il ne releva la tête qu'en voyant entrer Olivieri.

—La signora m'a fait demander, fit le vieillard en jetant sur Gratier un regard expressif.

—Oui, c'était simplement pour vous dire de remettre à Monsieur — il y avait dans la façon dont elle prononça le mot Monsieur, une expression de mépris sanglant — la somme qu'il vous a demandée.

Olivieri eut un geste de protestation.

—Savez-vous bien, signora, grommela-t-il, que M. Gratier veut cent mille francs!

—Donnez-les...

—Si vous étiez au courant...

—Olivieri, répliqua-t-elle plus doucement, je ne veux rien apprendre, j'en connais déjà trop, faites ce que je vous dis.

Le vieillard ne répliqua pas une parole; il salua sa maîtresse avec un profond respect et se retira, suivi de Gratier, lamentable, piteux, effondré, pareil à un condamné à mort derrière son bourreau.

Dix minutes après que Olivieri lui eut silencieusement compté les cent billets de mille francs, il filait dans son auto sur la route nationale. Sitôt qu'il avait été en possession de l'argent conquis de si humiliante façon, il avait décidé de se rendre à Nantes, d'abord pour rembourser un usurier, nommé Bovinot, ensuite pour retrouver son amie en titre, une certaine Angèle, ancienne sardinière devenue figurante, qu'il entretenait et qui le trompait sans vergogne avec les premiers venus.

Maintenant qu'il était seul, il donnait libre cours à sa rage et à sa colère.

—Comme je la hais, cette Carlona, à qui je suis obligé de demander l'au-

mône! grommelait-il, la face mauvaise, l'oeil allumé de lueurs sanglantes. M'a-t-elle assez aplati, tenu sous ses pieds!... Avec quel bonheur je l'étranglerais, la gueuse! et voilà maintenant qu'elle veut divorcer, me jeter à la rue, mais je ne me laisserai pas faire! Je me défendrai, qu'elle prenne garde!...

Puis, tout à coup, tâtant dans sa poche le portefeuille gonflé de billets.

—En attendant, fit-il avec un rire gras, voilà de quoi faire la noce! Angèle va rigoler. On y crève d'ennui dans ce vieux nid à hiboux, mais patience, tout ça finira!

La nuit commençait à venir et Gratier n'avait pas encore jugé à propos d'allumer ses phares. A un brusque tournant, il faillit écraser un piéton. Celui-ci n'eut que le temps de se rejeter brusquement en arrière, mais il avait reconnu Gratier.

—Quelle brute! grommela-t-il avec dégoût, il conduit comme un fou; on dirait qu'il est ivre.

La voiture avait disparu.

Le promeneur qui certainement l'avait échappé belle eut un hochement de tête significatif et continua lentement sa route à travers la lande, dans la direction du château; il faisait nuit noire, quand il franchit la grille d'entrée.

Le docteur Jean Chardel, un jeune médecin, installé depuis peu dans le voisinage, était un des rares habitants du pays qui ne fut pas antipathique à Carlona. Quand il se fut fait annoncer, elle ordonna qu'il fut immédiatement introduit et sa physionomie pensive prit une expression presque joyeuse.

—Quelle bonne surprise! docteur, dit-elle, en allant à lui, la main tendue, comme je suis heureuse de vous

voir. Que désirez-vous? Une tasse de thé ou un doigt de Porto?

—J'aimerais mieux que vous me fassiez un peu de musique...

—Tout de suite! s'écria-t-elle avec une pétulence toute italienne, et elle choisit au hasard, parmi les partitions éparpillées sur le buffet de l'orgue, un "concerto" de Bach et se mit à jouer pendant que le docteur assis tout près d'elle, l'écoutait, extasié.

Tout en planant, portée par d'invisibles ailes dans les cieux limpides et calmes de la Musique, Carlona jetait de temps en temps, un regard sur la glace qui reflétait le visage du docteur. En contemplant ces traits d'une expression réfléchie et fière, ce front vaste, encadré par les boucles abondantes d'une chevelure blond cendré et les yeux d'un gris si doux, et le sourire malicieux et tendre de la bouche, elle ne pouvait s'empêcher de penser: "Si, pourtant, c'était lui que j'avais choisi, cela a tenu à peu de chose..."

Elle chassa cette pensée, définitivement emportée vers les sereines altitudes de l'Harmonie. Après le Bach, elle avait pris un morceau de Mozart, puis ce fut du Weber, puis encore du Bach. Les heures fuyaient dans un enchantement, la soirée s'avancait. Grazia dut revenir à trois reprises différentes annoncer que "Madame était servie". Il fallut que le docteur acceptât l'invitation impromptue qui lui était faite.

Le dîner, dans l'intimité de l'étroite salle à manger, pavée de Delft bleu pâle, ornée de vieux buffets hollandais et de faïences aux couleurs vives fut charmant. Les plats, amoureusement mijotés par un vieux chef napolitain, arrosés de vieux vins furent peu nombreux, mais exquis: des huîtres roses, quelques bécassines tirées sur la grè-

ve, un monstrueux homard dans une saucé écarlate comme une robe de cardinal et de beaux fruits de toutes les saisons.

Ils mangèrent lentement, en bavardant en toute franchise, comme de vieux amis: le docteur Jean—elle le nommait ainsi familièrement—était rayonnant de joie.

Elle venait de remplir son verre d'un antique Malvoisie qu'elle appelait de l'essence de soleil, à cause de son admirable couleur vieil or.

—Je savais bien, fit-elle, avec un sourire malicieux, que j'avais oublié quelque chose d'important.

—Quoi donc?

—Vous ne vous doutez pas que je connais vos secrets.

—Est-ce possible? fit-il en rougissant. D'abord, je n'ai pas de secrets...

—Voyez-vous cela, murmura-t-elle en le menaçant du doigt. Eh bien! il y a quelques jours, en brûlant de vieilles lettres, j'ai retrouvé un billet d'un de mes anciens amoureux, une déclaration brûlante, d'un jeune étudiant, qui mettait à mes pieds sa vie et sa fortune et m'annonçait péremptoirement qu'il ne pouvait vivre sans moi.

Le docteur Jean ne savait plus, suivant une expression familière, où se fourrer. Carlona continua impitoyablement.

—Je me rappelle parfaitement que ce billet m'avait été remis par un jeune homme qui avait effrontément grimpé sur le marchepied de mon auto, le jour même de ce bal dont je vous ai raconté les tragiques péripéties. J'ai regardé la signature, et j'ai lu: Jean Chardel. Je ne pense pas qu'il y ait deux Jean Chardel?

Il ne put s'empêcher de rire.

—Non, dit-il, il n'y en a qu'un, mais, de grâce, oubliez ces enfantillages.

—Voilà, murmura-t-elle coquettement, maintenant, vous appelez cela des enfantillages et si pourtant, j'avais ajouté foi à vos protestations?... Où en serais-je à l'heure qu'il est? Il y a longtemps que vous m'auriez délaissée.

Le docteur était devenu pâle.

—Madame, dit-il, d'une voix un peu tremblante, voulez-vous que je vous parle en toute franchise?

—Pourquoi pas, murmura-t-elle émue à son tour.

—Mes sentiments sont exactement les mêmes que le jour où je vous écrivais ce billet que le hasard vous a fait conserver. Le style aujourd'hui serait peut-être moins prétentieux, mais le cœur n'a pas changé. Quand vous m'êtes apparue—dans ce pays perdu où je m'étais retiré pour travailler tranquillement—comme une radieuse vision, j'ai cru défaillir de joie. Il m'a semblé que dans ce fait de vous rencontrer de nouveau sur ma route, alors que je vous avais crue perdue à tout jamais pour moi, il y avait comme une indication providentielle. Si vous saviez quelles ruses, quelle diplomatie il m'a fallu employer pour être reçu au château... Et quel enivrant bonheur lorsque j'y ai enfin réussi!...

Carlona était devenue subitement grave.

—Ne nous égarons pas, murmura-t-elle avec une teinte de sévérité dans la voix. J'ai voulu plaisanter et voilà que vous prenez feu...

Ils se regardèrent tous deux avec embarras mais, sans bien s'en rendre compte elle-même, Carlona était heureuse de ce qu'elle venait d'entendre. Il y eut un silence.

—Ne me parlez plus jamais ainsi, dit-elle très doucement, je serais obligée de me fâcher et cela m'ennuyerait car j'ai beaucoup, oui beaucoup d'amitié pour vous.

Il avait l'air désespéré.

—Ce n'est pas ma faute à moi, balbutia-t-il, si vous êtes si belle et si je vous aime...

—Allons, fit-elle avec un rire forcé, tout cela n'est pas sérieux. Je vais vous faire un peu de musique pour dissiper toutes ces chimères sentimentales.

C'en était fait du cordial bavardage, de la bonne camaraderie de naguère. Entre eux deux une contrainte s'était glissée. Le docteur Jean se retira de bonne heure, furieux de sa franchise. Mais en le reconduisant, elle lui dit avec son sourire le plus câlin.

—Vous n'êtes pas fâché au moins, à bientôt, ne restez pas si longtemps sans venir. Je vous attends jeudi.

Déjà consolé, il serra éperdument la petite main qu'elle lui tendait et s'enfuit. Carlona, rentrée dans la vaste pièce de la tour qu'elle appelait la salle de la mer, relut deux fois une lettre jaunie qu'elle gardait précieusement dans un petit porte-carte d'ambre et demeura longtemps pensive avant de se replonger dans le gouffre de la Musique.

CHAPITRE IV

Le poison

Un gros cigare à la bouche, Léon Gratier flânait sur les quais de la Loire d'assez méchante humeur. Le matin il avait eu le désagrément d'apprendre qu'Angèle sa folle amie avait pris la poudre d'escampette en compagnie d'un riche marchand de che-

vaux. Déjà mécontent de cette nouvelle qui allait le rendre la fable de ses compagnons de plaisir habituels, il s'était rendu chez un notaire de ses amis pour lui soumettre son contrat de mariage; avocat, il est vrai, mais avocat d'assises, il n'avait pas une énorme confiance en ses propres lumières dans les questions de droit civil.

Le tabellion, ne lui avait pas caché qu'en cas de divorce, il ne lui resterait absolument rien et il lui avait sagement conseillé de faire à sa conjointe toutes les concessions possibles pour éviter une rupture. Etant donné l'existence qu'au vu et au su de tout le monde, il menait à Nantes depuis plusieurs mois, il serait extrêmement facile à Mme Gratier d'obtenir un jugement contre son mari.

En sortant de chez le notaire, il se livrait à d'amères réflexions, grommelant entre ses dents mille menaces à l'adresse de Carlona.

—La coquine! s'écria-t-il, elle me chassera comme un chien, il me faudra pour vivre recommencer la minable existence de mes débuts courir les études des avoués et des huissiers pour solliciter des causes, donner des pourboires aux porte-clefs pour qu'ils parlent de moi aux détenus. Je ne m'en sens pas le courage. Et pourtant ce n'est pas une existence que d'être obligé de me traîner aux pieds de cette femme exécrée, chaque fois que j'ai besoin d'un peu d'argent!...

Dans son exaltation, il avait prononcé cette dernière phrase presque à haute voix, il regarda autour de lui d'un air méfiant.

—Pour tout arranger, songea-t-il, suivant la logique de sa pensée, il faudrait qu'elle meure... elle n'a pas fait de testament j'en suis sûr, j'héri-

te... On disait autrefois qu'elle avait douze ou quinze millions... Malheureusement elle ne mourra pas. Ah! si je connaissais un moyen!...

A ce moment quelqu'un lui mit la main sur l'épaule, il se retourna, épouvanté. Il fut tout de suite rassuré en reconnaissant son ami Gratien, un joyeux carabin avec lequel il avait maintes fois canoté sur la Loire en folle compagnie ou passé la nuit en de gargantuesques beuveries.

—Bonjour vieux, fit Gratien, où vas-tu comme cela? Tu as une mine à porter le diable en terre.

—Je m'ennuie, tiens, je suis content de t'avoir rencontré, je t'invite à déjeuner.

—Ça va, seulement, il faut qu'au paravant j'aille jusqu'à l'hôpital. Viens avec moi, je ne serai pas plus de dix minutes. Tu verras mon laboratoire, maintenant, je suis préparateur à la toxicologie.

Tout en discourant ainsi, ils atteignirent l'hôpital. Gratien conduisit son ami au laboratoire dont il avait la clef. Ils entrèrent dans une première pièce étroite et garnie de vitrines derrière lesquelles s'alignaient d'innombrables flacons.

—Attends-moi là, dit l'étudiant, le temps de recopier mon analyse et de la porter au patron et je suis à toi.

Resté seul Gratier, demeura comme hypnotisé en face d'une armoire sur laquelle le mot "toxiques" se lisait en grosses lettres. Il sentit son cœur battre plus vite en s'apercevant que la clef était dans la serrure.

Il jeta autour de lui un rapide coup d'œil furtif, avança la main pour saisir la clef et demeura hésitant—non—il fallait agir et rapidement, une occasion pareille ne se retrouve pas.

Il ouvrit, empoigna un flacon sur lequel était gravé le mot "Brucine"—il avait lu quelque part que la brucine ne laisse pas de traces—vida dans un vieux journal la moitié de la poudre blanche qu'il contenait et remit tout en place.

—Ouf! soupira-t-il en essuyant son front où perlaient des gouttes de sueur, ç'a été vite fait. Bah! quel mal y a-t-il, ce n'est pas parce qu'on a du poison en sa possession qu'on est forcément obligé de s'en servir...

Il lui tardait déjà d'être dehors. Il lui semblait maintenant que Gratien mettait un temps énorme à revenir. L'étudiant parut enfin le sourire aux lèvres.

—Voilà, fit-il, ça y est, je suis à tes ordres pour la journée, et pour toute la nuit si tu veux.

—Cette nuit je serai en route pour Villehingan.

—Tant pis!... Tiens, moi qui ai oublié de refermer l'armoire aux poisons.

—Dépêche-toi donc, cria Gratier impatient et mourant de peur de voir son larcin découvert.

—Je viens! Il faut bien que je fasse attention; sais-tu que dans un seul de ces flacons, il y a de quoi exterminer un régiment!

Ils sortirent enfin. Ce fut avec un vrai soulagement que Gratier franchit la porte de l'hôpital. Il bouillait d'impatience. Il eut voulu être très loin. Pendant le déjeuner qui eut lieu au bord de l'eau, il fut maussade, il eût voulu être déjà débarrassé de l'étudiant, dont, maintenant, la grosse gaieté lui agaçait les nerfs.

Dès qu'ils se furent quittés, il alla chez un pharmacien acheter une boîte de ces capsules de pain azyme qu'il n'y a plus qu'à remplir pour avoir des

cachets faciles à prendre. Tout un plan, d'une ingéniosité diabolique, commençait à s'esquisser dans son esprit.

Fiévreusement, il fit ses préparatifs de départ, visita son auto avec soin. A la tombée de la nuit, il sortait de Nantes; il ne mit qu'une heure et demie à franchir les cent soixante kilomètres qui le séparaient de la Villehingan.

De même que personne n'avait fait attention à son départ, personne au château, ne s'occupa de son retour. Il se fit servir à dîner dans sa chambre. Presqu'étonné maintenant des projets qu'il avait ébauchés sous le coup de la colère et de la peur, il éprouvait une grande fatigue. Il s'assoupit, en fumant, au coin du feu. Une veulerie l'envahissait, il se sentait très lâche.

Le lendemain, il se réveilla les idées un peu brouillées; avant de se coucher, il avait jeté au fond d'un tiroir le paquet de brucine et les capsules, il voulait ne plus y penser.

Les jours suivants, on le vit flâner le long de la grève avec son fusil et ses chiens, s'asseoir aux tables des cabarets de pêcheurs, payant à boire avec ostentation à tous ceux qui se trouvaient là, comme il aimait à le faire.

Carlona fut très surprise de le voir de retour après une si brève absence. Comment n'était-il pas allé gaspiller à Paris en quelques semaines de grosse orgie les cent mille francs qu'il lui avait extorqués? Elle n'y comprenait rien. Elle pensa que peut-être il s'assagissait. N'avait-il pas été autrefois un homme intelligent et laborieux.

Passionnée dans ses haines comme dans ses amours, elle ne changeait rien à ce qu'elle avait décidé à son égard; méfiante, elle l'observait, attendant ce qui allait advenir de cette

conversion trop rapide, sans doute peu sincère. Deux semaines s'écoulèrent, il ne donnait prise à nul blâme.

Chaque soir, il rentrait de bonne heure et s'enfermait pour lire dans l'opulente bibliothèque que Carlona avait fait installer au premier étage du principal corps de bâtiment.

Depuis qu'il avait en main les moyens de perpétrer le crime, il se trouvait sans courage. Il se disait qu'il vaudrait mieux tâcher d'apitoyer l'épouse irritée, consentir même à la séparation et disparaître, muni d'une grosse somme. Riche comme elle était, Carlona n'hésiterait sans doute pas à faire un sacrifice pour être débarrassée de lui à tout jamais.

Un soir—par désœuvrement, comme il se le persuadait à lui-même—il s'amusa à remplir d'une pincée de brucine chacun des cachets de pain azyme.

Peu à peu, il se rassurait. Carlona n'avait peut-être parlé de divorce que pour l'effrayer. Peut-être n'y pensait-elle déjà plus. Il fut détrompé en voyant un jour entre les mains d'Olivieri une enveloppe portant l'en-tête d'un avoué parisien. Toutes ses craintes le reprirent. Comment avait-il pu supposer un instant que l'italienne si vindicative oublierait la menace qu'elle lui avait faite. Il ne se rappelait qu'en tremblant avec quelle sauvage tenacité elle avait poursuivi sa vengeance sur les assassins de son premier mari. Il ne faisait pas bon s'attaquer à une pareille femme ou, alors, il fallait en triompher du premier coup.

Vers ce temps-là, il remarqua que les visites du docteur Chardel étaient plus fréquentes, et il apprit par les domestiques que Carlona souffrait de palpitations de coeur. Un matin, il

guetta le docteur dans l'avenue des chênes qui conduisait de la route au château et hypocritement il lui demanda des nouvelles de la santé de sa femme. Ils étaient un peu en froid, expliqua-t-il, leurs caractères ne s'accordaient pas, mais, malgré tout, il portait le plus grand intérêt à la santé de sa chère Carlona.

— Rassurez-vous, lui répondit le docteur qui paraissait très gai, il ne s'agit que d'une indisposition sans gravité. Quand Mme Gratier aura pris les cachets que je lui ai ordonnés pendant une quinzaine elle sera complètement débarrassée de ses palpitations.

Le docteur était déjà parvenu à l'autre extrémité de l'avenue que Gratier demeurait encore à la même place. De tout ce qu'il venait d'entendre, il n'avait retenu qu'une chose "Carlona prenait des cachets."

Tout pensif il regagna lentement le château et alla s'enfermer dans la bibliothèque. Un grand feu de bûches craquait et pétillait dans la vaste cheminée encore blasonnée aux armes des La Villehingan, il posa ses pieds sur les cuivres de fer des landiers, en proie à mille pensées contraires.

Il alla à la fenêtre, regarda le triste horizon, la mer grise et terne, comme endormie sous le ciel bas, couleur de plomb où, lentement, fuyaient les lineux livides des nuées. Le vent sifflait plaintivement dans les hautes cheminées et sans l'orgue dont les voies affaiblies montaient par intervalles, Gratier eût pu croire que la vieille demeure était déserte.

Il vint se rasseoir tout à fait irrésolu et mélancolique; il se sentait effroyablement seul.

Tout à coup une bûche minée à sa base par le feu s'effondra au centre du

brasier en lançant un jet de flamme qui, une seconde, illumina d'une lueur sanglante les reliures brunes des vieux livres alignés dans les armoires de chêne. Quelque chose de métallique et de luisant avait brillé, l'instant d'un éclair, dans un angle sombre à l'autre extrémité de la pièce et les yeux de Gratier demeuraient tournés de ce côté, démesurément agrandis comme par une hallucination.

Cet objet brillant dont la vue produisait sur lui une si profonde sensation n'était pourtant que la clanche de cuivre doré d'une petite porte perdue dans la boiserie. Comment ne s'était-il pas souvenu plus tôt que cette porte aboutissait à l'étroit escalier qui faisait communiquer la bibliothèque et la chambre à coucher de Carlona.

Pourquoi, portant la main à la poche de côté de son veston, y trouva-t-il la boîte qui contenait les cachets de brucine ? Il ne se rappelait pas l'y avoir mise.

Cédant à une impulsion irrésistible, il alla à la porte, l'ouvrit, sans rencontrer de résistance, et, quand il l'eut refermée sur lui, se trouva dans les ténèbres de l'escalier. Maintenant il n'hésitait plus. Carlona était dans sa salle de la mer, Olivieri dans son cabinet, à l'autre bout du château, occupé à ses écritures, il ne trouverait personne dans la chambre à coucher, et personne ne l'aurait vu: tout cela il le calcula en une seconde. Pourvu que l'autre porte—en haut de l'escalier—ne fût pas fermée!

Elle ne l'était pas. Il entra, vit du premier coup d'oeil sur un guéridon une boîte de carton et constata avec une satisfaction mêlée d'épouvante que les cachets qu'elle contenait étaient, d'aspect, absolument semblables aux siens, à ceux qu'un soir par

désœuvrement, il s'était amusé à remplir de brucine.

Rapidement, sans un geste maladroit, il opéra la substitution et s'enfuit.

Redescendu dans la bibliothèque, devant son feu, il se demandait comment une action si terrible avait pu s'accomplir si vite—et si facilement. C'était tout simple de commettre un crime. S'il avait su cela, il n'aurait pas hésité aussi longtemps.

Puis ses souvenirs d'avocat se réveillèrent. Tous les procès d'assises auxquels il avait assisté, défilèrent dans sa mémoire. Il songea à des assassins qu'il avait défendus lui-même autrefois et qui, sur de fugitifs indices, avaient été pris, après des années d'impunité. N'avait-il pas laissé, lui aussi, quelque preuve compromettante, des empreintes digitales, une trace de pas, il s'assura avec une précipitation atrocement comique, qu'il n'avait pas perdu un de ses boutons de manchettes. On savait qu'il avait été à Nantes. Ne retrouverait-on pas le pharmacien qui avait vendu les capsules? Gratien ne raconterait-il pas la visite au laboratoire?

Mais le plus grave péril, c'était la redoutable perspicacité de Carlona. Ses claires prunelles bleues voyaient tout, devinaient tout. Dès qu'elle s'apercevrait qu'on l'avait empoisonnée, elle dirait tout de suite le nom du meurtrier. Il avait froid dans le dos à la pensée de la vengeance que—même mourante, même morte, peut-être—elle saurait bien tirer de son assassin.

Toutes ces réflexions aboutissaient au même point. Dans les profondeurs de la salle que les ténèbres avaient envahie peu à peu sans qu'il y prît garde, il lui semblait voir se dresser les bras noirs de la guillotine. Autrefois il

avait assisté à une exécution, il se rappelait la face blême du condamné bousculé par les aides qui l'empoignent brutalement par les oreilles pour faire passer de force la tête par la lunette au moment où l'homme noir lâche le déclat.

—Non! s'écria-t-il, en se tordant les mains avec une affreuse angoisse, je ne veux pas être un assassin! Je ne suis pas coupable!... Il est encore temps.

Il se leva d'un bond, courut à la petite porte et grimpa l'escalier quatre à quatre. Il pouvait encore défaire ce qu'il avait fait.

—J'ai eu un moment de folie, songea-t-il en grimaçant un sourire. Je me suis ressaisi... Heureusement...

Il s'était arrêté haletant sur l'étroit palier; d'une main qui tremblait, il essaya d'ouvrir la porte de la chambre.

La porte était fermée intérieurement.

Quelqu'un était venu et avait poussé les verrous.

Ses jambes se dérobèrent sous lui. Il demeura une longue minute, immobile à la même place, les cheveux droits sur la tête, comme figé d'horreur.

L'excès même de la peur lui rendit un peu de courage. Il redescendit péniblement l'escalier, sortit de la bibliothèque et s'enfuit par les longs corridors ténébreux, se retournant à chaque pas comme un homme poursuivi.

Grimper à sa chambre pour prendre son argent, courir à la remise, remplir d'essence le réservoir de son auto, il fit tout cela avec la rapidité et la précision d'un automate, le cœur serré d'une angoisse atroce. Il ne se remit un peu qu'une fois sur la route hors de l'avenue de vieux chênes. Il

filait à une vitesse folle; il éprouvait une sensation délicieuse à sentir son front brûlant de fièvre fouetté par la brise glaciale.

A l'entrée d'une ville, il fit halte à la porte d'un auberge et but coup sur coup trois verres de rhum; il se trouvait tout à fait réconforté. Ses terreurs mêmes se dissipaient à mesure qu'il approchait de Nantes. Si Carlona se trouvait plus malade, on ne pourrait pas l'accuser d'y être pour quelque chose; quand on s'apercevrait des effets du poison, il y aurait plusieurs jours qu'il serait parti. On ne songerait pas à lui. Puis maintenant qu'il était de sang-froid, il était sûr de n'avoir laissé derrière lui aucun indice compromettant.

Quand il entra dans les rues de Nantes, brillantes de lumières, son optimisme s'était encore accru. Il réussirait, il était sûr du succès et de l'impunité. N'avait-il pas lu que la brucine ne laisse presque pas de traces. Et quelle noce quand il aurait hérité de l'italienne maudite!

Son auto conduite au garage de l'hôtel du Lion où il descendait ordinairement, il sortit; il avait besoin de n'être pas seul, il voulait trouver quelque camarade—Gratien ou un autre—qui lui tint compagnie pendant qu'il dînerait. Il n'avait pas fait vingt pas dans la rue qu'il se trouva nez à nez avec la fugitive Angèle assise à la terrasse d'un café. Elle se carrait insolemment dans un manteau de fourrure et son chapeau était surmonté d'une énorme aigrette. C'était au demeurant une rousse aux vastes chairs, au profil de brebis, ni plus, ni moins intéressante qu'une autre fille de son genre.

—Bonsoir, Léon, fit-elle avec un sourire aguicheur, tu viens m'embrasser?

—Jamais de la vie, par exemple. Tu as un fier toupet! Attends un peu, moi, je vais te raconter quelque chose!...

Dix minutes plus tard ils pénétraient dans un restaurant bras dessus, bras dessous, la réconciliation s'était opérée après une discussion émaillée d'injures. La fête continua le lendemain et les jours suivants. Deux semaines s'écoulèrent ainsi. Toujours ivre, Gratier ne sortait plus d'un état d'hébétéitude si profond qu'il en avait presque oublié Carlona.

Un matin, il alla avec Angèle déjeuner dans ce restaurant au bord de l'eau où Gratien, l'étudiant, fréquentait aussi de temps à autre. Le temps, malgré la saison, était si doux, qu'ils firent mettre le couvert dans le jardin sous une tonnelle que recouvait un lierre touffu. Impudemment décollée et fière d'exhiber—enfin—un collier de vraies perles, Angèle bavardait comme une pie. Morne et vague, les paupières cerclées de rouge, Gratier lui répondait à tort et à travers, en engloutissant de ce traîtreux vin blanc de Nantes—gloire locale.

La servante — une puissante comère aux joues vermillonnées, aux petits yeux grivois—avait apporté une matelote, embaumante comme tout un parterre. Elle reparut avec un caneton aussi doré qu'une mitre d'évêque et une bouteille de ce vin sucré d'Anjou qu'on préfère aux Champagnes.

Torchant la sauce avec des morceaux de pain, Angèle, à elle seule, avait mangé presque toute la matelote, Gratier y avait à peine touché, du bout des dents. Pendant qu'il découpait, sans enthousiasme, prélevant

d'abord cette partie de la bête que l'on appelle irrévérencieusement le croupion, elle but coup sur coup deux ou trois rasades. Comme si le bon vin eût eu le pouvoir de changer l'orientation de ce que—faute d'un autre mot—on peut appeler ses idées, elle cessa de parler toi-lette.

—Eh! Dis donc, fit-elle, en empoignant Gratier par le lobe d'une de ses rouges et pléthoriques oreilles, c'est vrai tout ce que tu m'as raconté sur ta femme? Elle doit bien s'embêter dans son château. Ça doit être une boîte à rhumatismes, une bâtisse comme ça. J'avais une de mes tantes...

—Assez, grommela-t-il, fiche-moi la paix. Si tu n'as rien de plus intéressant à me raconter...

—Ne t'emballe pas. Ce que je t'en dis, c'est rapport au bracelet que tu m'as promis. Rappelle-toi donc! On dirait que tu es dans la lune!

—Ah! zut...

—Vieux mufle! Il va me dire tout à l'heure qu'il n'a rien promis! Mais tu sais je ne te laisse pas tranquille comme ça, je le veux mon bracelet. C'est comme l'auto dont on parlait hier soir, une auto pour moi toute seule. J'y tiens. Jure-moi que tu me payeras une auto!

—C'est convenu, si j'hérite...

—Elle est donc si riche que ça ton italienne?

—Riche à millions.

—Elle a une maladie de cœur?

—Heureusement.

—Eh bien, qu'elle crève donc, vivement! et qu'on soit tranquille!...

Angèle se tut brusquement. La servante plantureuse revenait suivie d'un maigre adolescent en livrée verte. Gratier reconnut Léonce, le chasse-plongeur de l'hôtel du Lion.

—M'sieu, dit l'éphèbe en ôtant respectueusement sa casquette de cuir verni, c'est rapport à un télégramme pour vous qui est arrivé avec réponse payée, le patron m'a envoyé ici.

—Il a bien fait, répondit Gratier d'une voix mal assurée, tiens voilà pour ta peine.

Il prit le carré bleu que Léonce lui tendait et le congédia en lui donnant toute la monnaie qui traînait dans la poche de son gilet.

Angèle, sans savoir pourquoi, était devenue "toute bête". Un frisson surnaturel l'avait secouée de la tête aux pieds. Le souffle de quelque chose de terrible et d'inconnu l'avait effleurée. Toute pâle, dégrisée, elle demanda:

—Qu'est-ce que c'est que ça?

—Tu dois être contente, fit-il, brutalement, elle est morte! Moi, je fous le camp! Bonsoir.

Il s'était levé et à plein goulot, à longs traits vidait la bouteille à peine entamée.

—Tu reviendras?

—Bien sûr...

Elle voulut l'embrasser, il se dégagea, il était déjà dans la rue, courant vers l'hôtel.

Dans son auto qu'on avait équipée, approvisionnée en toute hâte, les routes solitaires, les villages perdus de ce coin de Bretagne, le virent passer comme une trombe. Il était épouvanté d'avoir réussi. La fatalité complice lui susurrail à l'oreille comme le bourreau mystérieux que vit Henri Heine à la cathédrale de Cologne: "Eh bien, es-tu content? J'ai réalisé ton désir. J'ai exécuté l'arrêt de tes mauvaises pensées". La crainte, encore obscure, se levait en lui d'avoir à payer —très cher— les puissances inconnues qui l'avaient si bien servi.

Il s'efforça de penser à des choses plus immédiates, il s'agissait de bien jouer son rôle. Il manifesterait un chagrin décent, mais sans excès. Il était un homme du monde, lui aussi, après tout, comme n'importe qui. Il serait parfaitement correct. On peut n'avoir pas vécu en bons termes avec quelqu'un et avoir pourtant du chagrin de sa mort.

D'ailleurs, il ne craignait plus qu'on put le soupçonner. Les événements dont le château avait été le théâtre pendant les quinze jours qu'il venait de passer à Nantes ne pouvaient le concerner. En sa qualité d'ancien avocat, il constatait que si on s'était avisé de l'accuser, il eût eu la partie belle. Décidément il avait été très fort.

Comme il entrait dans l'avenue de chênes dont le clair de lune allongeait sur la mousse les ombres sévères, une idée terrible lui vint: Et, si ce télégramme n'était qu'un piège pour l'arrêter, si Carlona n'était pas morte! Son émotion fut si violente qu'il stoppa, demeura une minute la main sur le volant, prêt à rebrousser chemin.

Non, cela ne se pouvait pas. Il se morigéna lui-même de sa poltronnerie. Puis, dans une circonstance pareille, il fallait de l'aplomb.

Encore mal rassuré, il mit pied à terre en face du perron, dès le seuil il respira. Deux domestiques en grand deuil vinrent à sa rencontre obséquieux et condoléants: Quel malheur que Monsieur n'ait pas été prévenu plus tôt! C'est Madame, elle-même, elle-même, qui n'a pas voulu qu'on écrive. Mais Monsieur désire sans doute...

—Oui, murmura-t-il d'une voix sourde, conduisez-moi près d'elle... C'est terrible!...

Ce fut tout ce qu'il put dire. Les phrases de circonstance ne lui venaient pas, il avait la gorge serrée d'une effroyable angoisse.

Un des domestiques le précéda jusqu'à la salle de la mer où la morte avait été déposée. Les hautes bougies, dans les six chandeliers de fer, éclairaient le cercueil encore ouvert et posé sur des tréteaux que cachait une riche draperie de velours. Assis ou agenouillés sur des coussins, Olivieri, Grazia et deux autres serviteurs italiens lisaient des prières. Par l'immense vitre, la lune qui commençait à monter au-dessus de la mer jetait sur cette scène sa magique lueur bleue.

En voyant entrer Gratier, Olivieri et Grazia se regardèrent, mais ne bougèrent pas. D'un pas mal assuré, il alla jusqu'au cercueil, souleva le suaire et contempla quelques instants, le beau visage à tout jamais immobile et glacé, d'une sérénité marmoréenne sous la moisson des cheveux blonds. Le visage de l'assassin grimaçait alors avec une si hideuse expression de souffrance et d'horreur que les quatre témoins de cette scène ne purent s'empêcher de tressaillir! Grazia pâlit et ferma les yeux comme devant une vision infernale.

Précipitamment Gratier avait rejeté le suaire sur le visage de la morte. Olivieri se leva.

—Vous désirez sans doute, dit-il à voix basse, mais avec une bizarre expression, passer la nuit avec nous près de la signora?

L'assassin se sentait transpercé jusqu'au fond de l'âme par les regards aigus et clairs du vieil italien.

—Je regrette, balbutia-t-il en baissant les yeux... Je suis très fatigué... puis, l'émotion... J'aurais bien désiré

cependant... Vraiment je ne m'en sens pas le courage...

—Je comprends parfaitement cela, fit le vieillard d'un ton glacial, d'ailleurs nous sommes quatre déjà. Et il alla se rasseoir.

Gratier sortit d'un pas mal assuré sans oser regarder derrière lui. Sur le palier il respira.

—Quelle épouvantable corvée, songea-t-il. Ouf! c'est fini. Il me semblait que ses paupières closes allaient se soulever, que ses lèvres blémies allaient s'entr'ouvrir pour m'accuser. Enfin, c'est fait... Et je vais leur faire voir à tous que désormais, je suis le maître, le seul maître!

Il descendit à la salle à manger; le gosier brûlé par une soif intense, il but avec une sorte de rage, mais il put à peine avaler quelques bouchées. Le domestique qui le servait lui apprit—ce dont il ne s'était pas encore inquiété—que les obsèques auraient lieu le lendemain dans la matinée à moins qu'il ne fit à cela quelque objection. Il approuva.

Il passa une partie de la nuit à fureter dans les pièces qu'avait occupées la défunte, râflant l'or et les bijoux quand il en trouvait et fermant à clef les tiroirs, mais un invincible sommeil l'accablait, il remit au lendemain ses recherches. Jamais il n'avait ressenti une telle fatigue, un si invincible besoin de repos. Sa tête lui semblait pesante comme du plomb. Il n'eut que le temps de gagner son lit sur lequel il se jeta tout habillé. L'instant d'après il dormait d'un lourd sommeil, les yeux tout grands ouverts et fixes, à la façon des alcooliques invétérés, terrifiant pour qui eût pu l'apercevoir.

Le lendemain, il suivait à demi hébété le cercueil de Carlona, porté à

bras par quatre domestiques vêtus de noir et qu'on menait en traversant la lande jusqu'à l'église de la Villebriant. Marchant lentement, entre Olivier et le docteur Jean, tous deux profondément silencieux, il pensait à l'horrible existence qu'il s'était faite depuis quelque temps; mais c'était un cauchemar qui allait prendre fin, désormais il ne boirait plus, s'occuperait sérieusement de ses affaires, et, le château vendu—car il le vendrait ce château de malédiction—il irait très loin recommencer une autre existence opulente et paisible. Et, tout d'abord, il congédierait au plus vite ces italiens qui n'avaient plus rien à faire chez lui, et il enverrait au diable cette Angèle qui se moquait de lui...

Le cortège funèbre, précédé de la haute croix d'argent, des prêtres et des chantres vêtus de chapes de velours noirs aux franges d'argent, passa devant une chaumière, rustique auberge au pignon de laquelle se balançait une touffe de gui. Sur le seuil, une vieille femme en grandes coiffes blanches fit dévotement le signe de la croix. Près d'elle, se tenait appuyé sur un bâton un individu de minable aspect. Ses cheveux étaient grisonnants, son teint blême, presque gris et il portait des vêtements râpés. Il paraissait las et malade. A la curiosité avec laquelle il regardait le cortège funèbre, on eût deviné un étranger.

Quand l'enterrement eut disparu au tournant du chemin, l'homme revint s'asseoir devant la table où la vieille femme lui avait servi un morceau de pain bis et une bolée de cidre, et il se mit à manger lentement.

—Est-ce que je suis encore loin du château de M. Gratier? demanda-t-il tout à coup.

—Vous en êtes à cinq minutes, répondit la vieille. Vous voyez les tourelles, là-bas au-dessus des arbres, c'est là!

—Je vous remercie. Il est marié, n'est-ce pas M. Gratier?

Elle étendit la main dans la direction qu'avait prise l'enterrement.

—C'est sa femme qu'on porte en terre, dit-elle simplement.

L'homme eut un geste de dépit.

—Morte ! grommela-t-il entre ses dents. Tant pis!

D'un air mécontent, il jeta quelques gros sous sur la table et s'en alla. Mais à sa grande surprise la vieille femme le vit partir dans la direction opposée au château. Il n'alla pas loin d'ailleurs.

A cent pas de l'auberge, il se trouva nez à nez avec deux gendarmes. Il ne chercha même pas à les éviter. Mais comme il passait sans tourner la tête de leur côté l'un d'eux lui mit la main sur l'épaule.

—Vous avez des papiers, mon brave ?

L'homme garda un silence farouche.

—Je suis sûr que c'est lui, fit le brigadier en tirant de son portefeuille une photographie crasseuse et des papperasses, et il ajouta :

—Je vais vous délier la langue, moi. Vous êtes bien, n'est-ce pas, le nommé Luigi Stampa, sujet italien, condamné aux travaux forcés à perpétuité comme membre de la Maffia et tout récemment évadé du bagne de La Spezia ?

Toujours même silence.

—C'est bon, reprit le brigadier, je suis fixé maintenant. Il y a contre vous une demande en extradition. Au nom de la loi je vous arrête! Allons ouste! En route.

Docilement Luigi se laissa mettre les menottes. Les gendarmes l'entraînèrent.

Que lui importait maintenant, puisque sa vengeance lui avait échappé.

CHAPITRE V

Yvona

Il y avait trois mois que Léon Gratier avait épousé Mlle Jeanne Yvona Le Nardick, une riche orpheline des environs de Nantes, et déjà l'existence de la jeune femme était devenue un enfer. Elle s'ennuyait à mourir dans ce mélancolique manoir de la Villehingant que Gratier n'avait pu se décider à vendre. Puis, son mari retomba dans la basse débauche, après avoir fait quelques mois le bon apôtre—juste le temps de négocier l'affaire du mariage—ne lui inspirait que du dégoût et de la crainte.

Lui aussi l'avait prise en haine. Enfin c'était elle qui avait l'argent—tout à fait la même chose que du temps de Carlona—et c'était pour lui une raison de plus de la haïr.

Il l'évitait le plus possible, courant la campagne avec son fusil et ses chiens, ou demeurant confiné dans la bibliothèque. Ce jour-là, par une triste après-midi d'hiver—toute pareille à cette autre après-midi d'autrefois dont l'assassin ne pouvait jamais arriver à chasser le souvenir de sa mémoire—les deux époux étaient silencieusement assis dans d'antiques fauteuils de cuir, en face de la cheminée aux braises croûlantes. Derrière eux, les lettres dorées sur le cuir fauve des vieux livres scintillaient, comme des milliers de regards attentifs.

Yvona, menue et brune, avec de grands yeux bruns, caressants et doux

offrait un visage triste et peureux, comme émacié par les larmes, sous les lourds bandeaux de cheveux noirs qui cachaient son front. Pourtant, ses lèvres rouges et voluptueusement arquées montraient qu'elle était née pour le sourire et la tendresse, pour la joie de paisibles amours. Elle jetait de temps à autre sur son tyran un regard oblique et craintif.

—Eh bien! as-tu fait des réflexions, demanda-t-il rudement, je t'ai expliqué—mais toi, tu n'entends rien aux affaires—qu'il s'agit d'une spéculation excellente. En un mois, les trente mille francs peuvent être doublés.

Elle se rappelait avec effroi qu'une fois pour la forcer à mettre son nom au bas d'un acte préparé d'avance, il lui avait tordu les poignets et lui avait mis de force, la plume entre les doigts.

—Je signerai, murmura-t-elle, avec désespoir, mais mon tuteur me l'avait défendu. Je vous en supplie, après cela, ne me demandez plus rien.

—De quoi se mêle-t-il, ton tuteur? s'écria-t-il avec rage, tu es majeure et mariée, il n'a plus aucun pouvoir sur toi. C'est moi le maître, entends-tu!

—Je le sais, fit-elle en courbant la tête avec tristesse.

—Et surtout que je n'apprenne jamais que tu lui as écrit pour te plaindre de moi? ajouta-t-il.

Yvona retint un sanglot et porta son mouchoir à ses yeux d'où coulaient de grosses larmes et cela seul exaspéra Gratier.

—Puis, tu sais, rugit-il, je ne veux pas de ces pleurnicheries, une comédie que tu joues pour te poser en victime! Ne dirait-on pas que je te martyrise!

Un lourd silence plana de nouveau.

Il y avait sur un guéridon une plume, un encrier et des paperasses.

—Alors, dit-il plus doucement, mets vite ta signature au bas de ce gri-moire et ne pleure plus. Je suis violent moi, c'est ma nature, mais je ne suis pas méchant.

Elle signa, péniblement, à cause de ses yeux brouillés de larmes.

—Maintenant, dit-elle craintivement. Il faut que j'aie à surveiller le dîner.

—Va, je n'ai plus besoin de toi. Et une autre fois ne fais pas l'entêtée, on dirait que tu t'amuses à me mettre en colère.

Elle se dirigeait du côté de la porte sans répondre, il la rappela d'un geste.

—A propos, tu sais que demain, je vais à Nantes.

Elle le savait, la malheureuse, chaque fois qu'il était parvenu à lui extorquer de l'argent, il avait disparu pendant une semaine ou davantage, selon l'importance de la somme.

—C'est bien, soupira-t-elle, et elle s'en alla.

Quand elle eut refermé la porte, il grommela entre ses dents : "Ça ne peut pas aller longtemps comme ça! Décidément, elle m'embête!" Puis il alla prendre dans une cachette derrière les livres un verre et une bouteille d'absinthe et se versa une large rasade qu'il vida d'un trait.

Il s'était rassis et regardait fixement le foyer où la cendre blanche et la braise rougeoyante formaient mille vagues images. Au bout d'une minute, il crut distinguer, sous une chevelure de flammes la face de Carlona, telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois. Il n'osa plus regarder le feu.

—Elle me poursuit, songea-t-il, en frissonnant, je la vois partout. C'est l'absinthe, peut-être, qui me détraque, je ne devrais pas tant boire...

Flagellée par les vengeresses lanières de l'Accool et de la Peur, l'âme du plus médiocre des hommes s'affine, s'aiguise, se décape à la façon du métal plongé dans l'acide. La sensibilité, l'intelligence s'exaspèrent comme des blessures mises à vif. Dans les affres d'une agonie sans cesse renaissante, une morbide lucidité succède aux ténèbres de l'hébètement. D'horribles problèmes s'éclairent comme à la lueur de la foudre, d'angoissantes volptés s'ergissent des nerfs tirillés, des cellules cérébrales corrodées et mordues, forcées de donner à l'instant ce qu'elles renferment de vitalité. Dans cette voie, il faut aller jusqu'au bout. Persévérer, c'est la mort. Revenir en arrière, c'est le nauséux réveil, à l'atroce réalité, pire que la mort.

Gratier depuis son mariage — il avait été à peu près tranquille l'année qui avait suivi la mort de Mme Carlona—avait des nuits terribles. Dès qu'il s'était enfermé dans sa chambre, le fantôme de l'assassinée ne le quittait plus.

Il se réveillait en sursaut, en pleine nuit, et il la voyait accroupie, frileusement drapée dans son suaire de soie, se chauffant près des tisons depuis longtemps éteints. Une fois qu'il la vit ainsi, il prit sous son oreiller, le browning dont il ne se séparait plus. Mais l'apparition avait vu son geste, elle s'était levée et avait marché lentement vers son lit. Alors, il s'était caché sous ses couvertures, claquant des dents, le revolver tombé dans la ruelle. Une autre fois, une main glacée avait saisi la sienne pendant qu'il dormait, tiré du sommeil par cette affreuse caresse, il s'était évanoui. Depuis longtemps, il était arrivé à cette phase de l'alcool, où l'on dort les yeux

grands ouverts. Souvent ce misérable repos était troublé par la sensation brûlante d'un autre regard plongé dans le sien comme un stylet. Il reprenait conscience pour voir Carlona penchant vers lui ses claires prunelles bleues et froides. Il demeurait des heures, suant de peur avant d'oser risquer sa tête hors des couvertures.

Par des nuits de lune, il la voyait danser dans un rais de lumière, tout à travers la chambre. Il avait si peur qu'il demeurait sans souffle jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Il la voyait partout. Dans les profils bizarres des nuages chassés par le vent, dans l'ombre des halliers touffus, dans les cendres du feu, dans la fumée d'un cigare. Il croyait entendre le rythme de sa danse, dans la chanson des feuilles jaunies, tourbillonnant avec un froufrou de jupes dans les sous-bois. Certaines matinées, il l'apercevait dans la glace, une main sur son épaule, patiente, et impassible, comme pour lui dire: Tu es à moi. Tu m'appartiens."

Veillé par le spectre tenace qui ne le quittait plus, il dormit à peine quelques heures cette nuit-là, du mauvais sommeil des condamnés à mort. Mais il se leva frais, alerte, dispos, les idées très nettes, presque jovial. Par une espèce de bravade, il alla, en se promenant, jusqu'aux fastueux tombeaux qu'il avait fait élever à Carlona dans le cimetière de la Villehingan, et il s'arrêta longtemps devant la lourde lame de marbre déjà rongée de mousse: "Tu as beau venir me tirer par les pieds, la nuit, songeait-il, la face crispée, l'oeil mauvais, c'est tout de même toi qui es dans le trou. Je sais qu'avec le temps, tu n'auras plus le pouvoir de me tourmenter, et c'est encore moi qui aurai le dessus!

Il revint au château tout ragaillardi, déjeuna en compagnie d'Yvona, près de laquelle, il se fit aimable, empressé, presque tendre, lui donnant, quoiqu'elle lui répondit à peine, de longues explications sur ses projets. Tout changerait, il l'aimerait bien, il ne lui demanderait plus jamais de signer des papiers et il renoncerait à ses voyages à Nantes. Il parlait avec tant de verve—revenu, sans s'en douter, à son premier métier d'avocat—qu'elle en venait à se demander s'il ne parlait pas sérieusement. Et elle pensait, toute remuée par cette éloquence de camelote: "Comme il se ferait aimer, pourtant, ce mauvais sujet, s'il voulait s'en donner la peine!"

Après le repas, il s'était enfermé dans la bibliothèque. Sa résolution était prise dès la veille. Yvona était condamnée. Etre tourmenté par deux spectres ou par un seul, la différence n'était pas grande. Il en avait pris son parti. Au grand jour, il ne croyait pas à ces sottises, c'était l'alcool qui créait toutes ces larves. Il n'aurait plus de visions la nuit, dès qu'il serait devenu sobre.

Son plan était tout tracé. Puisqu'une première fois, cela avait si bien réussi, pourquoi n'utiliserait-il pas le reste de ses cachets de brucine. C'était indiqué. Il faut suivre toujours l'ornière de l'expérience. Précisément Yvona, anémiée, sujette à des vertiges, avait réclamé les soins du docteur Cadier, le successeur du docteur Jean, disparu, parti aux colonies peu de temps après la mort de Carlona.

D'après l'ordonnance du nouveau médecin — c'était une chance encore que ce ne fut pas le même — Yvona prenait en cachets, je ne sais quelle drogue fortifiante. Toujours des cachets. Comme cela tombait bien.

La vie se répète indéfiniment, rien ne change, songeait-il en philosophe, tout en montant d'un pas tranquille le petit escalier où il avait eu si peur autrefois.

Maintenant, il était aguerri, il savait. Il opéra la substitution avec un flegme parfait, redescendit, s'occupa ensuite de son auto, et partit après avoir embrassé la pauvre Yvona avec une tendresse inaccoutumée.

Deux heures plus tard, il arrivait à Nantes. Angèle, prévenue, l'attendait à l'hôtel du Lion. L'existence de ripailles reprit son cours.

Comme ces joueurs qui après avoir risqué une forte mise sur une couleur s'éloignent un instant de la table de jeu pour n'y revenir que lorsque le coup sera joué, gagné ou perdu, Gratien faisait effort pour ne jamais penser au drame qui devait se dérouler en ce moment au château de la Villehinguant, et il y réussissait presque.

Il avait pris l'habitude d'aller presque chaque jour avec Angèle au restaurant du bord de l'eau, toujours désert en cette saison et où il était connu, se sentait chez lui.

Un matin, il avait eu l'idée d'inviter l'étudiant Gratien; il allait assez souvent le chercher à l'hôpital, persuadé au fond, que le jeune homme lui avait porté chance.

Il faisait un temps affreux, ils ne purent déjeuner sous la tonnelle, ils s'installèrent dans une petite salle qui donnait sur la rivière, à travers les vitres brouillées de pluie, on voyait sur la nappe grise de l'eau, les silhouettes noires des navires à demi-voilées par la brume et l'on entendait les mélancoliques hurlements des sirènes à vapeur.

Le commencement du repas manqua d'entrain. En dépit du clair feu de sar-

ments qui flambait dans l'âtre et des bons vins dans les bouteilles noblement drapées de poussière et de toiles d'araignées, la gaieté faisait défaut. Gratier somnolait, la tête lourde, mal guéri d'une beuverie de la veille. Angèle était hargneuse, bien qu'elle gaspillât la majeure partie des sommes que son ami arrivait à se procurer, elle lui gardait rancune de n'avoir pas tenu ses promesses d'avant la mort de Carlona. Elle demeurait persuadée que c'était par avarice pure qu'il ne lui offrait pas l'auto, les diamants et le petit hôtel qui eussent réalisé ses vœux. Les mots de pingre et de grippe-sou revenaient fréquemment parmi les injures qu'elle lui adressait au cours de leurs interminables disputes. Seul, l'étudiant montrait sa belle humeur habituelle, sans préjudice d'un appétit magnifique.

Au dessert, cependant, les visages renfrognés se détendirent, l'atmosphère se fit plus cordiale. Angèle se mit à l'aise et dépoitraillée, les coudes sur la table, alluma une cigarette. Gratier sous l'influence du vin devenait sentimental et pleurard. Dans un irrésistible besoin de confiance, il donnait à l'étudiant toutes sortes d'explications que celui-ci écoutait d'une oreille distraite, dans la béatitude d'une heureuse digestion.

— Sais-tu, fit-il en agrippant son interlocuteur par un bouton de son habit que je me suis trouvé bien embarrassé à la mort de ma première femme? On lui croyait des millions! Eh bien! je n'ai rien trouvé, rien. Je suis persuadé qu'Olivieri et les autres italiens ont mis le magot en lieu sûr, cela se voit, rien qu'à la façon dont ils ont disparu aussitôt après l'enterrement...

— Je ne crois pas un mot de tes histoires, fit Angèle en haussant les épaules.

— Qu'est-ce qui m'est resté? Le Château, continua-t-il sans daigner répondre. Et le château—sauf quelques parties que j'ai fait arranger—c'est une ruine, la toiture s'en va. Il m'a fallu faire vendre à Brest, tous les meubles de valeur. J'ai appris plus tard que c'était ce vieux filou d'Olivieri qui les avait rachetés. Ah! s'il me tombait sous la main, celui-là; j'ai bien essayé de le retrouver, je me suis adressé à des agences. Rien. Disparu sans laisser de traces.

— Pourquoi, demanda l'étudiant, n'as-tu pas déposé une plainte contre lui?

— A quoi bon! murmura Gratier avec embarras, c'eût été du temps perdu. Mais laisse-moi continuer. Je me trouvais donc sans le sou. Je pensais à vendre le château, mais j'ai réfléchi que c'eût été une sottise, cela donne toujours un certain prestige, un château. C'est alors que je me suis trouvé en rapport avec un brave notaire qui avait une orpheline à caser. M. Gratier, ancien avocat, propriétaire d'un manoir historique, cela sonnait bien. L'affaire a été conclue tout de suite. Par exemple, j'ai été obligé de me tenir coi pendant longtemps.

— C'est pour ça que tu m'avais lâché, grommela Angèle, haineusement.

— Il le fallait, le tuteur de la jeune fille avait reçu des lettres terribles sur mon compte, même pas des lettres anonymes, signées et de qui, de ce coquin d'Olivieri. J'ai eu beaucoup de mal à détruire l'effet de toutes ces calomnies.

— Enfin, conclut l'étudiant, tu es un malin, tu as su tirer, comme on dit,

ton épingle du jeu. Te voilà riche encore une fois.

—Et tu crois que je suis heureux, soupira-t-il, mais mon pauvre vieux, ma seconde femme ne vaut pas mieux que la première. C'est des scènes et des cris à n'en plus finir, chaque fois que j'ai besoin d'un peu d'argent.

—Eh bien! qu'elle crève donc, comme l'autre, fit Angèle avec un rire canaille, ce sera plus simple!...

—Ça, par exemple, murmura Gratier, le regard absent, je le souhaite de tout mon coeur.

La servante aux yeux égrillards entra à ce moment, suivie d'un maigre adolescent en livrée verte, Léonce, le chasseur plongeur de l'hôtel du Lion. Il était ruisselant de pluie et tenait à la main une dépêche.

—Donne ça, fit-il d'un ton rauque, et d'une main maladroite et tremblante, il déchira le pointillé.

Angèle et Gratien échangèrent un regard épouvanté. Ils devinaient ce que devait contenir la dépêche. C'était comme si un fantôme fût venu s'asseoir à côté d'eux.

Gratier avait laissé choir à terre le télégramme décacheté, ses dents claquaient.

—Eh bien? demanda Angèle, avec une angoisse dans la voix.

—Ça y est, elle est morte, balbutia-t-il avec des yeux égarés. On aurait dit que tu l'avais deviné.

—Il y a là quelque chose d'effrayant, murmura Gratien en proie à un étrange malaise.

—Tu n'auras pas beau temps pour ton voyage, dit Angèle en regardant la pluie qui tombait à torrents.

Ils sortirent.

CHAPITRE VI

La danse macabre

C'est au milieu d'une tempête effrayante que s'effectua le voyage de retour de Gratier. Des paquets d'eau lui fouettaient le visage, le vent faisait rage et d'immenses éclairs déchiraient le ciel noir comme de l'encre.

—Il faut avoir le diable au ventre, pour se risquer sur les chemins d'un temps pareil, songeait-il, à demi-perclus de froid, malgré sa pelisse.

Et il continuait à filer de toute la vitesse de ses moteurs par les routes défoncées, pleines d'ornières. Pas une lumière aux fenêtres des villages qu'il traversait, tout le monde était claquemuré, bien au chaud, endormi. Deux fois, il dut s'arrêter pour réparer lui-même avec beaucoup de difficultés, de légères avaries à sa voiture. On eût dit qu'il y avait contre son voyage une complète mauvaise volonté des éléments et des hommes. Il fut frappé de cette idée. Le vent lui-même dans ses huées semblait lui répéter avec des rires déchirants: Il n'ira pas!... Il n'ira pas!...

—C'est ce que nous verrons! grommela-t-il, rageur, les dents serrées.

Il avançait pourtant, mais avec des peines inouïes. En passant en face de la petite église de la Villehingan, il entendit sonner les douze coups de minuit, mais faibles, à peine distincts, comme étouffés par le rugissement de la tempête. Il pensa que c'était là dans le petit cimetière que Carlona était enterrée.

—Pourvu qu'elle ne s'en mêle pas, celle-là, murmura-t-il avec un frisson. Elle est peut-être là, qui allonge le cou par dessus le mur du cimetière pour me voir passer. Bah! sottises que

tout cela, j'en suis bien guéri. Je n'ai pas rêvé d'elle une seule fois pendant mon séjour à Nantes. Nous arrivons, voici les chênes de l'avenue. Tant mieux! Il faudrait me payer cher pour recommencer un pareil voyage.

Ruisselant de boue, brisé de fatigue, il descendit en face le perron; pendant que dans le vestibule, il se débarrassait de sa casquette, il fut surpris de ne voir aucun domestique venir à sa rencontre: "Ces imbéciles-là ne sont jamais là quand on a besoin d'eux."

Il poussa des portes, suivit à tâtons un couloir, toujours personne, le château semblait abandonné. Un silence de mort, coupé seulement de temps en temps par le grincement des girouettes rouillées, le mugissement des vagues qui venaient se briser contre la base des tours.

Il balbutia, vaguement inquiet:

—Ah ça! où peuvent-ils bien être?

Il avait grimpé dans les ténèbres un escalier; tout en haut, un rais de lumière passait au-dessous d'une porte.

—Suis-je bête, songea-t-il, rassuré. Ils sont tous là, auprès d'elle, ils la veillent, ils l'ont mise dans la grande salle—comme l'autre—quelle idée!...

Cela lui déplaisait qu'on eût transporté le corps d'Yvona dans cette pièce aimée de l'italienne. Personne n'était entré là depuis longtemps, la pluie tombait par les crevasses du toit, l'orgue et les riches tentures avaient été vendues. L'immense glace seule demeurerait en face de l'immense fenêtre.

Il poussa la porte et demeura sur le seuil stupéfait. Le cercueil d'Yvona était bien là, sur les tréteaux, devant la glace embuée de poussière qui reflétait la lueur livide et vacillante des cierges, dans les grands chandeliers de fer, mais personne ne veillait la morte. Ces misérables larbins l'avaient

laissée là toute seule, ne comptant sans doute pas sur une arrivée si prompte du maître, par cet affreux temps, ils devaient s'être enfermés quelque part, dans la cave, peut-être, pour y boire tout à leur aise.

Il jeta un coup d'oeil autour de lui. La salle, jadis si luxueuse, présentait le plus complet délabrement, des toiles d'araignées pendaient au plafond, sillonné de longues crevasses, d'où tombaient de seconde en seconde, de larges gouttes d'eau avec un monotone flic-flac. Ces gouttes, lentement infiltrées à travers la toiture pourrie avaient déjà éteint quatre des cierges. A de réguliers intervalles, la mer venait déferler contre la vitre, avec un bruit sourd, comme quelqu'un qui demande à entrer, et les crinières blanches des vagues s'échevelaient dans la nuit.

C'était lamentable et funèbre tout cela, Gratier se sentit le coeur étreint par un désespoir et par une tristesse infinie. Certes il ne resterait pas longtemps dans cet endroit; il fallait retrouver les domestiques, les admonester sévèrement et en envoyer deux au moins près du cercueil. Mais avant de redescendre, une impérieuse curiosité le poussa à regarder le visage de la morte.

Il s'avança, mais au moment où il se penchait vers le cercueil, une goutte d'eau éteignit avec un long grésillement, celui des deux cierges qui restait encore allumé.

Il fallait se hâter, si l'autre cierge allait s'éteindre aussi. Il frissonnait, à la pensée de se trouver dans les ténèbres.

Une rafale terrible passa, on eut dit que le château était secoué jusque dans ses fondements.

Brusquement, il souleva un coin du linceul, mais aussitôt, il le laissa retomber en poussant un hurlement d'épouvante et de folie, un hurlement de si sauvage horreur qu'il domina un instant le fracas de la tempête.

Ce n'était pas Yvona qu'il venait de voir, ce visage aux lèvres violettes, d'une surnaturelle pâleur, sous les admirables cheveux blonds. C'était celui de Carlona Passionéi.

La pensée que c'était l'alcool qui causait cette hallucination, l'empêcha de tomber roide mort ou de devenir fou instantanément. A cette même horrible seconde où il avait vu les claires prunelles bleues du spectre se fixer inexorablement sur les siennes, le dernier cierge s'était éteint avec un long grésillement plaintif et dans les ténèbres une main glacée avait pris silencieusement la sienne.

Il s'arracha à l'horrible étreinte avec un rugissement qui n'avait plus rien de la voix humaine, et il s'élança à travers la pièce.

Le fantôme s'était élancé à sa poursuite, la lueur des éclairs lui montrait dans la glace ternie, le suaire de soie blanche, voltigeant autour de lui, comme emporté par un souffle surnaturel.

Carlona de son vivant avait été danseuse; le fantôme dansait, mimant, avec une terrifiante vérité, le drame de la vie et de la mort. C'était elle, la Mort. Son geste dessinait les rythmes des infrangibles vortex des forces inconnues qui entraînent les créatures vers le gouffre toujours béant. Elle faisait signe à tous de la suivre, dépeignant par la différence de ses poses et de ses gestes, par le jeu de son masque funèbrement tragique, ceux qu'elle engageait à entrer dans la danse des trépassés.

Trébuchant, fasciné, n'ayant même plus la force de crier, Gratier la suivait des yeux. Il savait que c'était pour lui qu'elle dansait, il savait qu'elle allait l'emmener. Fuir, il allait fuir, mais le spectre, avec une surnaturelle malice démoniaque, s'arrangeait toujours de façon à se trouver entre lui et la porte.

Enfin, il put s'échapper, hagard, les cheveux dressés sur la tête, les yeux hors des orbites, il se rut dans les ténèbres, enfilant au hasard les corridors, grimpant des escaliers, mais elle le suivait; poursuite éperdue, quand il croyait l'avoir dépistée, il entendait à deux pas de lui, le bruissement du linceul de soie, hors d'haleine, il se remettait à courir et à grimper. Par intervalles, les éclairs lui montraient les lèvres bleuies, les yeux cruels, le rire atroce du spectre.

A la fin, il avait monté un étroit et raide escalier, poussé une porte, il se trouva sur la plate-forme d'une des tours. Les jets bleus de la foudre éclairaient les toits du château, le ventre noir et gonflé des nues amoncelées, la mer écumante et livide.

Il ne se sentait pas la force d'aller plus loin, il s'appuya à la balustrade de pierre, à bout de courage, et le spectre était là, il avançait lentement, sûr que sa proie ne pouvait lui échapper.

Alors il lança vers le ciel un suprême hurlement, enjamba la balustrade et sauta dans la mer.

.

Quelques jours plus tard, on lisait dans une feuille locale, la note suivante:

"On nous apprend la mort de M. Léon Gratier qui tint, il y a quelques années, un rang honorable parmi les membres du barreau parisien, et qui

habitait le château historique de la Villehingan, depuis plusieurs années. M. Gratier doit la mort à un enchaînement de circonstances vraiment tragique. Sa jeune femme, malade depuis longtemps ayant été victime d'un long évanouissement, voisin de l'état cataleptique, des domestiques télégraphièrent qu'elle était morte à son mari qui se trouvait alors à Nantes pour le règlement de quelques affaires d'intérêt. Il se hâta d'accourir. Mais pendant qu'il était en route, Mme Gratier, sur le conseil du médecin, avait été transportée à l'hôpital de la ville de X..., sous la conduite de sa femme de chambre et de deux domestiques de confiance. Là, grâce à une médication énergique, la jeune femme ne tarda pas à reprendre ses sens.

"Une fâcheuse coïncidence a voulu que M. Gratier en arrivant à son château n'y trouvât aucun de ses serviteurs. Ceux qui n'avaient pas accompagné leur maîtresse, s'étaient précipitamment rendus au bureau de poste éloigné de quatre kilomètres, pour envoyer à leur maître une dépêche rassurante.

"Perdant la tête en ne trouvant même plus le corps de celle qu'il aimait, l'honorable M. Gratier qui depuis quelque temps, était sujet à des hallucinations, s'est jeté à la mer, dans un moment de folie. Des pêcheurs ont retrouvé son corps après de longues recherches.

"L'état de Mme Gratier est aussi rassurant que possible. Ajoutons que c'est grâce à la science de M. Jean Chardel, qui a longtemps exercé dans le pays et qui se trouvait de passage dans notre ville que la jeune femme a pu être arrachée à une mort certaine.

CHAPITRE VII

L'oasis

M. Bertrand, un haut fonctionnaire de la Préfecture de Police, était allé se reposer quelques jours à Guernesey, la plus verdoyante et la plus charmante, peut-être, des îles normandes de la Manche. Dans une excursion à cette "Maison hantée" que "Les Travailleurs de la Mer" de Victor Hugo ont rendu célèbre, il s'égara. Il était tant de fois revenu sur ses pas, qu'il eut été incapable de dire de quel côté se trouvait la ville de Saint-Pierre.

Plus fatigué qu'alarmé, il alla sonner à la grille d'un luxueux cottage — presque un château — tapi comme dans un nid, au milieu d'épaisses verdures, entre deux contre-forts de la falaise. M. Bertrand, qui consacrait à l'horticulture une bonne part de ses loisirs, fut émerveillé de voir en pleine terre, des bambous gigantesques, des citronniers, des myrtes et des eucalyptus à larges feuilles, des fuschias couverts de milliers de fleurs formaient des charmilles et des tonnelles, des amandiers et des mûriers étaient chargés de fruits qui commençaient à mûrir. Des bouquets de seringas répandaient leurs violents parfums et de hautes vignes autour des peupliers de mer étaient chargés de raisins déjà vermeils.

Au milieu de cet admirable enclos, parc, jardin et parterre à la fois, le cottage entièrement bâti en briques venissées d'un vert clair, avait l'air lui-même d'un produit naturel du sol. Il se fondait harmonieusement avec le paysage. Ses vastes balcons, ses colonnades légères, ses window, quiombaient au soleil leurs verrières étincelantes, donnaient une impres-

sion d'opulence heureuse, de paix profonde. Ceux qui étaient venus se fixer dans cette solitude devaient être en dehors de toutes les haines et de tous les préjugés du monde.

Pendant que M. Bertrand se livrait à ces réflexions, un vieillard d'aspect grave vint ouvrir la grille et sans inviter le visiteur à entrer, il lui donna, avec une courtoisie parfaite, tous les renseignements dont il avait besoin. Le vieillard avait une de ces physiologies fières et pensives de l'ancienne aristocratie italienne, il évoquait invinciblement Venise, Mazzini, Sylvio, les dures forteresses autrichiennes, toute une épopée déjà oubliée, cependant, il sembla à M. Bertrand, très observateur de nature et par profession que cet homme ne lui était pas inconnu.

Les regards des deux hommes s'étaient rencontrés.

—Je vois, signor Olivieri, dit tout à coup le fonctionnaire, que vous avez su choisir une belle villégiature.

Et comme le vieillard prenait un air étonné.

—Ne vous souvient-il plus du bal de la comtesse Carlona Passionéi, des gens de la Maffia et de votre serviteur, le squelette de velours?

En entendant ces paroles, une femme qui avait écouté la conversation cachée derrière une haie de chèvre-feuille se montra brusquement dans tout l'éclat de sa beauté blonde: elle tenait dans ses bras une adorable petite fille toute souriante.

—Entrez, dit-elle gracieusement, je n'ai pas oublié monsieur, l'immense service que vous m'avez rendu.

Le fonctionnaire eut une minute de vive émotion.

—Madame, balbutia-t-il, je vous croyais morte.

—Je le suis aussi, murmura-t-elle avec un sourire chargé de pensées. La Carlona repose dans le cimetière d'un village perdu de la Bretagne. Vous avez devant vous Mme Jean Chardel.

—L'illustre savant?

—Précisément.

—Il y a des questions que je n'ose pas vous faire, murmura-t-il tout pensif.

—Ne les faites pas, cela vaut mieux; surtout en présence de ma chère amie Yvona, que vous verrez tout à l'heure.

Et comme il demeurait perdu dans ses réflexions.

—Je lis dans votre pensée, murmura-t-elle en baissant la voix. Eh bien! non, je n'ai pas le moindre remords de ce que j'ai fait. Quelle saveur aurait la vie, sans la vengeance. J'ai fait justice d'un misérable, j'en suis à mes propres yeux très fière. Et mon mari, quoique cela vous semble étrange est tout à fait de mon avis. Il sait lui que j'aime comme j'ai su haïr. Il n'aimerait pas une femme faite autrement que moi.

M. Bertrand accepta le goûter qui lui fut offert par M. et Mme Chardel et repartit pour Saint-Pierre, sans avoir fait la moindre allusion aux terribles drames dont le manoir de la Villehingant avait été le théâtre. Il pensa plus tard que les menaces de la Maffia et l'évasion de Luigi—depuis mort au bain—n'avaient pas été étrangères à la résolution prise par Carlona, de se faire passer pour morte, grâce à la complicité du docteur Chardel.

L'année d'après, le vieil Olivieri qu'il rencontra à Paris, ne fit aucune difficulté pour lui conter ce qu'il savait, mais le haut fonctionnaire de la police regretta toujours de n'avoir pas connu, par la bouche même de la pro-

tagoniste du drame, quelles corrosives voluptés, elle avait ressenties, quand, se dressant hors du cercueil, elle avait mimé la danse macabre, dans la fantastique salle de la mer et

quand — pareille aux furies antiques — elle avait poursuivi l'assassin jusque sur les toits du château, à la lueur des éclairs, au milieu des grondements de la tempête.

FIN

**DANS LE PROCHAIN No DE LA "REVUE POPULAIRE"
NOUS PUBLIERONS UN ROMAN
SENSATIONNEL**

qui aura pour titre

DE L'OR, DE L'AMOUR, DU SANG !

par Paul de Garros

C'est un très joli roman que vous lirez avec intérêt

**FAITES-EN PART A VOS AMIS ET RETENEZ VOTRE
NUMERO DES MAINTENANT.**

Peut-on espérer pouvoir atteindre la lune?

Le nouveau perfectionnement d'un canon géant laisse entrevoir des possibilités surprenantes

Une invention extraordinaire vient d'être annoncée par le docteur Miller Reese Hutchison, précédemment ingénieur en chef aux ateliers de Thomas A. Edison. Grâce à cette invention on pourrait envoyer un obus à travers une plaque de blindage de $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur, sans aucun bruit, sans fumée et sans que le canon opère aucun recul, comme cela a lieu avec les canons ou fusils actuels.

On pourrait l'appeler un "super-gun", canon géant, puisqu'il a été calculé qu'il est possible, au moyen d'un instrument similaire au modèle, (mais de dimensions plus grandes), de lancer un obus de 5 tonnes à deux ou trois cents milles de distance. Ce canon naturellement dépasserait considérablement, en portée et en grosseur de l'obus projeté, les obus envoyés sur Paris par les allemands avec leur "grosse Bertha". En effet, au lieu d'envoyer un obus de 8 pouces à 75 milles, ce nouveau canon rendra possible l'envoi d'un obus d'environ 6 pieds de longueur à une distance d'au moins 4 fois plus grande.

Cet obus, d'après les calculs, au sortir de la bouche du canon, aurait une vitesse initiale d'au moins 5 milles à la seconde.

Ceci amène à parler d'une question vraiment intéressante.

Qu'arriverait-il à un tel obus, s'il était envoyé dans l'air ou s'il man-

quait son but et continuait sa trajectoire? S'il faut en croire les savants qui ont étudié cette question et fait des calculs approximatifs, si un de ces obus était lancé horizontalement, avec une vitesse initiale de 6,100 pieds à la seconde, il ferait complètement le tour en une heure 23 minutes, et viendrait frapper la culasse du canon qui l'aurait envoyé. La raison et l'explication de ce phénomène, quelque étrange qu'il puisse paraître, c'est que la rapidité de l'obus contrebalancerait exactement la force attractive due à la gravitation de la terre, dans son mouvement rotatif, et que, par suite, l'obus ne pourrait ni tomber ni s'élever.

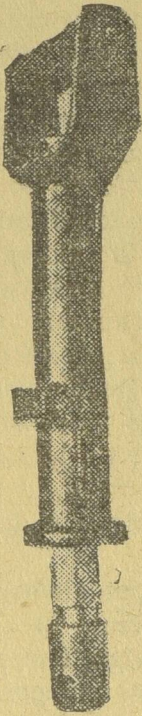
Mais un obus envoyé à une vitesse initiale inférieure à 26,100 pieds, tomberait naturellement sur le sol dans un temps qui peut être calculé mathématiquement.

D'autre part, un obus lancé par un tel canon à une vitesse initiale supérieure à 26,100 pieds, (et 5 milles à la seconde égale 26,400 pieds) devrait, si la théorie est exacte, filer indéfiniment dans l'espace en ligne droite, et, au cas où un astre céleste quelconque ou la lune serait bien visé, l'obus irait la frapper.

Jusqu'ici une telle vitesse était considérée comme impossible. Jules Verne en avait rêvé dans son célèbre ouvrage "Un voyage dans la lune", et un

astronome a offert plus récemment de prendre passage dans un obus spécialement construit pour être envoyé dans Mars, si quelqu'un arrivait à inventer un canon capable d'envoyer un tel obus dans cette planète. L'invention du canon du docteur Hutchison donne à penser qu'on pourra tenter un essai intéressant avec un obus envoyé dans l'espace. Mais revenons aux

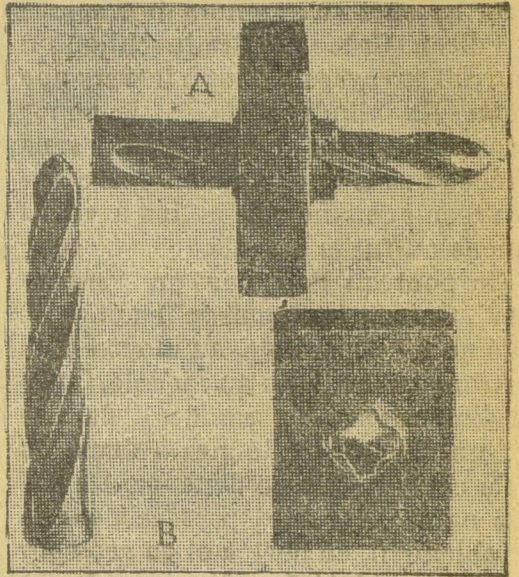
dans les fusils les plus puissants. Sa rapidité, cependant, peut être régulée de façon qu'elle puisse ou traverser complètement une plaque d'acier de 1 pouce d'épaisseur, ou y faire une simple brèche ou enfin la traverser en y restant fixé par son milieu, de façon que chacune de ses extrémités dépasse d'un côté. Comment cela peut-il se faire? c'est le secret de l'inventeur et il ne peut être révélé au public.



Le nouveau "super-gun". Un canon exactement semblable à ce modèle, mais bien plus grand serait capable d'envoyer un obus de cinq tonnes à une distance de 300 milles.

faits, pour l'explication desquels nous conserverons le mot d'obus employé par l'inventeur, alors qu'on devrait dire foret ou tige d'acier.

L'obus dont se sert actuellement le docteur Hutchison, dans ses démonstrations de son nouveau canon, n'est pas construit pour de si grandes vitesses initiales, et n'est qu'un tant soit peu plus gros que les balles employées



Plaques d'acier de trois quarts de pouce et les obus qui les ont traversées.

La chose la plus merveilleuse au sujet de cette invention, c'est qu'il n'y a pas de fumée, et pas de bruit; c'est à peine si l'on entend un léger "clac". On peut difficilement croire à telle vitesse et à une telle force de projection silencieuse, tant que l'on n'a pas assisté à une démonstration, en assistant à un tir de ce canon.

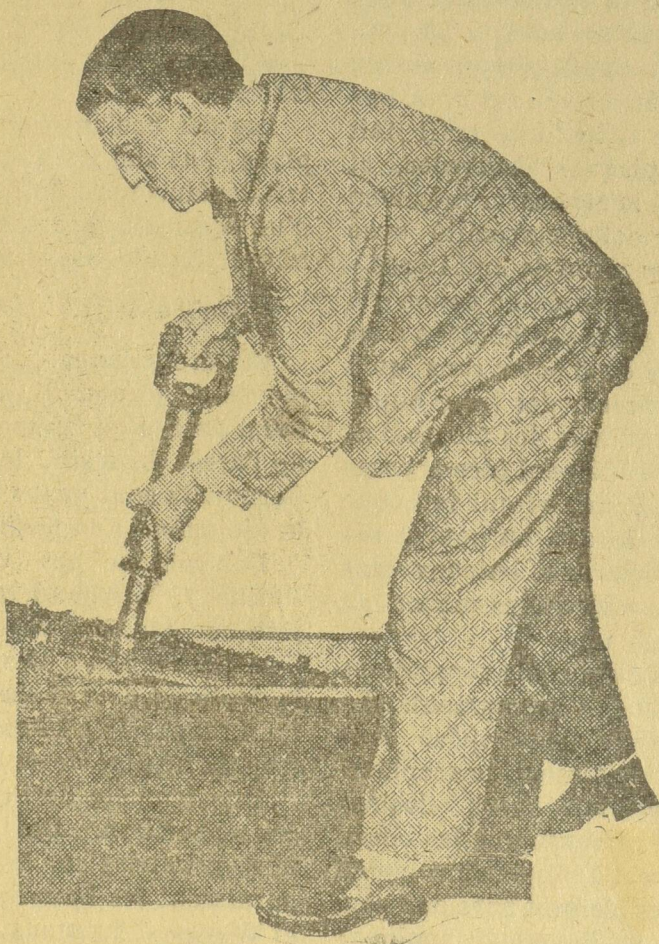
Un manche court, contenant une pointe servant à faire partir le coup, comme le montre la vignette, voilà

tout ce qui est nécessaire pour projeter l'obus, et ceci parce que toute la force de pénétration dépend de la construction de l'obus lui-même.

Le pourquoi de la vitesse initiale si grande de l'obus, consiste dans la manière de faire brûler la poudre à ca-

sion dans le canon. Cette pression sur le fond de l'obus, à ce que l'on affirme, dépasserait vingt tonnes par pouce carré, dans les canons de ce genre.

Un des principaux avantages de ces canons, c'est qu'ils peuvent être d'une grande utilité, non seulement en



Le docteur Miller Reese Hutchison faisant fonctionner le nouveau canon inventé par Robert Temple, un anglais.

non en évitant toute déperdition de force et aussi dans la disposition de la charge de cette poudre qui doit être disposée de façon à brûler complètement avant que la projection ait lieu. La force qui projette l'obus est ainsi augmentée, sans augmenter la pres-

sion de guerre, mais aussi en temps de paix. Le principal mérite de cette invention c'est qu'elle rendra de très grands services dans les constructions métalliques.

Un des principaux services qu'il peut rendre en temps de paix, con-

siste dans le fait mentionné plus haut, que le projectile peut être tiré de façon qu'il reste fixe dans les tôles d'acier ou de fer que l'on veut réunir en ayant une de ses extrémités qui dépasse de chaque côté. Si la partie postérieure de l'obus est filetée, on peut y fixer un écrou et transformer ainsi l'obus ou foret en un boulon. La partie antérieure de l'obus n'a pas besoin de boulon, ni d'être rivée car il est enfoncé avec une telle force qu'il fait corps avec les plaques traversées, et que l'on ne peut le repousser même en le frappant sur cette extrémité avec une masse de forgeron de huit livres.

Dès lors au moyen de ce canon on peut mettre en place des boulons dans des tôles de fer ou d'acier sans qu'il soit besoin d'y percer des trous auparavant et l'assemblage des pièces d'acier, par ce procédé peut être accompli même sous l'eau, ce qui fait que dans beaucoup de cas, on pourra réparer des avaries aux bateaux sans qu'il soit nécessaire de les mener au bassin de radoub.

Un essai de ce genre de réparations sous l'eau a été fait récemment. La puissante machine ayant opéré sans aucun bruit et sans recul, le scaphandrier qui s'en était servi, déclara quand on l'eut remonté que les coups n'étaient pas partis. Cependant quand on eut retiré les plaques hors de l'eau, on constata que les obus (boulons) avaient été parfaitement mis en place.

Une démonstration de ce canon a été faite récemment dans l'office du docteur Hutchison, en présence de Hudson Maxim, du vice-amiral américain Samuel M. Mac Goovan, Wm M. Williams, ci-devant Commissaire du Revenu Intérieur des Etats-Unis, Alfred D. Flinn, ingénieur en chef, pour la construction du nouveau système

d'approvisionnement d'eau pour New-York, et d'autres personnages de distinction.

LA GLOIRE !

—C'était il y a un an, Weygand revenait en France après la victoire polonaise.

Las des acclamations, il avait pris place dans son train spécial, puis s'était dévêtu, et profitait dans le sleeping d'un sommeil réparateur. Soudain à minuit, branle-bas, cris... tumulte.

—Qu'y a-t-il?

Et l'ordonnance..., flanqué des employés du wagon-lit, annonce au général éveillé en sursaut que, profitant de l'arrêt du train, les habitants de Cernowitz sont venus lui faire fête et le réclament à la portière.

Bon gré, mal gré (disent "Echos et Potins"), Weygand enfila sa culotte, jeta sur son dos une tunique sans l'emmancher et s'en vint apparaître à la foule de devant la portière sans qu'il fût possible à l'extérieur de juger trop du négligé de sa tenue.

Une tempête de hurrahs accueille son apparition. Des dames surexcitées, grimpées sur le marchepied, lui garnissent les bras de gerbes fleuries et Weygand à genoux, les yeux brouillés, les cheveux en broussaille, à demi étouffé sous les bouquets, prononce des paroles vibrantes jusqu'au moment où le train part.

Et comme un officier d'ordonnance félicitait le général quelques minutes plus tard, Weygand s'exclama :

"Oui, c'est très joli la gloire, mais "à minuit", c'est bougrement embêtant!"

LA VALEUR NUTRITIVE DU FROMAGE

Opinion des savants. Ils trouvent que l'on peut vivre très bien en mangeant exclusivement du fromage et du pain. Ils affirment qu'en suivant ce régime la santé s'améliore et la vie se trouve prolongée.

John Rockefeller, l'un des hommes les plus vieux et sans doute le plus riche des Etats-Unis, disait récemment :

"J'ai 80 ans, et je viens d'apprendre quelque chose. J'ai découvert que le fromage est une des nourritures les meilleures du monde, j'aurais voulu faire cette découverte il y a 60 ans."

Les récentes expériences des experts du gouvernement américain, département de l'Agriculture, confirment la découverte de Rockefeller.

Le docteur Louis Fangères Bishop, qui est probablement le plus distingué spécialiste des Etats pour les maladies du cœur, confirme à son tour la véracité de cette assertion.

Dans son dernier ouvrage, "L'Artériosclérose: étude sur les moyens efficaces de prolonger la vie après l'âge de 40 ans", le docteur consacre près de 50 pages au fromage et à son importance sans égale comme la nourriture. Pour combattre efficacement l'artériosclérose, qui est une maladie très grave, consistant dans le durcissement des artères, il préconise l'emploi du fromage comme base de la nourriture de l'homme. Etant donnée l'importance que la science attribue au fromage comme base fondamentale de la nourriture, il est regrettable que nous n'en consommions pas davantage.

Tandis que le fromage renferme presque tous les éléments nécessaires à la nourriture du cerveau, des os et des muscles de notre corps, il y manque cependant quelque chose ; mais ce quelque chose qui manque dans le fromage se trouve dans le pain. Dans ces conditions un sandwich au fromage représente tout ce qui est nécessaire pour une nourriture parfaite.

La population du Canada vivrait très bien et se trouverait dans un meilleur état de santé, sous tous les rapports, si elle ne mangeait que du fromage et du pain.

Le prof. Sohn, dans son livre sur la nutrition, déclare ceci :

"Une livre de fromage contient autant d'éléments nutritifs qu'une livre et demie de viande; 6 onces de fromage et 24 onces de pain sont une ration suffisante pour nourrir, pendant 24 heures, un homme de taille ordinaire."

Naturellement il existe de nombreuses variétés de fromages, on en trouve pour tous les goûts et de tous les prix. Le fromage ordinaire canadien est le meilleur marché, et il contient tous les éléments nutritifs essentiels à la nourriture de l'homme. Ceux qui ont une odeur plus forte, le roquefort, le camembert, le brie, le gruyère, le fromage d'Oka, et tant d'autres sortes, coûtent plus cher que le fro-

mage ordinaire, mais ils sont préférés par beaucoup de personnes, à cause de leur goût raffiné. Plusieurs de ces fromages sont surtout recherchés pour être mélangés à diverses préparations culinaires.

Les savants américains, du ministère de l'Agriculture, disent dans leur rapport:

"Le fromage est le plus ancien des produits de la ferme, c'est la première forme sous laquelle on a conservé le lait. Quoiqu'il en soit, depuis des siècles certaines races d'hommes se soient nourries principalement de fromage, l'on est généralement porté à croire que l'on ne doit en user qu'en petite quantité, et l'on craint d'en manger trop. Nous sommes cependant inclinés à croire que ceux qui en font la principale base de leur nourriture, le font plutôt par goût que par nécessité.

"En présence de ces opinions, nous avons fait des études approfondies sur la valeur nutritive du fromage, sa complète et facile digestibilité, la nature de ses effets physiologiques, et sur la valeur de son emploi dans les préparations culinaires.

"Les conclusions de ce travail approfondi, sont que la consommation du fromage n'est pas une cause de troubles physiologiques, et qu'il peut figurer sur toutes les tables, car il fournit au corps l'azote qui n'existe pas en assez grande quantité dans certains autres aliments. Les résultats de ces études ont été condensés dans ce bulletin dans le but de rendre service à tous ceux que cela peut intéresser, et en particulier aux cuisinières.

"Pour la maîtresse de maison, le fromage est d'une très grande importance, à cause de sa haute valeur nutritive, étant donnée la grande propor-

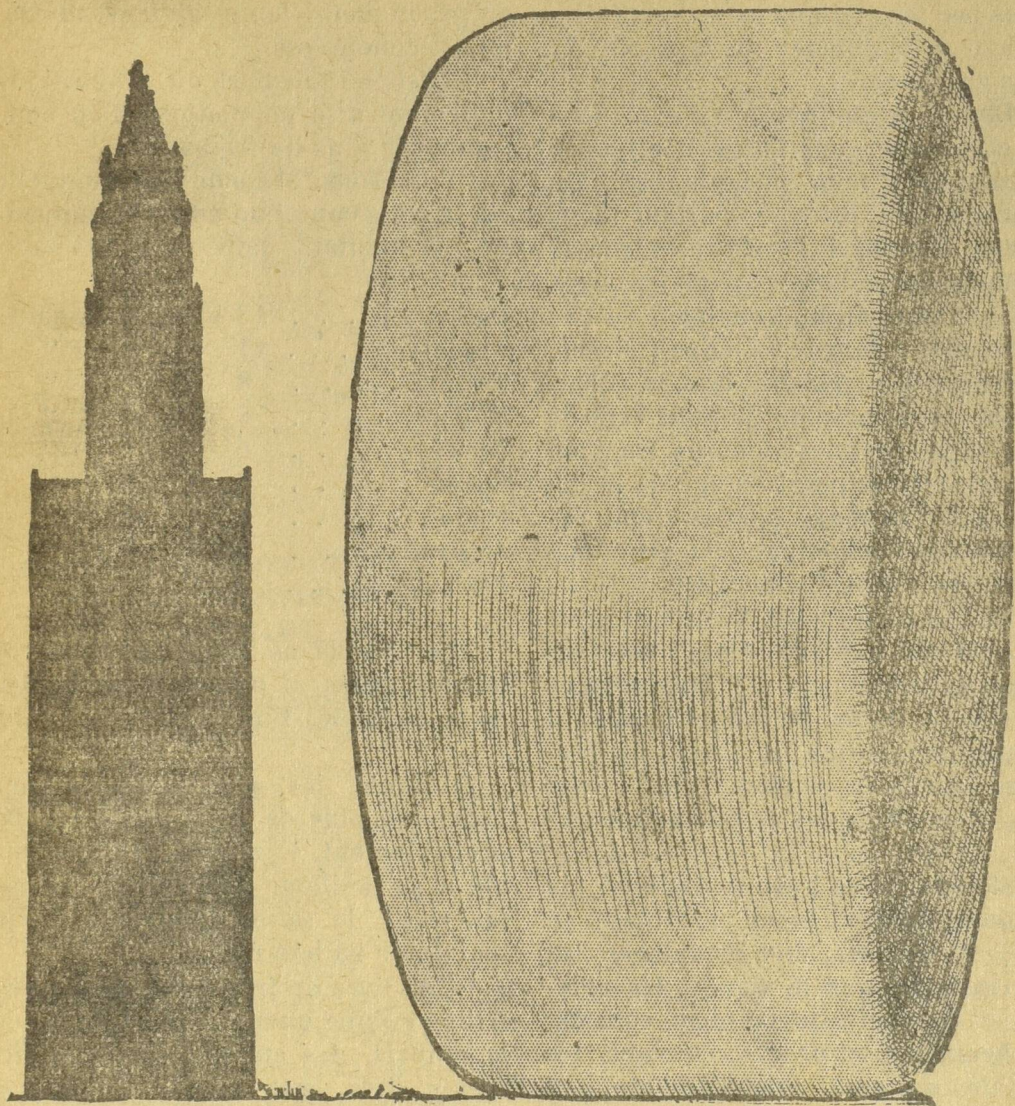
tion de protéine qu'il contient, car c'est la protéine qui nourrit les muscles, et aussi parce que c'est un aliment tout préparé et de conservation facile, qui peut se servir tel qu'il est, ou se préparer de bien des manières.

"La composition du fromage frais, encore non asséché, est la suivante : la protéine forme plus de $\frac{1}{4}$ de son poids, le gras, $\frac{1}{3}$, et l'eau, un tiers; la différence, soit 1-12 de son poids comprend du sucre et de l'albumine. En y ajoutant du sel, la proportion de matières minérales lui permet d'être comparé avantageusement avec la plupart des autres aliments.

"Tous ces fromages, quels qu'ils soient, forts ou doux, peuvent être mangés en grande quantité; quelques-uns qui sont vendus à des prix comparativement bas, en raison de leur odeur, sont cependant très importants à cause de leur valeur nutritive. Parmi tous les fromages, le plus connu et le plus ordinairement consommé, c'est le fromage américain."

(Ceci étant un extrait du rapport des chimistes du Ministre de l'Agriculture américain, nous avons laissé le nom de fromage américain, mais nous devons faire remarquer ici que notre fromage canadien, a les mêmes qualités; ils sont à peu près identiques, et ce qui se dit de l'un peut se dire de l'autre.)

"Le fromage doit sa saveur aux acides gras et à leurs composés qu'il renferme, et aux éléments ammoniacaux qui se forment entre le moment où la caséine est découpée, et celui où la caséine étant -gouttée, le sel y est ajouté. Certaines variétés, les plus raffinées, contiennent en abondance certains acides gras d'une odeur marquée et, en mangeant de ces fromages, du camembert, par exemple, on découvre



Si tous les canadiens vivaient exclusivement pendant une année de pain et de fromage, ils mangeraient un fromage de 830 pieds de diamètre et de 415 pieds d'épaisseur. Ce fromage géant serait plus haut que le gratte-ciel Woolworth qui n'a que 900 pieds de hauteur; il serait huit fois plus large que le Broadway.

assez fréquemment le goût d'ammoniaque.

“La préférence pour les fromages qui ont une odeur forte, est matière de goût, mais d'après l'étude que nous en avons faite, il n'y a aucune raison de croire, comme beaucoup le suppo-

sent, que l'odeur de ces sortes de fromages forts provient d'un commencement de décomposition.

“Comme nous l'avons dit, beaucoup de personnes pensent à tort que le fromage peut causer des troubles digestifs, mais les études récemment

faites par les stations expérimentales, tendent à démontrer la fausseté de cette croyance.

“Dans le grand nombre d'expériences que nous avons faites, des jeunes hommes très bien portants ont été soumis à une diète, consistant dans l'usage de pain, de fruits et de fromage américain. Les résultats prouvent que plus de 90 pour cent de l'azote contenu dans le fromage absorbé, était digéré, et retenu dans le corps, et fournissait près de 90 pour cent de l'énergie nécessaire au corps. En d'autres termes, au point de vue de la digestion, le fromage peut soutenir favorablement la comparaison avec toutes autres sortes d'aliments.

“Tout ce que nous avons dit plus haut est vrai également pour les fromages à la crème. Des expériences qui ont été faites en même temps, il résulte que toutes les sortes de fromage, quelles qu'elles soient, sont aussi digestibles les unes que les autres.

“Comme nous l'avons indiqué, le fromage, étant riche en protéine et en matières grasses, doit remplacer les aliments tels que la viande, les poissons et les oeufs, quand on en consomme beaucoup, et ne pas remplacer les céréales qui contiennent de l'amidon, ou les légumes et les fruits. En préparant les menus dans lesquels le fromage entre pour une grande partie, on devra tenir compte de ces faits.

“Quoique depuis la guerre, l'on fasse une consommation plus grande de fromage, et que cette consommation aille en augmentant continuellement, nous sommes loin d'en consommer autant que les Européens. Nous ne sommes pas encore assez pénétrés de cette vérité que le fromage est un aliment de première nécessité pour la santé du

corps, en même temps qu'il est un aliment économique.

“C'est en Danemark où, proportionnellement à la population, l'on consomme le plus de fromage.

“Voici sous forme de tableau quelle est la consommation annuelle moyenne, par habitant, dans différents pays:

Danemark . . .	12 livres	3	dizièmes
Angleterre . . .	11	2	“
France	8	1	“
Hollande	8	0	“
Norvège	6	1	“
Suisse	5	3	“
Italie	4	8	“
Australie . . .	4	7	“
Etats-Unis . . .	3	1	“

(Le Canada ne figure pas dans ce tableau, mais il passerait probablement avant les Etats-Unis.)

“Amener les gens à consommer beaucoup plus de fromage, c'est là, probablement, le moyen le plus simple et le meilleur pour améliorer rapidement la santé du peuple et la maintenir en bon état.

“Une livre de fromage est plus nutritive qu'une quantité équivalente de la plupart des autres sortes d'aliments, tels que viande, poissons, oeufs, etc. . . Si l'on compare son prix de revient à celui des autres aliments, en prenant pour base de comparaison sa valeur nutritive, le fromage coûte bien moins cher que les autres aliments.

“Les hommes et les femmes ne doivent pas seulement manger pour vivre, ils doivent tenir leurs corps dans un état de santé parfaite, et ils peuvent faire les travaux les plus durs et les plus pénibles, en vivant principalement de pain et de fromage. En An-

gleterre où l'on mange quatre fois plus de fromage que chez nous, il est rare de voir un ouvrier manger à midi, lors de son lunch, de la viande ou du poisson. A midi, la plupart des ouvriers se contentent de manger du fromage et du pain sans beurre, et ils s'en trouvent bien."

La science vient ainsi à l'appui de ce que disait Rockefeller, et il serait désireux que le peuple comprenne mieux l'importance du fromage au point de vue alimentaire et nutritif.

Plus l'homme mangera de fromage, déclarent les savants, plus sa santé s'améliorera, et plus il aura de chances de vivre longtemps.

NOUVEAU WAGON DE SURETE POUR LE TRANSPORT DES VALEURS

Les vols sur les chemins de fer sont si nombreux aux Etats-Unis, que le gouvernement américain a décidé de mettre en circulation un wagon spécial d'un nouveau modèle pour transporter les valeurs envoyées par la poste. L'essai de ces wagons a été fait dernièrement, et ils ont paru si pratiques que le gouvernement a décidé d'en mettre sur toutes les grandes lignes pour le service des postes.

Chaque wagon comprend plusieurs gros coffres-forts en acier, fixés solidement au plancher et aux côtés du wagon. Chacun de ces coffres-forts est muni de deux leviers au moyen desquels on l'ouvre; mais pendant que le train est en marche, grâce à un dispositif spécial, aucun de ces leviers ne peut être tourné ce qui rend l'ouverture des coffres-forts impossible avant l'arrêt du train.

S'il arrive que des voleurs envahissent le wagon pendant qu'il est en

marche, comme le fait est fréquent, ils seront obligés d'attendre l'arrêt du train pour pouvoir essayer d'ouvrir ces coffres-forts; mais alors les autres employés du train auront le temps d'accourir au secours de l'employé du wagon-poste, et pourront ainsi interrompre les bandits dans leur travail.

DESTRUCTION DES BIBLIOTHEQUES EN RUSSIE

On se rappelle combien grande était la disette du papier pendant les dernières années de la guerre. Dans certains pays, cette disette était telle que beaucoup de journaux ont dû cesser leur publication et que les autres ont été obligés de réduire leur format et le nombre des pages de leurs numéros.

En Russie, au contraire, sans importer de papier des pays étrangers, le fameux Lenine et son gouvernement ont eu du papier en abondance pour maintenir leur propagande. L'on s'est souvent étonné de ce fait et l'on se demandait comment le gouvernement se procurait tout ce papier, on le sait aujourd'hui.

Les commissaires du peuple ont tout simplement envoyé aux cuves de leurs papeteries toutes les vieilles archives et tous les vieux livres qui étaient dans les bibliothèques; ils qualifiaient ces ouvrages précieux d'inutiles vieilleries. Cinquante pour cent au moins du papier imprimé dans la Russie provient de cette source et il ne sera plus guère possible d'écrire l'histoire de ce pays, après ce bienheureux régime.

Un journal de Moscou a constaté récemment ce vandalisme sous ce titre: "D'une main nous éditons, de l'autre nous détruisons."

LES DISTRACTIONS DE LA FONTAINE

Le troisième centenaire de la naissance de La Fontaine (8 juillet 1621) a été célébré avec éclat dans tous les pays où l'on parle français. Car celui que la duchesse de Bouillon, son Égérie, avait surnommé plaisamment le "Fablier" (parce qu'il produisait des fables aussi naturellement qu'un pommier produit des pommes) est, sans contredit, l'un des maîtres de notre langue, l'un des plus grands écrivains du grand siècle. Mais si son chef-d'œuvre est universellement populaire, sa physionomie intime est bien moins connue. On sait vaguement qu'il mena une existence assez déréglée, qu'il fut aussi mauvais mari que piètre fonctionnaire, qu'il vécut sans ambition mais non sans goût pour la bonne chère et le plaisir qu'on l'appelait le Bonhomme à cause de sa philosophie souriante, enfin qu'il était fort original et surtout fort distrait. C'est sous ce dernier aspect de caractère que nous voudrions le considérer ici, en empruntant à ses biographes quelques traits anecdotiques.

"Le vie de La Fontaine—a écrit Diderot—ne fut, pour ainsi dire, qu'une distraction continuelle. Au milieu de la société, il en était absent." Dès sa jeunesse, alors qu'il habitait Château-Thierry, il inquiétait souvent les siens par ses bévues. Un jour, son père le chargea d'une mission importante relative à son office de maître des eaux et forêts qu'il se proposait de lui transmettre. A peine dehors, La Fontaine rencontra des camarades, baguenauda avec eux, les accompagna

au spectacle et rentra très tard au logis, ayant perdu à la fois la notion du temps et le souvenir de ce qu'on attendait de lui. Il n'était pas rare de le rencontrer dans un accoutrement qui ne laissait aucun doute sur son étourderie: se rendant en visite avec ses bas à l'envers, sortant en bottes blanches par une pluie battante, errant la nuit tombée dans la campagne avec une lanterne qu'il oubliait d'allumer, etc. Chose plus grave: il scandalisait sa ville natale par ses fredaines. Si bien que, pour y mettre un terme, son père s'empressa de le marier, en lui cédant sa charge. Il n'était pas plus fait, du reste, pour la vie conjugale que pour la carrière administrative. Aussi incapable de gérer sa fortune que celle des autres, il laissa périliciter ses affaires et entamer son patrimoine. Quant à son foyer, il ne le retenait guère et sa femme avait coutume de dire que, la plupart du temps, "M. de La Fontaine ne se rappelait même pas être marié." Il eut pourtant un enfant, par distraction sans doute. Mais, en raison du peu d'harmonie qui régnait dans le ménage, il dut être élevé ailleurs, par des amis, sans que ni son père, ni sa mère (une précieuse et une pimbêche) aient paru se soucier beaucoup de lui. Or, il advint qu'on présenta, un jour, dans un salon, avec un peu de mystère, certain jeune homme au Fabuliste qui crut devoir, par pure politesse, faire compliment de sa bonne mine et de son esprit.

—Mais c'est Charles, lui dit-on... C'est votre fils!

—Ah! j'en suis fort aise!... répondit-il.

Et, sans plus, il lui tourna le dos.

Ni l'âge, ni la célébrité ne devaient mettre un frein à ces échappades. Un de ses contemporains rapporte qu'ayant suivi, à côté de La Fontaine, le convoi funèbre d'un nommé Mitton, à la table duquel ils s'étaient souvent rencontrés, cela n'empêcha pas l'hurluberlu de poète d'aller, huit jours après, demander à une parente des nouvelles du défunt. Ses amis avaient beau prendre toutes les précautions pour lui éviter les conséquences, parfois fâcheuses, de ses gaffes, rien n'y faisait. Ayant, une fois, un procès sérieux à soutenir devant le tribunal de Château-Thierry, il était resté, sans y penser, jusqu'à la veille, à la campagne. Alarmé de son indolence, un de ses proches lui envoya dans sa retraite un bon cheval pour qu'il pût arriver à l'heure de l'audience. La Fontaine se mit en selle avec la ferme intention d'aller défendre sa cause. Mais, en route, il eut la malencontreuse idée de vouloir saluer, en passant, un hobreau de sa connaissance, qui taquinait aussi la Muse. Il fallut bien manger et boire. Puis, on se mit à parler de poésie. Le temps passa et quand, enfin, le Bonhomme se rappelant la bus de son voyage, se fût décidé à enfourcher de nouveau sa monture, il galopa en vain à bride abattue et n'arriva à destination que pour apprendre que les juges étaient partis et qu'il avait perdu son procès.

Une autre fois, quoique ses relations avec Fouquet l'eussent un peu compromis à la cour, Louis XIV avait daigné le recevoir à Versailles, où il devait faire hommage au monarque de la primeur d'un nouveau livre de ses Fables. Par malheur, à peine in-

troduit dans les appartements royaux, il s'aperçut qu'il n'avait oublié qu'une chose: le manuscrit qu'il venait remettre. Le roi ne lui en tint pourtant pas rancune et, après avoir ri le premier de sa déconvenue, lui fit remettre par Bontemps (son premier valet de chambre) une bourse bien garnie. Sur quoi, La Fontaine remonta dans le carrosse de louage qui l'avait amené pour retourner à Paris. Arrivé au Palais-Royal, où se trouvait la station de ces véhicules, il regagne à pied son domicile de la rue d'Enfer. Chemin faisant, un de ses confrères de l'Académie l'accoste et lui demande comment s'est passée sa réception: "Fort bien, déclare-t-il, épanoui. Et j'en rapporte un souvenir qui vaut son pesant d'or.—Une bourse?—Oui.—Où est-elle?...". Le Bonhomme se tâte, palpe ses poches. Rien. "O ciel, soupire-t-il après un instant de réflexion. J'ai dû la laisser dans le carrosse." Et le voilà, tout courant, reparti pour le Palais-Royal où, par miracle, il retrouve son cocher et sa bourse, restée enfouie sous un coussin de la voiture.

Comme il était peu soigneux de sa toilette, ses protectrices s'en occupaient généralement pour lui. L'une d'elles, Madame d'Hervart, à l'occasion d'une fête qu'elle donnait en son honneur, lui avait fait confectionner un magnifique habit neuf, qu'elle avait bien recommandé aux domestiques d'étaler dans sa chambre, pendant son sommeil, à la place de celui qu'il portait habituellement. Le matin suivant il s'en revêtit sans s'apercevoir de l'échange et il fallut que, sur un mot d'ordre, tout le monde l'en complimentât pour qu'il crût séant d'en remercier sa bonne hôtesse.

Malgré ses travers et ses incartades, on se plaisait à l'inviter dans le

monde. Il se faisait rarement prier, car il était gourmand et franc buveur. Mais on avait bien de la peine à le tirer d'une rêverie opiniâtre ou d'un mutisme obstiné. Ce qui faisait dire à l'un de ses commensaux, Vigneul de Marville: "Comment peut-il se faire qu'un homme qui a su rendre spirituelles les plus grosses bêtes, ne puisse, même un moment, faire venir son esprit sur ses lèvres?" ; ce que sa grande amie, Madame de La Sablière, lui disait à lui-même, sous une forme plus lapidaire encore: "Mon Dieu, que vous seriez bête, si vous n'aviez tant d'esprit!"

Non, cet "habitué du pays des songes, ce familier de l'illusion" qui—selon l'expression de M. Raymond Poincaré—avait "un instinctif besoin de dispersion intellectuelle et sentimentale", ne fut ni un cœur sec, ni un dilettante impuissant. Ami d'une fidélité à toute épreuve, compatissant aux humbles, indulgent pour tout le monde, il méritait lui-même la plus large indulgence. Ce prétendu "idiot", qui—au témoignage de son contemporain l'abbé d'Olivet—"n'avait su, de sa vie, faire à propos une démarche pour lui, était néanmoins capable de donner les meilleurs conseils." Ce balourd, ce naïf, ce simple, "d'une simplicité ingénue qui est, d'ordinaire, le privilège de l'enfance" était et resta toujours, en effet, un grand enfant. Mais cet enfant avait du génie et quelqu'un qui s'y connaissait put s'en porter garant en une circonstance assez solennelle. Alors que, dans une assemblée d'élite, on essayait de rabaisser La Fontaine devant ses illustres rivaux: Racine, Boileau, Molière, ce dernier protesta crânement par ces mots: "Nos beaux esprits peuvent se

trémousser. Ils n'effaceront pas le Bonhomme".

Henri NICOLLE.

UN MONSTRE

Il naît donc encore des monstres, puisque très sérieusement les journaux peuvent imprimer l'étrange nouvelle que voici:

Un enfant présentant des malformations congénitales très accentuées qui en faisaient un spécimen tératologique des plus curieux, vient de décéder à l'Assistance publique d'Avignon. Cet enfant était venu au monde sans mains, et à la place des pieds se trouvait un appendice en forme de pince de homard; de plus, il avait une tête de loup. On avait pu prolonger la vie de cet être anormal pendant trente-huit jours. Son corps a été conservé à l'hôpital comme pièce anatomique.

Notons que la tête de loup n'est qu'une apparence et la pince de homard une déformité de la jambe. Et voilà comment se formaient naguère les légendes: une difformité naturelle, représentée avec exagération, finissait par faire naître l'idée de monstres fantastiques. Les sirènes et les dauphins et les faunes n'existerent hélas! que dans l'imagination des poètes et dans l'imagination des simples à qui la tradition orale avait rapporté: "Il y avait une fois".

Eh bien! il y avait une fois une pauvre femme qui avait mis au monde un enfant à tête de loup et aux pattes de homard...

L'amour veut toujours acquérir ;
l'amitié ne veut que conserver.

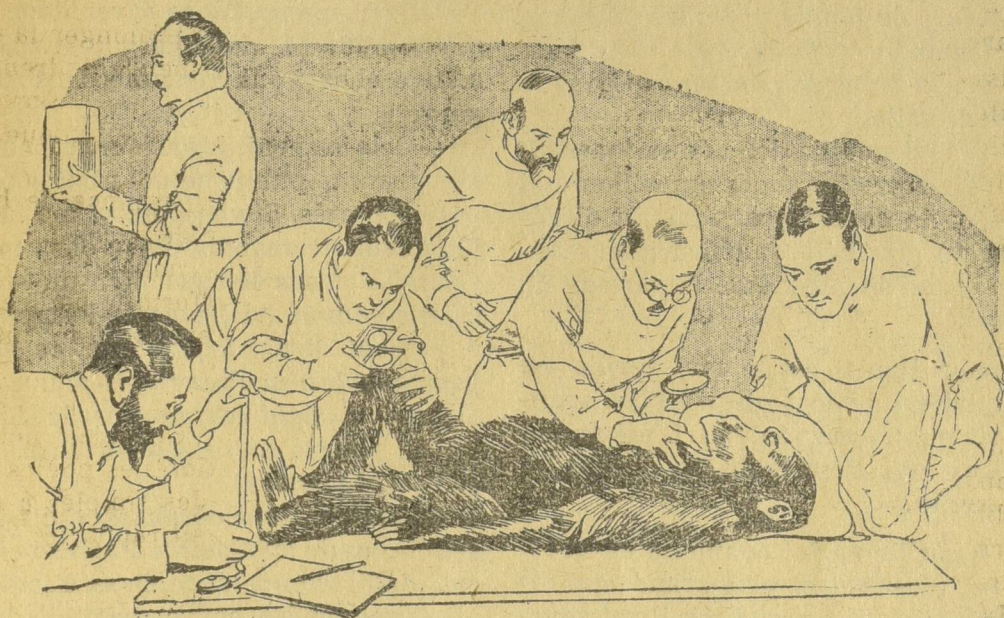
Mme d'Arconville.

LE SINGE PRODIGE

Le jeune John Daniel, gorille de quatre ans et demi, est emporté par la pneumonie.—C'est le premier singe de cette espèce en captivité aussi longtemps.—Les savants se disputent sa dépouille.

Peu de singes ont eu la célébrité de John Daniel, l'enfant gorille, qui fut longtemps la gloire du cirque Ringling. Quand, le mois dernier, les journaux annoncèrent sa mort, la curiosité du monde scientifique s'éveilla comme par enchantement.

sister à l'autopsie du cadavre de ce fameux gorille. Des anatomistes, anthropologistes et physiologistes furent les premiers à demander aux directeurs du cirque de leur céder la dépouille de leur singe décédé. Ceux-ci firent donc transporter les restes de



Nos lecteurs ont depuis longtemps lié connaissance avec John Daniel, les ayant à deux ou trois reprises entretenus dans la "Revue" de sa captivité et de ses nombreux talents. De tous les coins du Canada et des Etats-Unis, affluèrent des lettres de savants et médecins demandant l'autorisation d'as-

John Daniel, gorille payé \$150,000, au grand musée d'Histoire Naturelle de New-York.

On tint conférence, et après une discussion plutôt mouvementée les différents spécialistes à qui devaient échoir les divers organes du singe furent désignés et alors commença une

autopsie pratiquée par quelques-unes des plus grandes sommités médicales du continent.

Un anatomiste réclama le cerveau du singe, un autre le crâne, un autre les pieds et un dernier le viscère, et un membre absent de l'American Museum câbla d'Europe qu'on lui retint un peu de sa peau pour lui permettre de faire une étude minutieuse de son système pileux.

Un chirurgien-dentiste éminent réclama ses mâchoires; un spécialiste en affections intestinales, son appendice; un troisième son foie. Il s'en trouva même plusieurs pour offrir de gros montants pour ses orteils! Et naturellement, les taxidermistes ou empaillleurs du Musée firent les premiers la demande de la carcasse du gorille pour le monter de pied en cap dans la grande salle.

On le dépouilla donc de sa fourrure pour le remettre à ces empaillleurs et l'autopsie commença, sous la direction du plus célèbre chirurgien américain qui fit lui-même le partage du singe.

John Daniel est le seul gorille en captivité qui yécût jusqu'à l'âge avancé de quatre ans et demi. C'est un des singes qui ressemble le moins à l'homme.

Le gorille ne fut connu qu'en 1847. Il est plus fort et plus grand que le chimpanzé. Dans les bois, il est sournois et féroce, mais il devient des plus aimables dans la société des hommes et s'apprivoise très bien.

Daniel avait quatre pieds de hauteur, mais les gorilles adultes atteignent facilement six pieds. Il pesait 184 livres.

Les femelles sont plus petites et plus faibles.

John Daniel a été emporté par la pneumonie; cependant, il est plus probable que la neurasthénie ou la nostalgie des bois abrégèrent les jours de cet animal captif qui faisait la joie des enfants et des amateurs de cirque.

—o—

LE PATRON DESABUSE

Un haut fonctionnaire français en Allemagne dînait dernièrement dans un des restaurants les plus réputés de Berlin. On lui servait des mets détestables.

Il fit appeler le patron à qui il demanda s'il savait le français et sur sa réponse affirmative, il lui dit:

—Tant mieux. Vous savez donc ce que signifie le mot "gargote"... J'ai mangé chez vous comme dans une gargote.

—Cela se peut, Monsieur, répondit le patron; le public actuel n'y regarde pas de si près. Si vous voulez me faire l'honneur de revenir dîner chez moi, j'aurai à coeur de vous offrir un repas soigné comme au temps de l'Empire. A présent, il n'y a plus que ce que vous appelez en France les nouveaux riches qui aient les moyens de dîner ici. Et pourvu qu'ils paient cher, ils sont contents.

Ce restaurateur désabusé, qui a fait ses études de cuisinier à Paris se console de l'incompétence de sa clientèle en comptant les belles recettes qu'il fait.

Il a repris la cave de son prédécesseur pour un million de marks. Les bénéfices de quatorze jours lui ont suffi pour la payer.

—o—

Il faut mériter les louanges et les fuir.
Fénélon.

LES ORIGINES DU SANDWICH

Le régal universellement connu des hommes d'affaires, des sportifs et de tous les gens pressés en général fut inventé par le comte de Sandwich, au dix-huitième siècle.

Se trouve-t-il un seul habitant du Canada qui ne connaisse le sandwich, qui ne sache de quoi est fait le sandwich? Certainement non. Par contre, très peu en connaissent les origines. Pourquoi appelle-t-on ainsi la fine tranche de jambon glissée entre deux morceaux de pain beurré, puis assaisonnée de moutarde? Là est la question. La plupart répondent que cette tartine universellement connue a été inventée par l'explorateur des îles Sandwich—c'est pour le moins ridicule. Tant de gens en usent, les hommes d'affaires dans leurs bureaux, les explorateurs dans leurs randonnées, les politiciens dans leurs tournées électorales, les excursionnistes dans leurs pique-niques, qu'ils font remonter ses origines aux premiers jours de notre civilisation.

Le sandwich n'est pas aussi historique. Alexandre le Grand, Jules César, Pompée, tous les personnages de l'histoire du moyen âge et des temps modernes l'ignoraient complètement.

Pour ne pas impatienter plus longtemps le lecteur attentif, nous dirons que le sandwich fut inventé par un gentilhomme anglais, John Montagu, quatrième comte de Sandwich, qui lui donna son nom. Lord Sandwich vécut de 1718 à 1797. Il faisait partie de ce cercle de joueurs et élégants fameux qui se rendirent tous célèbres à Lon-

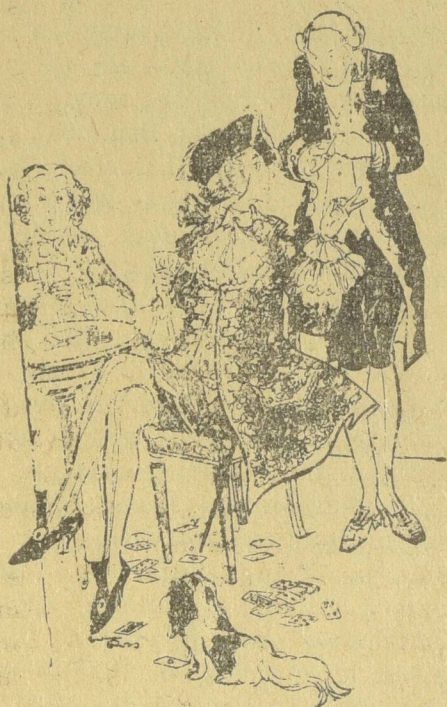
dres par leurs extravagances, au milieu du dix-huitième siècle. Ce cercle comprenait, parmi ses membres les plus notoires, le Beau Brummel, Charles James Fox, David Garrick, le duc de Devonshire, ancêtre de notre ancien gouverneur-général, le duc de Northumberland et autres.

Lord Sandwich était à jouer un jour avec Lord Spencer, lequel inventa un costume, sorte de veste sans basques, qui porte encore aujourd'hui son nom. Les deux nobles étaient profondément absorbés dans une partie de pharaon, jeu de cartes dans lequel on joue contre la banque qui est tenue par le propriétaire de l'établissement. L'heure du lunch et du dîner était depuis longtemps passée. Dans la soirée, Lord Sandwich, tenaillé par la faim, mais ne voulant pas quitter la table de peur de laisser passer sa veine, fit venir le garçon à qui il tint ces paroles célèbres: "Garçon, apportez-moi quelque chose à manger — deux tranches de boeuf rôti que vous mettrez entre quelques tranches de pain."

Ainsi était inventé le premier sandwich, en 1758. Lord Sandwich le mangea distraitement, continua sa partie et gagna beaucoup. Lord Spencer en commanda un à son tour qu'il consumma avec délices.

Les autres membres du White's Club eurent vite fait d'adopter le

sandwich, ce que firent tous les autres muscadins et "gamblers" de Londres. Ce mets simple et agréable au goût se répandit bientôt dans tout le monde civilisé. Il fut adopté non pas seulement par les joueurs de profession mais aussi par tous les honnêtes hommes qui désirèrent travailler et manger en même temps.



"Donnez-moi, dit le vieux lord Sandwich, quelques tranches de bœuf rôti que vous mettrez entre deux morceaux de pain."

Lord Sandwich cependant (ajoutons cela à sa décharge) n'était pas qu'un joueur effréné, préoccupé exclusivement de ses gains ou pertes au pharaon. Habile diplomate, il mit la main de façon fort heureuse aux inoubliables négociations du traité d'Aix-la-Chapelle contracté entre la France et l'Angleterre au sujet des possessions du Canada, plus particulièrement de Louisbourg, du Cap-Breton et de l'Acadie.

Au cours d'un banquet qui réunissait des plénipotentiaires de tous les pays d'Europe, chaque ambassadeur fut appelé à décrire son souverain en les termes les plus élogieux.

L'ambassadeur de France parla le premier: "Je propose la santé de mon maître, brillant et lumineux comme le soleil".

L'ambassadeur d'Espagne dit ensuite: "A mon maître, lumineux comme une lune argentée."

Alors, Lord Sandwich se leva à son tour et leva son verre au souverain d'Angleterre "le Josué qui arrête le soleil et la lune".

Cet éloge mit dans l'embarras les autres ambassadeurs qui quittèrent précipitamment la table.

Les descendants du comte de Sandwich habitent le fameux château de Hinchbrook, l'une des plus vieilles maisons d'Angleterre, construite par Sir Olivier Cromwell, l'oncle du grand Cromwell qui renversa la monarchie.

Le dernier représentant de cette illustre famille est un généreux philanthrope qui consacre son immense fortune au soulagement des malheureux. Il parcourt actuellement les Etats-Unis, en compagnie de sa femme, américaine de naissance.

Nous ajouterons que le sandwich est improprement usité au féminin. Le mot—francisé par l'Académie—est masculin.

—o—

La politesse est le meilleur bâton de longueur qu'il y ait entre soi et les sots, un bâton qui vous épargne même la peine de frapper... Etre poli avec un sot, c'est s'en isoler. Quelle bonne politique!

Barbey.

UNE SPHERE CELESTE ORIGINALE

Nos lecteurs connaissent aussi bien les sphères célestes que les sphères terrestres; elles ont pour but de permettre un enseignement astronomique relativement facile en disposant sur une surface sphérique les constellations, les étoiles, telles qu'elles nous apparaissent par les belles nuits claires. Cependant, la sphère céleste a un inconvénient qui n'a point la sphère terrestre, c'est qu'elle nous montre les choses pour ainsi dire à l'inverse de la sensation que nous avons en regardant ce que l'on appelle communément la voûte étoilée. Un ingénieur inventeur, qui est à la fois un astronome distingué, un savant de valeur, M. Wallace W. Atwood, secrétaire de l'Académie des Sciences de Chicago, a eu l'idée et la possibilité mécanique de combiner une sorte de véritable petite sphère céleste, de dimensions suffisantes pour que plusieurs personnes puissent pénétrer dans cette sphère, et y observer les constellations sous la forme de points brillants, tout comme l'on observe les étoiles, les constellations, quand on regarde le ciel. Nous allons voir, du reste, que M. Atwood a combiné si ingénieusement sa sphère céleste mobile que le déplacement des constellations s'y produit sous nos yeux mêmes, d'une façon analogue à ce qui se passe pour la voûte céleste étoilée. Il a ajouté à son appareil de démonstration et d'enseignement astronomique, de quoi montrer les mouvements divers de la lune à ses diverses phases, du soleil, des planètes, etc.

Nous donnons ici une vue intérieure de cette sphère céleste Atwood qui en fait bien comprendre les combinaisons mécaniques, en même temps que les mécanismes de commande. La sphère est installée dans une des grandes salles de l'Académie des Sciences de Chicago même; on aperçoit très nettement la porte qui donne accès sur une plate-forme spéciale; un escalier permet de monter sur une autre plate-forme centrale, disposée à l'intérieur de la sphère, et sur laquelle se tiennent les gens qui vont observer les étoiles, leur mouvement, etc. Cette plate-forme est entourée d'une sorte de large balustrade qui limite la vue et joue le rôle de l'horizon. On comprend que, par suite même de la rotation régulière de la sphère, une partie de la voûte céleste qu'elle représente est, à tel ou tel moment, masquée par la balustrade d'horizon et par la plate-forme même où se tiennent les observateurs. Cela correspond au déplacement des étoiles et constellations, au fur et à mesure que le temps s'écoule. Et on a l'avantage que ce mouvement, qui est particulièrement lent dans la nature, peut se faire très rapidement et permet de voir les phénomènes astronomiques se succéder dans un très court espace de temps. Tout naturellement, la sphère céleste, telle qu'elle a été disposée par M. Atwood pour les curieux d'astronomie sous le ciel de Chicago, comporte toutes les constellations qui sont effectivement visibles sous la latitude de cette ville. On a représenté

ques. C'est un véritable petit observatoire d'un genre nouveau; et bien que son diamètre atteigne au moins 14 pieds son poids est assez faible, grâce au mode de construction employé. Le dessin que nous donnons montre les diverses roues à engrenages, ou autres, qui assurent cette rotation. Les points lumineux constituant les étoiles, les constellations, sont obtenus grâce à des trous, de diamètre plus ou moins réduit, qui sont faits dans la tôle même de la sphère, et l'éclairage extérieur suffit à transformer ces trous en points lumineux.

Pour ce qui est des planètes, dont la position varie suivant l'époque de l'année, on a ménagé de petites ouvertures en divers endroits, et l'on a possibilité d'obturer celles qui ne doivent pas paraître, pour ne laisser briller, en bonne place, que les constellations correspondant au moment même où se font les observations. Le soleil est représenté par une petite lampe électrique qui peut se déplacer suivant l'écliptique, en restant toujours en contact avec un conducteur électrique, qui lui amène la lumière. Quant à la lune, enfin, elle peut être représentée par une série de petits disques coupés suivant la forme voulue pour correspondre aux diverses phases de cet astre; ces disques sont enduits d'un sel phosphorescent et on peut les placer là où il est convenable, le long du tracé qui correspond à l'orbite de la lune, au chemin qu'elle paraît suivre dans le ciel.

Une fois que le public des élèves en astronomie a été introduit dans la sphère, avec le professeur qui va faire les démonstrations, rien n'est plus simple que de mettre en rotation la sphère, de rendre lumineux le soleil

et de le faire paraître à la place qu'il doit occuper, de montrer les diverses étoiles au bout d'une grande baguette qui porte elle-même à son extrémité une petite lampe électrique servant à diriger les regards. Les démonstrations astronomiques peuvent se faire avec une précision absolue. Ceux qui se tiennent sur la plate-forme centrale, nous entendons les élèves, sont quelque peu dans la même situation où nous nous trouvons quotidiennement sur notre globe, quand celui-ci tourne sur son axe, et que le soleil, la lune et les étoiles commencent par apparaître à l'est, pour passer au-dessus de notre tête et aller disparaître ensuite à l'ouest.

Nous avons dit que la sphère est faite de tôle mince mais il était indispensable néanmoins qu'elle fût dotée d'une charpente solide. C'est qu'en effet celle-ci n'a pas seulement pour but de soutenir la sphère; il faut qu'elle porte de plus le poids des gens qui s'introduisent dans l'espèce de chambre métallique. Le professeur d'astronomie et les élèves qu'il va initier aux admirables combinaisons des corps célestes. Même sans le plancher de la salle sphérique et sans les poutres qui le supportent, le poids du dispositif est néanmoins de 500 livres. La charge principale est reçue par un tube de fer d'environ 2 pouces de diamètre.

Il y a certainement là un appareil d'instruction tout à fait précieux, qui ne doit pas représenter pas sa construction, ni par son fonctionnement à plus forte raison, une dépense très notable, et qui est susceptible de rendre de très grands services, étant données les difficultés que l'on a, comme nous le disions, à figurer d'une autre manière la voûte céleste, à faire com-

prendre comment les constellations se présentent au-dessus de notre tête, se déplacent ou paraissent se déplacer dans cette voûte, suivant les heures de la nuit. L'appareil monté par M. Wallace Atwood a été offert en cadeau par M. La Verne W. Noyes à l'Académie des Sciences de Chicago. C'est un nouvel attrait pour ceux qui fréquentent cette Académie, et un moyen puissant d'instruction.

Ce qui ajoute à l'utilité pratique, d'un appareil de démonstration de ce genre, c'est que l'étude de l'astronomie a toujours intéressé l'homme, même aux débuts des civilisations. Il cherche à comprendre les raisons du mouvement des astres.

—o—

PETITES FILLES DE FRANCE ET DU CANADA

M. Gaillard de Champris, titulaire de la chaire de littérature française à l'Université Laval de Québec, raconte dans "Les Annales" une bien charmante histoire dont il fut le témoin.

Après que le maréchal Fayolle eut, au cours d'une cérémonie émouvante, remis aux soldats du 22^e Canadien-français le drapeau que leur envoyait leur colonel honoraire, Foch, maréchal de France et d'Angleterre, Mgr Landrieux prit la parole. Il lut une lettre que lui adressait de son diocèse une humble enfant de douze ans, laquelle, ayant prélevé vingt francs sur son budget d'écolière, priait son évêque de les remettre à une petite fille pauvre du Canada. On devine l'accueil chaleureux fait à cette lettre par nos amis lointains!

Sans le savoir, cette petite Dijonnaise ne faisait que répondre au geste

des jeunes Canadiennes qui, pendant cinq ans, se sont privées, dépouillées quelquefois, pour nos soldats ou nos réfugiés. Un trait entre mille:

Une vieille coutume canadienne veut que les enfants d'une famille portent tous la même douillette au jour de leur baptême. Cette robe de soie, conservée avec un soin jaloux, est remise à l'ainée des filles, qui perpétue la tradition en la réservant pour le baptême de son premier. Or, un père vint trouver M. Maurice Barrès et lui offrit, de grand coeur, ce précieux vêtement, pour un petit Français ou une petite Française, en lui souhaitant toute sorte de bonheur.

"Ainsi, conclut Gaillard de Champris, en nous remémorant le fait, fillette de Montréal, qui, pour un bébé de France, vous êtes dépouillée d'une relique familiale; fillette de Dijon, qui avez économisé pour une enfant pauvre du Canada, vous êtes bien de la même race, et de là-haut, votre grande soeur, sainte Jeanne d'Arc, doit vous sourire avec une égale tendresse..."

De tels gestes, jaillis du coeur du peuple, ne peuvent que raffermir encore l'amitié franco-canadienne, pleine des souvenirs d'un passé glorieux.

—o—

PENSEES

L'histoire est la résurrection du passé devant un juge. Michelet.

* * *

L'esprit sans la bonté, c'est l'abeille sans le miel. J. Claretie.

* * *

Nous voyons venir la vieillesse... sur le visage de nos amis.

Mary Lafon.

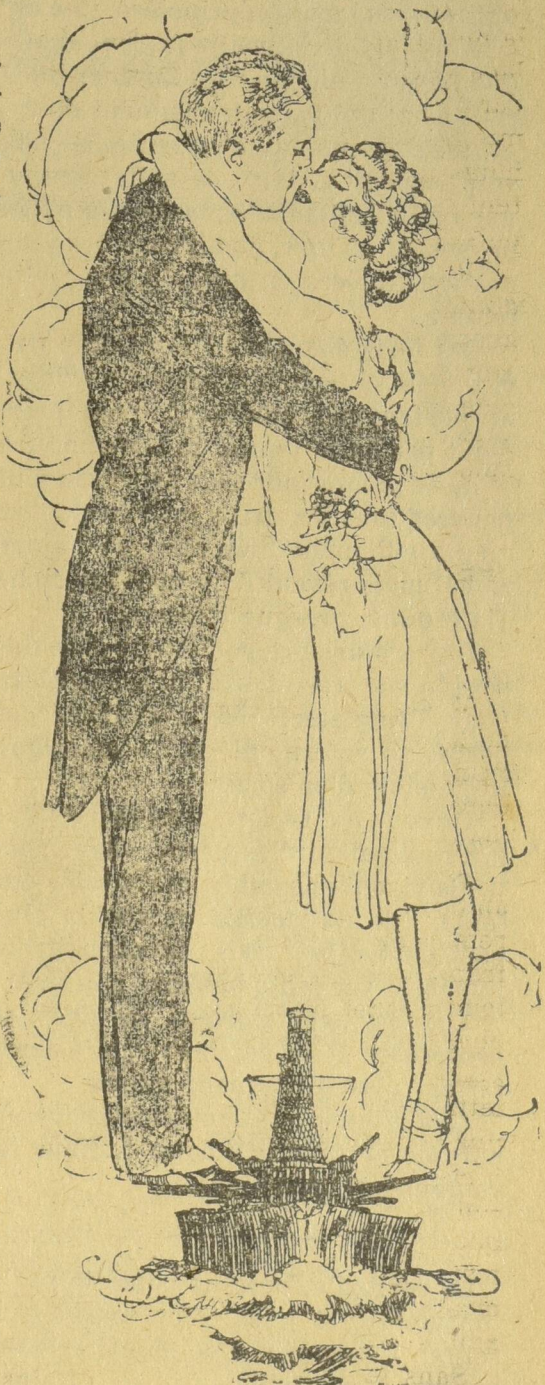
La mer est mauvaise conseillère

Les mariages conclus en mer, sont particulièrement malchanceux.— Il faut, pour être heureux, que les époux aient appris à se bien connaître, plusieurs mois avant le mariage.

La plupart des gens s'imaginent facilement que la grande nature porte aussi bien conseil que la nuit. C'est une idée reçue dont personne ne s'avise de discuter le bien-fondé. Devons-nous laisser les lecteurs dans leurs agréables illusions à ce sujet ? Non, il vaut mieux les mettre tout de suite en garde contre l'influence, le magnétisme de la mer, des montagnes et des espaces éthérés.

Notre objet est de parler ici de l'instabilité des mariages conclus en mer. Il peut en être ainsi des unions arrangées dans les montagnes, en aéroplane, et surtout, pour tout dire en un mot, dans les stations de villégiature où se retrouvent réunis, dans le même décor, l'eau, les montagnes et les espaces éthérés.

Les gens qui habituellement se rencontrent sur les transatlantiques ou les trans-pacifiques en sont à leur première entrevue. A bord des paquebots, dans une atmosphère très libre, l'intimité est vite établie entre les passagers. Les conversations ne languissent pas et, comme a beau mentir qui vient de loin, chacun raconte sur son propre compte des histoires fantastiques se tenant aux antipodes de la vérité.



Les jeunes gens, pour piquer la curiosité et l'intérêt des jeunes filles, susciter même leur bienveillance à leur égard, se font puissants et riches. Ils ont tous une maison princière, une automobile et des serviteurs dans quelque pays du monde. Les femmes adorent ceux qui les entretiennent de richesses. Beaucoup, étonnantes de naïveté, acceptent tout de suite comme une union brillante le mariage que leur proposent en mer, ou ailleurs, les jeunes aventuriers en quête d'une jolie femme.

Ces flirts ébauchés à bord d'un navire, s'ils se terminent par le mariage, ne portent pas bonheur. Les époux n'ont pas eu le temps de se connaître ni de se comprendre. Ils se retrouvent pauvres tous les deux, ou l'un pauvre (habituellement l'homme) et l'autre riche, mais rêvant d'un mariage riche (la femme, presque toujours).

Il y a plusieurs portes ouvertes devant le mariage et, sauf pour les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, ces portes se referment sur le mariage. Impossible d'en sortir.

Or ceux qui se sont ainsi mariés à la légère essaient d'en prendre leur parti. Ils vivent ensemble, auront des enfants, (de nationalité mixte, la plupart du temps) mais ne connaîtront jamais le véritable bonheur conjugal.

Les mariages doivent se fixer, se contracter et se célébrer sur la terre ferme, c'est infiniment mieux.

Que toutes nos lectrices prennent note de ce précieux conseil. Nous ne voulons que leur bien!

—o—

La véritable force ne consiste pas à tourmenter et à molester, mais à conseiller, à secourir, à se montrer bienveillant et serviable.

Rojos

LES MERVEILLES DU TOMBEAU

Toute la vieille Egypte antique a surgi soudain, tangible et précise, des rochers de Thèbes. Près du tombeau, depuis longtemps violé et pillé, du grand seigneur égyptien Mehenkwtetre, des archéologues américains ont découvert une chambre secrète taillée dans le roc et contenant la plus curieuse des collections.

Réunis par le défunt dans l'étroit caveau, se trouvent les modèles de tous les métiers anciens, la reconstitution minuscule du train d'une grande maison. On voit, sous formes de statuettes de bois peint, Mehenkwtetre et ses gens comptant les troupeaux. Dans une boulangerie en miniature, des femmes pétrissent des gâteaux; dans la boucherie, des hommes dépècent des boeufs auprès d'un abattoir fort bien conditionné. Dans une caisse, on voit une menuiserie; dans une autre, le grenier où des esclaves mesurent le blé. Ailleurs, des fileuses et des tisserands manient fuseaux et navettes, et les frêles fils de lin se déroulent entre leurs doigts.

Ce seigneur faisait du yachting; il nous a laissé les maquettes de ses bateaux. Et les mâts ont encore tous leurs cordages, les rameurs leurs avirons, les pêcheurs leurs filets et harpons. Sur le seuil de sa cabine dont le toit s'arrondit sur le bateau central, suivi d'un bateau-cuisine, le noble Mehenkwtetre écoute ses musiciens. Et, dans cette mignonne cabine, un esclave semble ranger les chaises et la banquette, sous laquelle on voit deux petites mains recouvertes de cuir.

Les musées de Londres et de New-York vont maintenant se partager ces merveilles que quatre mille ans ont laissées intactes.



COMMUNICATIONS DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Efficacité des aéroplanes dans la protection des forêts

Deux services forestiers avec lesquels la Commission d'Aviation coopère durant l'été dernier ont fait l'heureuse expérience d'éviter une véritable conflagration en transportant rapidement sur les lieux de l'incendie, au moyen d'un aéroplane juste assez grand pour les besoins d'observation et de patrouille des forêts, des hommes avec leurs appareils et leurs approvisionnements. Cette coopération a été établie par la Commission d'Aviation entre le service forestier fédéral et les divers services forestiers provinciaux. Le premier cas de cette prompte intervention s'est produit dans la zone de guet de Sioux, Ontario ouest, où la Commission d'Aviation coopérait avec le ministère provincial des Terres et Forêts. A cet endroit, la patrouille aérienne découvrit un feu dans des conditions où une intervention rapide devenait nécessaire si l'on voulait éviter un incendie désastreux. Il était à soixante-quinze milles de la base et, en moins de trois heures, deux gardes-feu étaient à la tâche. Ils luttèrent sans relâche et empêchèrent le feu de se propager pendant deux jours, alors que des renforts leur furent envoyés d'un autre

point par canot; l'incendie fut maîtrisé et éteint. Les occupants du canot avaient payagé durant une journée et demie pour s'y rendre. Le deuxième cas se produisit dans le nord du Manitoba où la Commission d'Aviation travaille de concert avec la division fédérale de Sylviculture. Là, un commencement d'incendie fut découvert tard dans la soirée. A l'aube du lendemain, l'aviateur et deux forestiers prenaient la route aérienne et arrivaient sur les lieux à 4 h. 30 du matin. Ils se mirent à l'oeuvre tous les trois et à midi l'incendie était éteint. L'inspecteur de la division de Sylviculture loue l'ardeur des aviateurs à remplir leur tâche et enregistre l'excellente coopération existant entre les deux services. La saison actuelle de patrouille contribuera beaucoup à déterminer l'importance de l'aéroplane dans la protection de la forêt.

Equipement moderne contre les incendies

Bien que la méthode moderne de combattre les incendies dans les villes et les cités canadiennes ait fait des progrès considérables au cours des cinq dernières années, celle de combattre les feux de forêts en a fait de plus grands encore. Les organisations

forestières fédérales, provinciales ou privées se servent maintenant dans leur travail de protection, d'aéroplanes, de canots automobiles, de wagons, et trucks automobiles, et de pompes portatives à gazoline, outre les moyens anciens mais toujours sûrs, tels que chevaux, bêches, houes et sacs humides; les hommes sont appelés aux points en danger au moyen de téléphone, d'héliographes et d'autres appareils à signaux.

Des pompes portatives à gazoline d'une force allant jusqu'à dix chevaux-vapeur et pouvant refouler l'eau dans 1,500 pieds de boyau sont actuellement employées par les services forestiers du gouvernement fédéral et des provinces pour combattre les feux de forêts.

Avertissements distribués par voies aériennes

Même les vieux coureurs des bois, que l'on pourrait supposer ne pas partager cette opinion, témoignent que l'avis imprimé, affiche ou pancarte ordonnant de prendre garde au feu, est l'arme la plus efficace de protection contre les feux de forêts. Toujours en contact intime avec chaque partie de son vaste service, la division de Sylviculture du Ministère de l'Intérieur fait imprimer chaque saison une série complète d'affiches, de façon à rendre ses avertissements aussi frappants que possible. Durant la dernière saison, deux nouvelles formes ont été ajoutées: la première consiste en affiches qui doivent être collées sur le brise-vent des automobiles pénétrant sur les réserves forestières fédérales, et l'autre en feuillets que les patrouilles forestières aériennes laissent tomber à leur passage au-dessus

des campements ou des pique-niques. L'un de ces derniers est ainsi libellé: "Citoyens! Prêtez votre concours au Service Forestier pour la protection de votre propriété, en faisant attention au feu dans les bois. Patrouille aérienne coopérative.— Commission d'Aviation— Division de la Sylviculture."

Nos forêts canadiennes sont pleines d'arbres dont chacun vaut bien des billets d'un dollar, et cependant des personnes laissent leurs feux de campement allumés, jettent leurs allumettes en combustion et, par leur insouciance, font brûler de grandes étendues de forêts.

Le tabac et les allumettes en combustion sont surtout à craindre comme causes des feux de forêts. Les bois en pleine croissance fournissent du travail; les forêts dévastées par le feu n'en donnent à personne. Ne soyez pas responsables de la destruction d'une belle forêt.

— 0 —

QUELQUES NOTES HISTORIQUES SUR L'AGRICULTURE DANS LE QUEBEC

Samuel de Champlain, qui venait de fonder la ville de Québec (en 1608) avait foi en l'avenir agricole du Canada:

"Ce sera", disait-il, "un pays de labourage et de pâturage; avant tout, il faut y conduire des laboureurs."

Dès 1613, il écrit:

"Pour éviter les inconvénients qu'il y a eu les années précédentes en faisant trop tard le foin pour le bétail, j'en ai fait la récolte au Cap Tourmente dès le mois d'août."

Du bétail fut importé dans le pays dès les premiers jours de la colonie. En 1626, Champlain établit une ferme au pied du Cap Tourmente pour le bétail qu'il envoyait de Québec.

* * *

LE PREMIER COLON CULTIVATEUR

Mais le premier colon cultivateur qui vécut des produits du sol fut Louis Hébert, un apothicaire de Paris, qui débarqua à Québec en 1617, avec sa femme et ses enfants, et se mit à défricher et à cultiver le sol occupé actuellement par l'emplacement de la cathédrale de Québec, du séminaire et de cette partie de la Haute-Ville qui s'étend de la rue Ste-Famille à l'Hôtel-Dieu; au temps de Champlain cette partie de la ville était désignée sous le nom de "labourages d'Hébert". Sans autre instrument que sa bêche, il tourna et retourna cette terre jusqu'à ce qu'elle fut prête à recevoir la semence. Il y jeta les grains et graines de France, y planta des pommiers et des rosiers et vit enfin se pencher, au souffle de la brise, les épis dorés, les fleurs et les fruits de la patrie de là-bas. Le troisième centenaire de l'arrivée de Louis Hébert a été célébré à Québec en 1917 et, à cette occasion, il s'est fondé un comité de citoyens pour ériger un monument commémoratif au premier cultivateur de la colonie.

Le second pionnier en agriculture fut Guillaume Couillard, le gendre d'Hébert, qui est mentionné par Champlain comme possédant en 1629 sept ou huit arpents de terre commencée.

Après lui, vint Abraham Martin, qui a aussi cultivé pour vivre, entre 1643

et 1646, la terre connue ensuite sous le nom de Plaines d'Abraham et qui est devenue en 1759 le champ de bataille des armées de Wolfe et de Montcalm.

Un autre pionnier des premiers jours de la colonie, Robert Giffard, s'occupa aussi d'agriculture et il paraît qu'il avait de grosses récoltes de blé, de pois et blé-d'Inde. Voilà pour le district de Québec.

Dans la région de Trois-Rivières, ce fut Pierre Boucher qui encouragea l'agriculture comme seigneur et comme cultivateur. Il dit que toutes les récoltes viennent bien et trouve dans les jardins presque tous les légumes et beaucoup de fleurs connues en Europe.

A Montréal, Pierre Gadois prit possession en 1648 de la terre sur laquelle le marché Ste-Anne est maintenant situé et devint une des premiers habitants cultivateurs. Citons également, parmi les premiers défricheurs, les noms de Maisonneuve, Simon Richomme, Blaise Guillet, Léonard Lucault, François Godé. Le sang de ces pionniers de l'agriculture coule encore dans les veines d'un grand nombre de familles canadiennes qui sont fières de pouvoir les réclamer comme ancêtres.

La terre produisait bien: "Dieu a tellement béni les labours, écrivait la Rév. Mère de l'Incarnation, supérieure des Ursulines de Québec, en 1650, "que la terre donne des blés très bons et en assez grande nourriture pour nourrir ses habitants. L'air y est plus chaud à présent que la terre est plus découverte et moins ombragée de ces grandes forêts qui la rendaient si froide."

ORGANISATION AGRICOLE

L'organisation agricole de la province couvre trois périodes de développement.

Seigneuries

—Jusqu'en 1626, il n'y avait aucun système régulier de colonisation dans la Nouvelle-France, et celui établi à cette date était basé sur ce qu'on appelle la tenure seigneuriale, semblable à celle prévalant sous la Vieille France, mais modifiée d'après les circonstances; 250 seigneuries furent établies sous le régime français, et quatre nouvelles sous le régime anglais. Ce système seigneurial qui dura jusqu'en 1854, facilita l'organisation et le développement de la population rurale dont il assura la stabilité et favorisa le groupement en paroisses. Au moins 47 paroisses s'établirent entre la fondation de la colonie et l'an 1700. Actuellement, 275 familles sont connues comme vivant encore sur les terres occupées par leurs ancêtres avant 1700, témoins vivants, à travers de 5 à 10 générations, de l'énergie des premiers pionniers qui s'attachèrent fermement au sol qu'ils avaient défriché.

Colonisation des Cantons de l'Est

Tandis que les habitants canadiens-français s'étaient établis sur les deux rives du St-Laurent, la région située plus au sud, et désignée actuellement sous le nom des Cantons de l'Est, commença vers la fin du 18^{ème} siècle à être colonisée par des cultivateurs ou colons de langue anglaise. Commencée en 1774, cette colonisation prit quelque développement entre 1784 et

1799 et augmenta vigoureusement de 1800 à 1817, lorsque l'élément français des seigneuries vint s'établir aux côtés des familles anglaises fondatrices des "Townships". En 1875 les Canadiens-Français se trouvaient déjà en nombre considérable dans 36 des cantons anglais.

Colonisation contemporaine

Un troisième mouvement de colonisation, parti des vieux établissements vers le milieu du 19^{ème} siècle, fit ouvrir à l'agriculture quelques districts nouveaux. C'est ainsi que se fondèrent les premiers établissements du lac St-Jean et Chicoutimi en 1840, du lac Témiscamingue en 1860, de la vallée Matawan en 1863, de la vallée Matapédia en 1870 et du lac Nominigou en 1880.

* * *

INTRODUCTION D'ANIMAUX DOMESTIQUES.

Le premier bétail importé par Champlain en 1608 venait très probablement de la Normandie. Le bétail canadien-français qui paît maintenant dans les pâturages de la province de Québec descend des animaux amenés par Champlain. Boucher dit:

"C'est en 1663, que les boeufs, pores, moutons, chiens, chats, poules, dinges et pigeons ont été apportés de France."

Le premier cheval amené à Québec, en 1647, fut présenté au gouverneur, M. de Montmagny. Il y eut des importations en 1665, 1667 et 1670 de chevaux envoyés par le roi de France Louis XIV, et qui furent confiés aux soins des habitants, à certaines conditions.

Le cheval canadien du 17^{ème} siècle acquit une grande réputation pendant un siècle et demi et fut considéré comme le meilleur cheval du Canada, ce qui fut cause de sa disparition, car tous les meilleurs étalons de la race furent achetés par les Américains et il n'en resta qu'un petit nombre qui ont permis de reconstituer à peu près la race, grâce au travail persévérant d'agronomes dévoués et de la société des éleveurs de la province.

Importations plus récentes

La vraie race de bétail Canadien a son "herd-book" depuis 1886. Aujourd'hui Québec compte en outre huit autres races de bétail. Les Ayrshires et les Shorthorns vinrent en 1830, les Galloways et Herefords en 1860, les Jerseys en 1865, les Guernseys et Polled Angus en 1878, et les Holsteins en 1881.

Pour les chevaux, à part la race Canadienne, le Clydesdale a été introduit en 1840, le Percheron en 1855, le Suffolk en 1868, le Shire en 1883, l'Anglo-Normand, Normand et Breton en 1889 et l'Ardennais (Belge) en 1902.

Jusqu'à il y a une quarantaine d'années, le cultivateur de Québec ne gardait jamais assez de bétail en proportion de la terre cultivée; mais, par contre, l'élevage du cheval était si exagéré que l'intendant Raudot en 1709 avait dû lancer une ordonnance pour diminuer le nombre de chevaux et encourager la production du bétail.

Moutons

Sans compter les moutons déjà au pays, les immigrants américains importèrent des moutons croisés de diverses races. Vers 1850, des Mérinos,

Leicesters et Southdowns de race pure furent importés dans l'Ontario dans le district de Montréal. Après 1854 vinrent les Cotswolds; en 1880, les Shropshires et plus tard, les Oxfords et Lincolns.

Porcs

C'est en 1835 que les porcs de race Berkshire furent introduits dans le district de Montréal; jusqu'alors il n'y avait que la race commune importée de France. L'introduction des autres races étrangères, américaines et anglaises, telles que Chester White, Essex, Poland China et Yorkshire peut être attribuée à l'influence de la Chambre d'agriculture, organisée en 1853. La dernière race introduite fut celle du Tamworth, un porc à bacon, importée en 1895.

—o—

UN MAIRE ET UN GARDE-CHAMPETRE INTELLIGENTS

Le fait est authentique, il est arrivé dans une commune du centre de la France traversée par une rivière limpide.

Un jour le maire de la commune écrivait au Préfet du département pour lui apprendre que "le pays était travaillé par des meneurs étrangers à la commune".

Le Préfet lui répondit par dépêche: "Suis au courant; faites surveiller la population flottante."

Depuis ce jour-là, sur l'ordre précis du maire, le garde-champêtre s'attacha comme une ombre à surveiller les bateliers qui se reposaient sur leurs bateaux amarrés au rivage, laissant sans surveillance aucune les vagabonds et les meneurs étrangers qui en prenaient à leur aise.

LE FRANÇAIS, TEL QU'ON L'ÉCORCHE

C'est de très bon goût de proclamer aux quatre coins de la province que nous parlons le français comme des anges. Nos conférenciers le savent, qui ne peuvent faire une petite cause-rie, dans le genre respectable et bénisseur, sans remâcher la vieille rengaine du "grand siècle" et des savoureux archaïsmes du XVIIe. Grâce à ces messieurs et à de trop nombreux professeurs ecclésiastiques et laïques, la jeunesse se flatte de parler à la manière de Louis XIV. Il n'y a plus rien à lui apprendre. Comme Pic de La Mirandole, elle sait tout et un peu plus.

Nous souffrons tous d'une ridicule et nuisible prétention. Notre peuple, faut-il croire, est le mieux éduqué du monde, celui qui possède par excellence la maîtrise de la langue française; Québec est l'Athènes de l'Amérique. "Si notre langue est rugueuse, c'est qu'elle a été à la bataille", disait, il y a quelques années, l'un de ces dangereux conférenciers. Non, si notre langue est rugueuse, c'est qu'elle est par trop écorchée depuis trois cents ans. Mettons-nous bien dans la tête que nous parlons mal et piochons la grammaire et le dictionnaire, avec acharnement.

* * *

Vaudeville : Comédie légère ou bouffe, basée sur le quiproquo. En Angleterre et en Amérique, le vaudeville devient un théâtre où des bateleurs et histrions en tournée jouent du banjo, du xylophone et exécutent des passes

de prestidigitation ou des tours d'acrobatie.

Ce recueil contenant les noms, occupations et adresses des abonnés du téléphone est un **annuaire**. On doit dire: l'annuaire du téléphone et non le directoire, le livre du téléphone. Le mot bottin lui-même, conseillé quelque part, est d'un emploi condamnable. Le bottin est en France l'annuaire du commerce et de l'industrie, de l'administration et de la magistrature. Il n'a donc rien à faire avec le téléphone.

Les mots phonographe, grammophone et graphophone s'emploient couramment sans aucune distinction. Cette distinction existe. Le **phonographe**, cet appareil qui reçoit les traces produites par les sons de la voix et qui reproduit ces sons avec une exactitude merveilleuse, est le terme générique, embrassant dans l'espèce le **graphophone**, muni d'un cylindre enregistreur et le **grammophone**, dans lequel le cylindre enregistreur est remplacé par un disque garni de noir de fumée.

Les accessoires du **tennis** (ancien jeu de paume) sont le filet (au lieu de net), la raquette et les balles. Le lawn-tennis (terme francisé) procède du vieux jeu français la longue-paume. On joue au lawn-tennis un contre un (partie simple) et non "single", ou deux contre deux (partie double) et non "double". Si les joueurs arrivent ensemble à 40, ils sont à **deux** (et non deuce), et le point suivant se compte **avantage**. La partie (traduction du

mot "set") se compose de "six jeux". Le servant se poste sur la ligne de fond et son partenaire sur la ligne de service.

Le mot **hockey**, ainsi que le mot **cricket** sont au dictionnaire. Ils ne se traduisent pas et c'est sans doute un tort que de dire: le jeu de goudet pour le jeu de hockey. Le goudet est une sorte de jeu de mail qui ressemble bien plutôt au croquet qu'au hockey.

Moultres personnes disent encore une "librairie" au lieu d'une bibliothèque. Est-ce bien là un anglicisme? Sans doute, le mot "librairie", pris en ce sens, étant la traduction de l'anglais "library" est dangereux; mais n'oublions pas qu'une librairie (mot archaïque) a déjà signifié une bibliothèque. Exemples: la librairie du roi; maître de la librairie, bibliothécaire du roi. Ce mot se trouve entre guillemets chez Jules Lemaitre, Emile Faguet et dans le Sylvestre Bonnard, d'Anatole France.

Le **tableau noir**, mot usité par les écoliers pour signifier cette table peinte en noir pour écrire et tracer des figures, est absolument français. On dirait fautivement autre chose. Que de fautes nous commettons au jeu de cartes! Relevons-en deux: Packter les cartes: les **préparer**, les arranger de manière à s'assurer le gain de la partie; "bad deal" ou "mixed deal" se dit en français: **maldonne**, action de mal distribuer les cartes. Il y a conséquemment à ce jeu, la donne et la maldonne, selon que les cartes sont bien ou mal distribuées.

Pour peu que nous voulions être sévère, nous pourrions dire carrément que le mot **canot** (d'origine américaine) ne correspond pas du tout à l'embarcation que nous connaissons sous ce nom en Canada. Le canot muni d'u-

ne quille (Peterborough, etc.) est un **canoe**. L'aviron est une **pagaie** (petit aviron court des sauvages). Ne pas dire: mot à double sens, mais bien, mot à double entente.

Un **cartonnier** est un meuble de bureau ou un casier garni de cartons pour serrer des papiers.

Une **chemise** (au lieu de wrapper) est un papier fort ou cartonnage léger dans lequel on classe des papiers.

On donne aussi toutes sortes de fausses significations au mot liseuse. Une **liseuse** est une sorte de petit couteau à papier muni d'un crochet, qui sert à marquer la page où l'on a suspendu la lecture d'un livre; ou encore, c'est une petite table à plusieurs étages, disposé de façon à recevoir des livres et à faciliter la lecture.

Ces enveloppes mobiles, de drap d'or, de soie, etc., ou ces couvertures mobiles en cuir gaufré, doré, etc., qui servent à protéger les belles reliures et à recouvrir les livres sont des **chemises**, non des liseuses. On dit: une chemise de livre.

Que de fautes aussi dans la nomenclature des accessoires du téléphone! La compagnie Bell dispose de deux types de téléphone: le type fixe ou mural; le type mobile ou portatif, que l'on pose sur un bureau de travail, une coiffeuse, une toilette, etc.

Le tuyau d'acoustique, suspendu au **crochet**, est le **récepteur**. L'ouverture ou la plaque se nomme le **transmetteur**.

Les "switch-boards" sont les **tableaux** de distribution. Dire téléphonistes ou demoiselles du téléphone, au lieu de "filles du central", terme grotesque et pour le moins ambigu. Le mot "opératrice" est cependant usité quelquefois en France. Celle-ci établit la communication au moyen de

fiches, introduites dans des alvéoles appelés, suivant leur affectation, "jacks" particuliers ou "jacks" généraux. Au lieu d'échange, dire réseau, et mieux **secteur**.

Les avocats, après avoir étudié le droit dans un Code dont la phraséologie et le charabia firent tomber Gustave Flaubert dans des accès de fureur, jargonnent au Palais un français qui n'est pas très éloigné du sabir. Il faudrait, en vérité, pour contenir toutes les fautes grossières commises par la noblesse de robe un énorme in-quarto. Cedat lingua togea: que la langue le cède à la toge!

Nous ne mentionnerons cette fois que le mot impropre: relâchement, au lieu de relaxation. On doit dire la **relaxation** d'un prisonnier (action de le remettre en liberté), non le relâchement. Ne pas dire ainsi: le gouvernement a fait instituer une enquête, mais: le gouvernement a ordonné une enquête. Les avocats se servent négligemment de cette locution anglaise: en matière de fait, alors qu'il serait si simple de dire: effectivement.

Un mépris de cour est un **outrage à la magistrature**. Une grossière indécence est un **attentat à la pudeur**.

Le papier "fool'scap" (bonnet d'âne) devient en bon français le papier **tellière** ou le papier **ministre**. On l'appelle encore le papier pot. Il doit son nom à ce qu'il fut fabriqué pour les bureaux de Le Tellier, ministre de Louis XIV, et employé subséquemment dans les bureaux pour l'écriture et l'impression des circulaires.

Ouvrons une parenthèse pour la syntaxe. Le verbe ouïr n'est usité qu'à l'infinitif, au participe passé et aux temps composés—ce qui n'a pas empêché récemment un quotidien du soir d'écrire, en gros caractères: "On

ouïra cette cause, la semaine prochaine."

On abuse un peu trop aussi dans les journaux du mot **entendement**. L'entendement est cette faculté par laquelle l'âme conçoit: c'est le jugement, non le sens de l'ouïe. Ne pas dire alors: "cet homme a l'entendement difficile", si vous voulez faire comprendre qu'il a l'oreille dure.

Les chevaliers de la première et de la deuxième croisade entreprises contre l'Anglicisme, se sont âprement chicanés à l'endroit de certains diminutifs. Ils furent pour l'abréviation des mots "monsieur" et "saint", par exemple, d'une sévérité excessive, ne voulant nullement admettre des diminutifs Mr. ou St.—Or, s'il est plus élégant, plus convenable d'écrire M. (pour monsieur) ou S.—pour Saint, les abréviations Mr (lettre r à l'égalité supérieure de la majuscule, caractère que ne peuvent donner nos linotypes ou nos monotypes) et St. (lettre t, de préférence, toute petite, ponctuée à sa base d'un point, autre caractère que n'ont pas nos machines à composer), n'en sont pas moins françaises.

Pour terminer, donnons quelques traductions du mot "set", mot resté fort en honneur dans notre bonne population:

Set de salon, de chambre à coucher, de salle à manger, pour: ameublement.

Set de perles, de diamants, d'or, pour: parure.

Set de cheminée, de foyer, pour: garniture.

Set en porcelaine, en argent, pour: service de vaisselle.

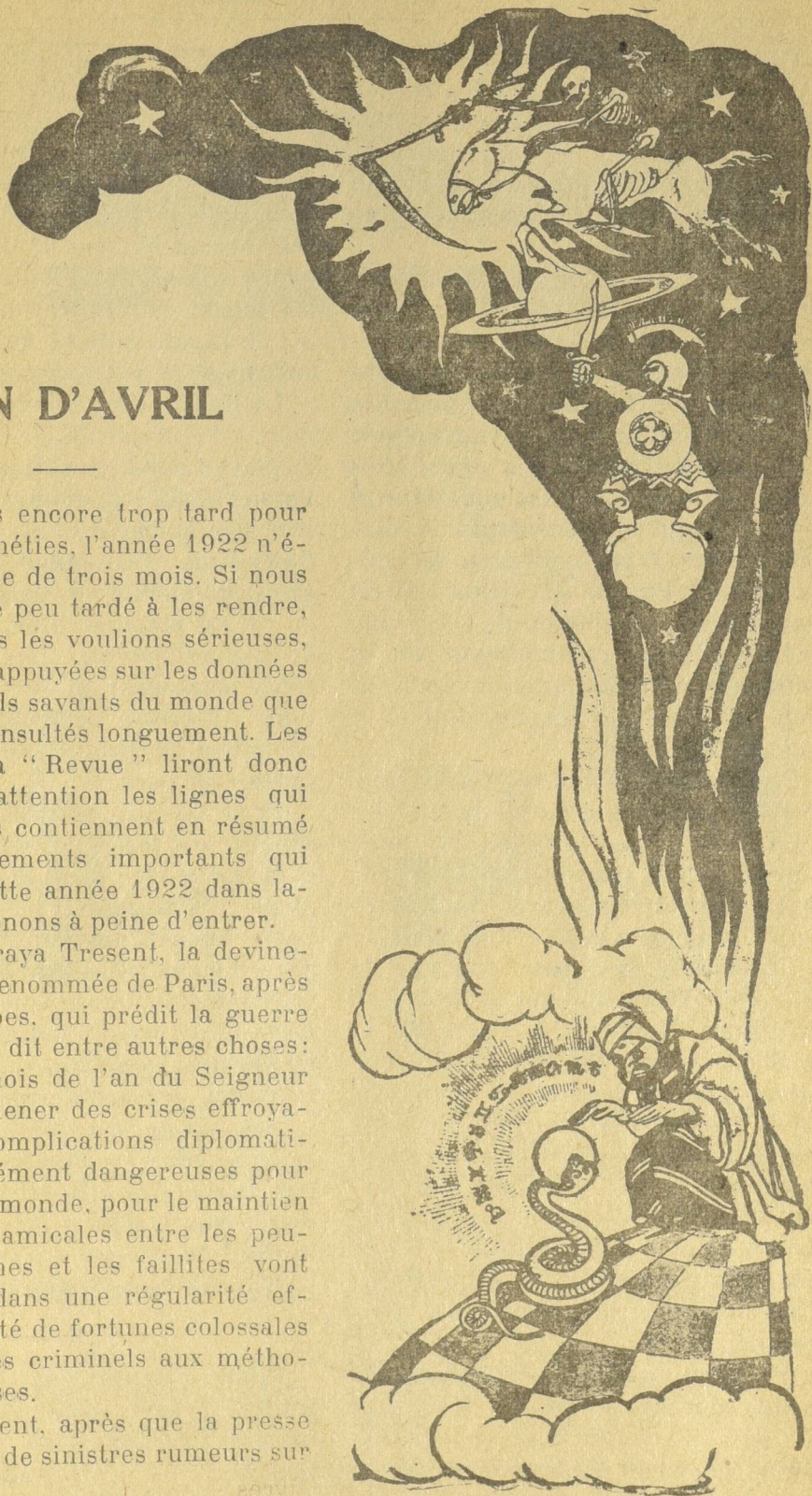
Set de livres, pour: collection de livres.

NOTRE POISSON D'AVRIL

Il n'est pas encore trop tard pour faire ses prophéties, l'année 1922 n'étant vieille que de trois mois. Si nous avons quelque peu tardé à les rendre, c'est que nous les voulions sérieuses, définitives et appuyées sur les données des plus grands savants du monde que nous avons consultés longuement. Les lecteurs de la "Revue" liront donc avec grande attention les lignes qui suivent. Elles contiennent en résumé tous les événements importants qui marqueront cette année 1922 dans laquelle nous venons à peine d'entrer.

Madame Fraya Tresent, la devinresse la plus renommée de Paris, après Mme de Thèbes, qui prédit la guerre de 1914, nous dit entre autres choses: "Les douze mois de l'an du Seigneur 1922 vont amener des crises effroyables et des complications diplomatiques profondément dangereuses pour la sécurité du monde, pour le maintien des relations amicales entre les peuples. Les ruines et les faillites vont s'accumuler dans une régularité effrayante à côté de fortunes colossales que feront des criminels aux méthodes audacieuses.

Heureusement, après que la presse aura répandu de sinistres rumeurs sur



la rupture de l'entente cordiale entre l'Angleterre et la France, des conférences, dans le genre de celles de Canne et de Washington, rapprocheront ces deux grands peuples menacés un moment de s'entre-tuer dans une guerre implacable.

La composition du gouvernement français sera remodelée et transformée lentement et toutes les convulsions diplomatiques se termineront par une paix heureuse et bienfaisante.

Vue d'un autre point de vue, l'année sera riche en assassinats de toutes sortes, en scandales sociaux. On y verra de nombreux accidents de chemins de fer. L'augmentation du coût de la vie en Europe et surtout à Paris exaspérera la population de cette ville célèbre déjà par sa politesse et sa courtoisie. Ses habitants deviendront d'un caractère bilieux, intraitable et impossible."

D'autres devins moins célèbres s'accordent tous à dire que le bolchévisme a vécu et que la félicité, le bonheur et la paix susceptibles de se rencontrer sur terre viendront de l'Amérique, du Canada et des Etats-Unis.

Un dernier prophète annonce la naissance d'un génie qui brillera bien au-dessus d'Homère, de Corneille et de Shakespeare, par son intelligence universelle. En général, les pythonnisses et diseurs d'oracles font des réticences sous ce rapport et s'accordent plutôt à dire que le monde des lettres, des arts et des sciences ne produira rien de plus que l'an dernier ; que même, la peinture et la sculpture inclineront vers une décadence plus marquée.

D'un autre côté, les prophètes américains sont fort optimistes. Il est vrai que pour les américains, en général, la conférence du désarmement, tenu à

Washington, au mois de décembre 1921, a réglé toutes les questions mondiales, passées, présentes ou futures ! Or, les prophètes yankees nous annoncent une année exceptionnellement paisible et fructueuse. Les moissons seront bonnes et les moissonneurs nombreux et bien payés. Tous les sans-travail trouveront de l'emploi ! A l'étranger, voilà ce qui va se passer en l'an 1922 :

La Russie sera relevée par les armées du monde entier et une entente du Soviet avec les nations alliées ; la Perse et la Mésopotamie seront infestées par la peste et la famine ; les Etats-Unis et le Japon auront quelques démêlées ; en Angleterre, la vie du roi est menacée ainsi que la forme de gouvernement. Des troubles sérieux éclateront au Portugal et dans toute l'Europe centrale. L'Espagne connaîtra la révolution ainsi que les Indes anglaises.

Et au Canada, nous dites-vous ? La réponse est fort simple : réduction du coût de la vie ; fléchissement de l'échelle des salaires ; amélioration de notre budget municipal, grâce à un accord entre les autorités de l'hôtel de ville et celles qui règnent au parlement de Québec ; baisse sensible des loyers en certains quartiers et maintien ailleurs des loyers antérieurs.

Sans doute, les lecteurs ont cru de la première à la dernière ligne, que nos prédictions allaient finir en queue de poisson d'avril, c'est-à-dire manquaient de sérieux. Qu'ils se ravissent !

L'avenir nous donnera raison.

— 0 —

Pour s'orienter dans la vie, il est utile de penser, quelquefois. Pour demeurer heureux, il ne faut pas trop penser.

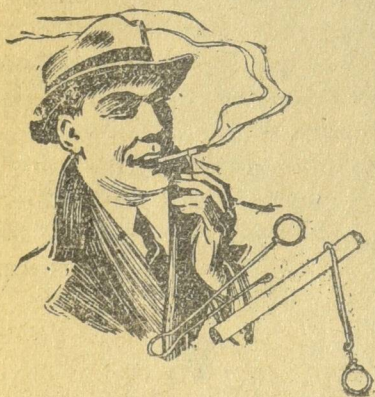
Gustave LeBon



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

UN FUME-CIGARETTE ELEGANT

Voici un nouveau fume-cigarette, à la fois simple, léger, pratique et élégant. Il a en plus un avantage énorme, celui de ne pouvoir se boucher. Pour le fabriquer, il suffit d'un fil de

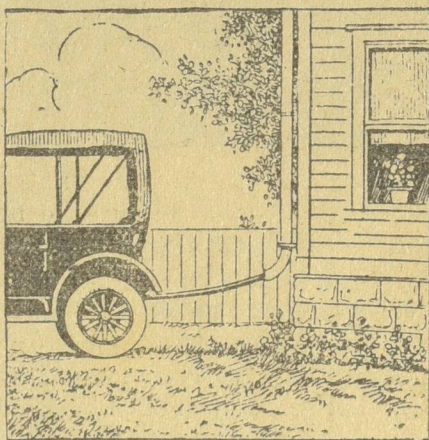


fer recourbé de façon à tenir la cigarette comme dans une bague. Deux bagues, une pour le doigt qui la tient et l'autre pour la cigarette elle-même.

COMMENT DEBOUCHER UN TUYAU

Il n'est pas rare que des nids d'oiseaux, des feuilles ou autres débris s'amassent dans les gouttières d'un

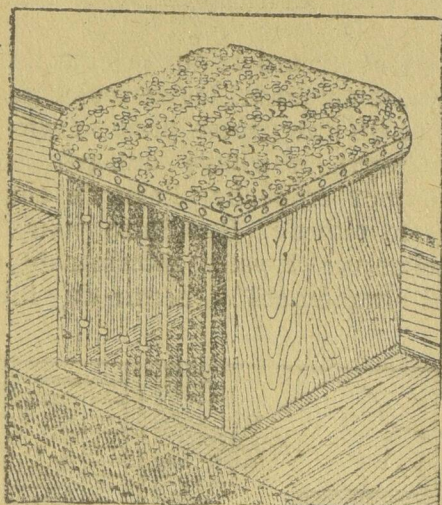
toit et obstruent le tuyau chargé de conduire sur le sol les eaux des gouttières. Qu'une grosse pluie survienne et le tuyau se trouve entravé assez bien pour empêcher l'eau de couler dans la citerne. Que faire pour déboucher ces tuyaux interminables ? Tout simplement se servir du tuyau



d'échappement d'une automobile. C'est de l'homéopathie : la guérison des semblables par les semblables. Un tuyau est malade; on se sert d'un tuyau pour le guérir.... Le tuyau d'échappement d'une auto a assez de force pour souffler tous les débris accumulés dans la gouttière. On relie le tuyau de la gouttière au tuyau d'échappement de l'automobile, au moyen d'un simple boyau d'arrosage.

UN SIEGE-CHAUFFERETTE

Dans les maisons munies du système de chauffage central à air chaud, il est facile d'obtenir une meilleure distribution de l'air chaud, sur le plancher et le long des lambris ou plinthes, par des registres en forme de boîtes ou de tabourets, sortes d'évents



chargés de régler l'admission de la chaleur. Ces tabourets sont faits suivant la vignette ci-contre. En plus d'être plus chaud qu'un réverbère, ce registre devient un siège des plus confortables. On peut le rembourrer comme un fauteuil dans les tons de la pièce où il se trouve.

— 0 —

LES BARRAGES DE LA HOLLANDE

La Hollande vient d'entreprendre un travail de génie remarquable que le monde regarde comme le plus audacieux et le plus habile moyen d'enrayer les incursions de la mer dans la prairie. Depuis les premières pages de son histoire, mettons depuis l'an 1170, le peuple hollandais combat cette en-

nemie séculaire, la mer, avec beaucoup d'énergie, sans grand succès cependant. Chaque année, la moitié du pays était submergée par les eaux de l'océan qui couvraient lentement cette plaine. De là viennent tous ces petits moulins, ces moulins innombrables



qui couvrent tout le territoire de ce pays et forment son cachet d'originalité. Ces moulins furent bâtis pour drainer l'eau dans les parties basses ou inférieures de la Hollande. C'est au douzième siècle que l'on pensa à cet expédient contre la mer. Puis, après avoir essayé pendant des siècles

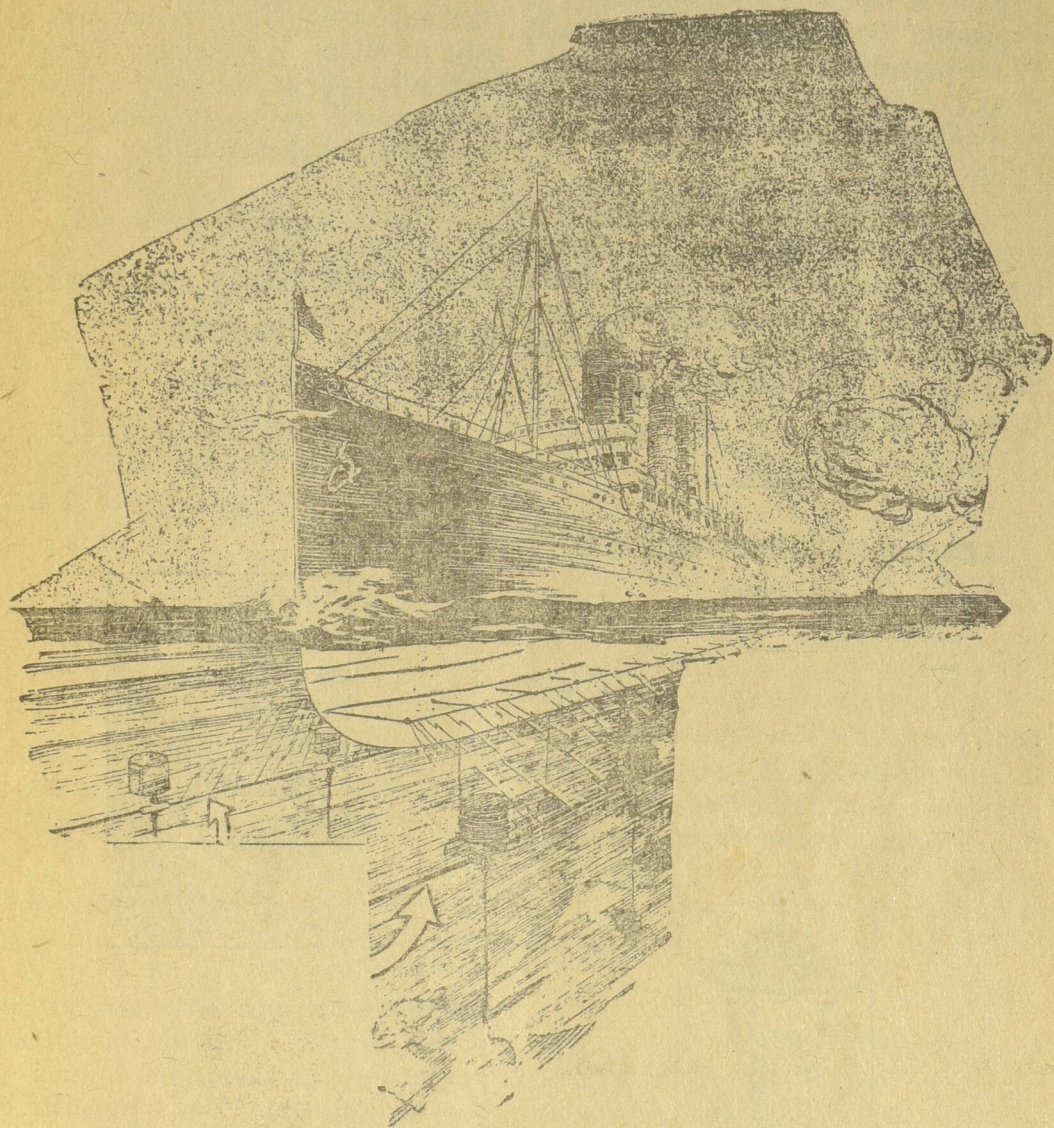


à canaliser les eaux, on vient de se résoudre à faire des dépenses énormes pour barrer complètement la mer.

Ces barrages nombreux qui bloqueront les eaux de la mer auront pour

but de régulariser la distribution des eaux sur le territoire : d'augmenter l'étendue des contrées habitables, la population augmentant chaque année

de soixante-quinze mille habitants qui ne savent où se loger; d'apprendre aux Hollandais à se subvenir à eux-mêmes.



UNE ALARME DANS LE BROUILLARD

Un nouveau système de signalement télégraphique pour faciliter la navigation dans le brouillard vient d'être inventé par un marinier de l'Amé-

rique du Sud. Une paire de gros câbles serait jetée au fond de chaque côté d'un canal ou autre passage conduisant à un port, de façon à ce qu'elle

se tint en suspens à vingt pieds environ de la surface de l'eau.

Le long des navires serait disposé un fil isolé et submergé, servant d'antenne. Un téléphone sans fil relié à l'appareil télégraphique indiquerait au navigateur la distance de son navire aux câbles, grâce à certaines notes musicales basées sur les deux courants.

Si le navire se tient bien entre les deux câbles qui marquent le chenal, les notes transmises par le téléphone sans fil sont également élevées. S'il appuie vers la droite ou la gauche, les notes du côté où penche le navire se font plus fortes.

—o—

LES TRANSFORMATIONS DU

CASQUE

On n'a réellement plus aucun respect pour les choses qui ont servi à la guerre, pas plus, d'ailleurs, que pour les soldats valeureux qui l'ont faite. Voici, dans le dessin qui illus-



tre cet article, un casque de fer ou bourguignotte qui fut porté pendant la guerre par un soldat anglais et qui recouvre maintenant la partie extérieure d'un tuyau de poêle. Le casque

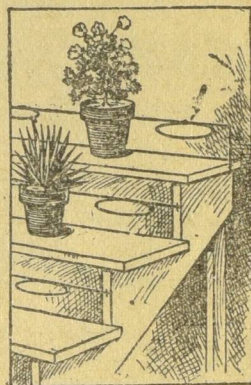
glorieux, appliqué comme un capuchon sur le tuyau, empêche la pluie d'y entrer. L'invention est pratique et originale, mais tout de même un peu irrespectueuse. Il est étrange de songer que certains de ces casques sont aux Invalides, à Paris, dans la collection moderne du Musée de l'Armée, et que d'autres servent de couvre-tuyaux ou cheminées en Amérique.

—o—

POUR PROTEGER LES POTS DE FLEURS

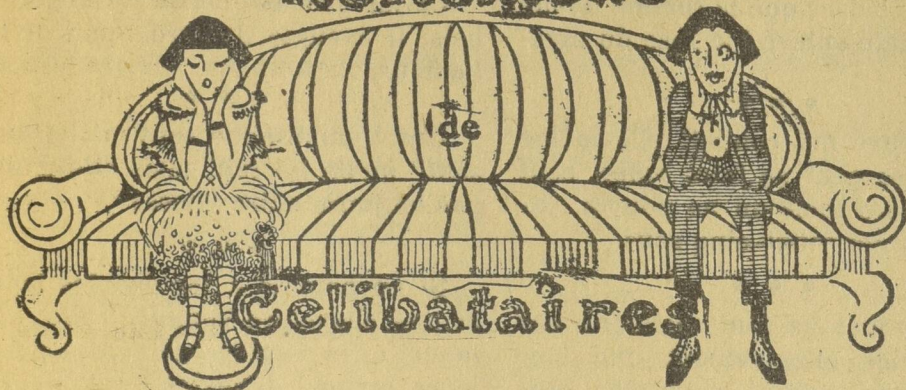
—

Quand les petites estrades destinées à supporter les plantes mises en pots sont exposées au grand vent, il arrive



fréquemment que les pots sont emportés et jetés à bas des tablettes de ces jardinières, dont nous donnons ci-contre le dessin. Pour empêcher ces désastres qui gâtent infailliblement les fleurs ou les plantes, il n'y a qu'à disposer un fil de fer solide entre chacune des tablettes, c'est-à-dire à griller en quelque sorte le fond de la jardinière, de façon à ne pas laisser de place aux pots pour tomber.

Réflexions



FEMMES

Tous les organes de la femme sont plus faibles que ceux de l'homme, sauf la mâchoire, bien entendu.

* * *

La femme qui ne peut pas garder un secret trouvera toujours une autre femme pour l'aider.

* * *

Rien n'égale le plaisir ressenti par un célibataire qui se fait appeler "mon bébé" par une fillette de 20 ans.

* * *

La femme qui parle trop ressemble à la petite fille qui joue avec les allumettes; elle ne se brûle pas toujours, mais le plaisir réside dans le danger couru.

* * *

L'ennui d'épouser un homme pour son argent, c'est que le paiement se fait toujours attendre longtemps.

* * *

Il y aurait beaucoup plus d'amitié entre les femmes si elles pouvaient pardonner aux autres femmes de paraître plus jeunes et plus jolies qu'elles-mêmes.

HOMMES

Tout homme qui n'aime pas une autre femme s'imagine aimer la sienne.

* * *

Le célibataire qui enlève une jeune fille commet un gros vol, mais comme tous les gros vols, il est plus facile de prendre "l'objet" que d'en disposer.

* * *

Un mauvais engagement est bien meilleur brisé que tenu.

* * *

Lorsqu'une femme nous apprend qu'elle ne croit jamais son mari, on se demande lequel des deux est le plus fou.

* * *

Si on veut découvrir toutes les petites faiblesses d'une femme on n'a qu'à se taire et à l'écouter.

* * *

Ne jugez jamais les dispositions d'une femme par son sourire.

* * *

Le jeune homme qui épouse une jeune fille pour son argent fera toujours un mari dont elle pourra se passer facilement.

FEMMES

Chaque baiser que la femme donne est un pétale enlevé à la rose du mystère.

* * *

Une veuve qui conduit elle-même ses affaires peut se faire voler cent mille dollars mais on ne pourra jamais lui voler vingt-cinq sous.

* * *

Les femmes ne sont vraiment pas raisonnables, elles veulent que leur mari dépense autant pour elles que lorsqu'il n'était que le fiancé.

* * *

La raison pour laquelle tant de femmes sont malheureuses en ménage, c'est que la plupart n'ont pas l'entraînement suffisant pour la lutte qui se prépare.

* * *

Une femme instruite est beaucoup plus utile au salon qu'à la cuisine.

* * *

L'amour est un établissement de construction, le mariage un établissement de démolition.

* * *

Les femmes de nos jours s'habillent d'après leur modiste et non d'après leur modestie.

* * *

Avec un parapluie à la main, la femme maigre qui porte une robe courte a l'air de marcher avec trois parapluies.

* * *

Jeune fille n'oubliez pas qu'un homme aime l'amour brûlant autant qu'une soupe chaude.

HOMMES

La jalousie est comme l'alcool de bois, il aveugle d'abord, puis il tue l'amour.

* * *

Une femme aime souvent le "présent" qu'on lui fait, mais elle n'aime pas toujours notre "passé".

* * *

Si un homme a les épaules larges et une chevelure comme celle dans laquelle les femmes aiment à passer leurs mains délicates, cet homme pourra commettre tous les crimes, les femmes lui trouveront toujours des excuses.

* * *

Le mariage est comme un laboratoire: une place de grandes découvertes, d'explosions dangereuses et d'expériences infiniment variées.

* * *

Avant-hier, nous l'appelions: Déesse; hier, son nom était: Reine; aujourd'hui elle répond au nom de "Mon bébé".

* * *

Lorsqu'un homme ne peut pas épouser la jeune fille qu'il aime, il se console en songeant combien elle le regrettera plus tard lorsqu'il sera devenu riche.

* * *

Le Mariage ressemble au jeu de Monaco (put and take) l'homme "donne" sa signature le jour du mariage, ce qui permet à la femme de "prendre" sa paye hebdomadaire durant le reste de ses jours.

* * *

Le temps de la réflexion dans le mariage est Avant, non Après.

LE GRAND DERANGEMENT

La moitié de la population de Montréal s'apprête à se transporter dans les locaux de l'autre moitié. Dans quelques jours, se manifesteront les symptômes du "grand dérangement" annuel, formule canadienne servant dans le Codex à spécifier la maladie périodique du déménagement.

Du premier février au dernier jour d'avril, tous les infortunés locataires, après avoir suspendu comme un crêpe à leur porte un avis de départ, vont aller de par toutes les rues chercher un logement pour remplacer celui qu'un autre viendra habiter, ayant lui-même loué ou sous-loué la maison qu'il occupait l'année précédente.

Pendant six mois, la coutume veut que les locataires, bons enfants vivant dans la crainte du propriétaire, donnent à leur ...ième logement un air pimpant et rajeunissant; qu'ils replâtrent, lambrissent ou tapissent les murs de tentures ou d'étoffes coûteuses; qu'ils cirant les parquets, peignent de frais les plinthes et redorent les appliques électriques. Puis, quand tous ces menus travaux ordinaires d'entretien et de retapage sont terminés, le locataire mande son propriétaire et lui montrant d'un grand geste arrondi les embellissements apportés à son immeuble, lui dit: "Maintenant que j'ai fait de votre chaumière un château, je vous quitte pour un autre. Chacun son tour. J'aurais mauvaise grâce à vous empêcher de louer mon logement à un autre, de qui vous réclamerez le double du loyer que je vous payais. Ne me remerciez pas, M

le propriétaire, je remplis mon rôle, tout simplement."

Et pendant ce temps-là, les joyeux camionneurs, les robustes déménageurs de pianos, supputent les jolis profits qu'ils doivent à la démangeaison de déménagement dont souffre à époque fixe la population bien pensante. Ils vivent de la maladie commune, comme les fossoyeurs et les croque-morts tirent leur propre subsistance de la mort de leur prochain.

Un économiste (qui n'en était pas, sans doute, à son premier déménagement) a calculé que ces déplacements annuels grugeaient les économies des petites bourses et faisaient que les bourgeois, les fonctionnaires, les petits employés en général ne pouvaient que très difficilement boucler leur budget. Le voiturage des meubles seul représente souvent un terme, c'est-à-dire trois mensualités. L'installation nouvelle requiert une somme presque aussi forte, qui se liquide rapidement en divers petits achats de papiers de tenture, de tapis, de lisières pour passages et escaliers, d'ameublements nouveaux. Ainsi, le locataire qui a un bail à perpétuité, disons, pour employer un mot savant, une sorte de bail emphythéotique avec son locateur et tous les locateurs à venir, qu'il ne connaît pas encore, est condamné, de par sa propre faute, en plusieurs cas, à végéter toute sa vie.

Les économies que représente le non - déménagement, additionnées pendant plusieurs années, suffisent à

l'achat d'une propriété, à l'acquisition d'une maison.

Les Anglais sont un peuple de migrants, de voyageurs à l'étranger. Nous aussi, voyageons beaucoup, mais à la manière des nomades qui déplacent continuellement leurs tentes dans les limites de leur pays.

Et ce qu'il y a de plus stupide en tout ceci, c'est que les locataires, pareils aux laborieuses abeilles, s'échappent de leurs ruches, au moment où, étant bien garnies, elles sont devenues intéressantes.

—o—

L'EMMURE

Emile Faguet, dont on publie les vers de jeunesse, était fort débonnaire. Il habitait, rue Monge, non loin des arènes de Lutèce, un appartement extrêmement modeste. Du matin au soir et du soir au matin, il besognait des articles pour tous les journaux de la terre.

Il avait la vertu d'audience. Mais, parfois, il ne lui était pas facile de pratiquer cette laborieuse vertu.

—Veuillez descendre jusque chez le concierge, criait-il une fois, à travers la porte, à un de nos confrères. Elle a la clef. Ma femme m'a enfermé en partant pour le marché.

On n'est pas plus familier.

Une autre fois, l'aventure tourna au drame. Il était en conférence avec un général. De quoi parlaient-ils? De la patrie, de l'armée... Bref, le temps passait.

Quand le guerrier voulut partir, la porte était close. Madame allant aux provisions, avait enfermé son mari et laissé la clef chez le portier. Et l'on

vit alors l'Immortel crier par la fenêtre, apitoyer les passants:

—Par grâce! Voulez-vous prévenir le concierge; je suis enfermé avec un général!

—o—

HORREUR NERVEUSE

Il y a des gens qui manifestent de l'aversion, du dégoût ou de l'horreur pour des choses qui semblent naturelles au commun des humains.

Tout le monde n'aime pas les araignées à la manière de Pelisson qui les apprivoisait. Mais Henri III, par exemple, ne pouvait pas voir un chat, cependant que d'Epéron s'évanouissait à la vue d'un levraut.

La vue du poisson donnait la fièvre à Erasme et Bacon, tout philosophe qu'il était, s'évanouissait à une éclipse de lune.

Le pire est bien ce tsar Jean II qui se trouvait mal quand il rencontrait une femme. Ce n'était assurément pas un type dans le genre de Landru!!

Et pour ceux qui se plaignent des robinets qui grincent, rappelons-leur que Bayle tombait en convulsions à les entendre!

—o—

LA CONSTRUCTION A MONTREAL

D'après les chiffres officiels publiés le 1er décembre dernier, la ville a accordé, depuis le début de 1921, des permis de construire pour une valeur totale de \$20,718,526.

Dans ce chiffre sont compris les permis de constructions de maisons d'habitation qui s'élèvent à eux seuls à la somme de \$5,931,605, représentant 2,786 logements.

Le Québec, vu par une Américaine

On se moque un peu en Europe de la critique américaine, faiblement documentée, superficielle et par trop légère. Une pointe de jalousie inexplicable perce dans tous ces articles interminables que les voyageurs américains vendent aux journaux Hearst ou autres, pour de la grosse galette. Les touristes de la libre république ne comprennent pas mieux le Canada français que la France elle-même. D'ailleurs, comment peuvent-ils dire sur notre compte des choses remarquables, prononcées ex cathedra, eux qui souvent ne connaissent pas notre langue et ignorent le premier mot de notre histoire?

Là-bas, hommes et femmes, tout le mot écrit. Il suffit de connaître un chef de nouvelles pour écouler dans un journal à sensations toute sa littérature. C'est le cas, croyons-nous, d'une certaine Madame Diana Rice qui, au retour d'un voyage à Québec, écrivit sur la vieille capitale des choses impayables, dans le "New-York Times". C'est extraordinaire, mais il n'y a certainement pas un seul Canadien-français qui ait vu la ville de Québec de la même façon que cette noble étrangère.

Naturellement, il y a dans son article du bon et du mauvais. Il y a quelque chose de bon dans les pires choses, aurait dit Byron. Ce que raconte cette chroniqueuse improvisée sur les plaisirs de Québec est incontestable. Nous ne pouvons nier que les plus grands amusements extérieurs des habitants de la capitale consistent en

promenades en "traineaux", en parties de hockey et en patinage, et c'est très bien. D'ailleurs, là-dessus, Mme Rice n'a rien à redire. Elle aime ces sports.

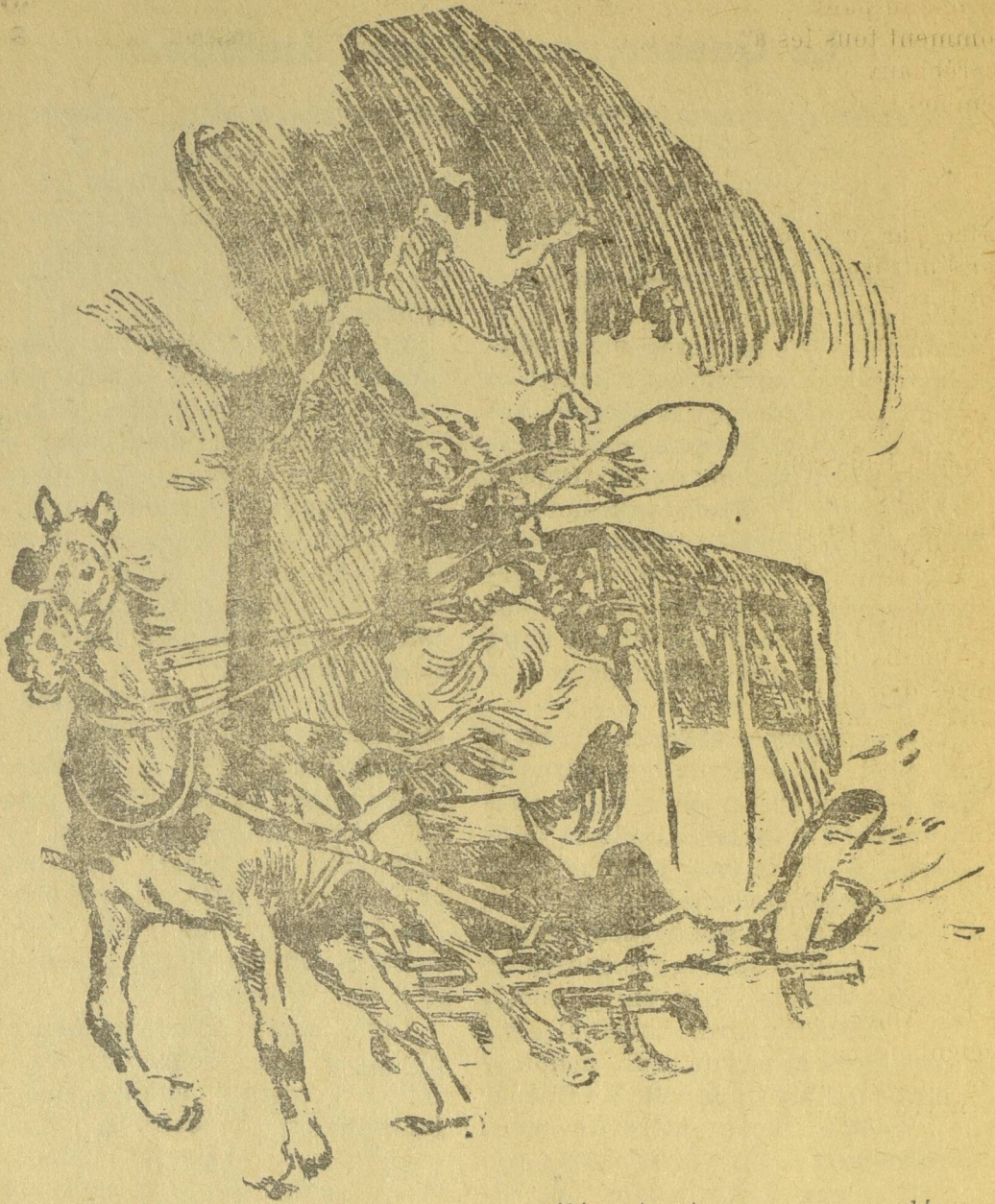
Mais, the worst is yet to come, dirait Bossuet. Voulant se faire conduire au Château Frontenac, elle avise tous les charretiers de la bonne vieille ville et n'en trouve pas un qui puisse la comprendre, répondant invariablement, paraît-il: "Nous ne parlons pas anglais". Que c'est drôle! Et l'intelligente et logique américaine en conclut qu'un Canadien-français sur cent connaît l'anglais.

Les charretiers de Québec sont bien trop matois, bien trop Normands pour ignorer les beautés de la langue de Shakespeare, et de milliers d'autres, qui, hélas, lui ont enlevé sa beauté première. C'est avec les touristes américains qu'ils font en toutes saisons leur fortune et il n'en est pas un seul de la Haute-Ville qui ne connaisse l'anglais dans les coins.

Quant aux habitants ordinaires, (il n'y a pas dans Québec que des charretiers), avocats, notaires, médecins, journalistes, industriels, commerçants, fonctionnaires, commis, ouvriers, bien rares sont ceux qui ne connaissent pas assez l'anglais pour fournir un renseignement ou indiquer la voie à l'Américain le plus intelligent.

Plus de la moitié de la population parle cette langue couramment.

Mais, ce n'est pas tout. Mme Rice commet ses gaffes par ordre de gran-



deur. Après avoir déclaré catégoriquement, au retour d'un petit voyage de quelques jours, que très peu de Canadiens connaissent sa langue, elle ajoute, comme dédommagement sans doute, que le patois des Canadiens-français n'a rien qui ressemble de près ou de loin à la belle langue, dou-

ce, élégante et savoureuse parlée par les Français de France.

Il est bien difficile d'avancer que nous parlons le français aussi bien que nos aînés de l'ancienne mère-patrie. Nous n'avons pas malheureusement leur vocabulaire riche et étendu, leur timbre chaud et plein. Mais, d'un autre côté, nous sommes à cent lieues de

parler un patois. S'il en était ainsi, comment tous les académiciens et les maréchaux qui nous ont visités récemment nous eussent-ils compris? Il n'est question dans le Québec ni de dialectes ni de patois. La vérité, c'est que la pureté du parler français a été gâtée par le contact anglo-saxon et par l'intrusion dans notre syntaxe et notre vocabulaire de tournures et de mots anglais, en un mot, d'anglicismes.

Nous avons le mérite d'avoir conservé, sans aucun secours du dehors, pendant trois cents ans, et au prix des plus grands sacrifices et de luttes sanglantes, le patrimoine laissé par nos pères. Mais ce trésor que nous confièrent les Français à leur départ, nous ne l'avons pas dilapidé ni abandonné aux mains des ravisseurs. Quelques pièces d'or qui le composaient — des mots — se sont ternies à l'usage. En un plomb vil, ces pièces d'or se sont changées. Mais le gros du trésor est resté intact et les quelques pièces cuivrées ou vert-de-grisées seront bientôt redorées, grâce à la campagne d'épuration linguistique qui se poursuit dans la province depuis quelques années.

Les Américains, si d'aventure ils se mêlent de nous juger, ne devraient pas oublier qu'ils n'ont pas mieux conservé sa pureté à la langue anglaise et que le peuple, aux Etats-Unis, se sert d'un "slang", bien plus éloigné de l'anglais de Londres que notre prétendu patois n'est éloigné du français de Paris.

Et dernière vérité, les universitaires anglais qui visitent leurs cousins des Etats-Unis éprouvent plus de difficultés à les comprendre que les universitaires français à comprendre leurs cousins du Canada.

POURQUOI CERTAINES PERSONNES DEVIENNENT CHAUVES

L'occasion s'offre à nous de nous demander pourquoi certaines gens deviennent chauves. La principale des raisons, c'est probablement parce que ces gens ne laissent pas leurs cheveux accomplir leurs fonctions naturelles. Les coiffures s'opposent à une bonne aération du cuir chevelu, et le cheveu est intoxiqué, tout comme le seraient des plantes que l'on maintiendrait dans une serre chaude dont on ne renouvelerait jamais l'air.

Tous nos vêtements, d'ailleurs, devraient être suffisamment lâches pour permettre une aération aisée, et devraient aussi être fabriqués d'un tissu qui permettrait à l'air de les traverser. Bien peu de chapeaux et de casquettes sont ainsi fabriqués.

Une autre raison pour laquelle les chapeaux nuisent aux cheveux, c'est qu'ils épousent strictement la forme de la tête, et compriment ainsi les vaisseaux qui amènent au cuir chevelu le sang dont les cheveux tirent leur nourriture. Ainsi donc, en comprimant les artères, un chapeau affame les cheveux et, en comprimant les veines, il fait obstacle au retour du sang vers le cœur; il s'ensuit que le cuir chevelu est rempli de sang épuisé.

Les femmes ont une tendance à la calvitie bien moindre que les hommes, probablement parce que, d'une part, leurs chapeaux ne font pas autant obstacle à la bonne aération du cuir chevelu, et d'autre part, que ces chapeaux étant retenus à la chevelure de manière plus ou moins fixe, au lieu d'être enfoncés sur la tête, ne nuisent pas à la bonne circulation du sang à travers le cuir chevelu.

L'HOMME AU MASQUE DE FER

La légende veut que le roi Louis XIV ait eu un frère jumeau qu'il aurait fait mourir à la Bastille pour l'empêcher de réclamer la moitié de son trône.—Les romanciers, dont le grand Alexandre Dumas, se sont emparé de ce sujet qu'ils ont traité de toutes les façons.— Le Sphinx de l'Histoire de France.

Le prisonnier se retourna sur sa couche, incapable de dormir. Un mince filet de lumière, traversant les barreaux de sa cellule jetait un éclat moqueur sur sa sombre couverture. Il se réveillait toujours à cette heure, parce qu'à ce moment là seul, il pouvait se ressouvenir du monde qui existait en dehors de sa prison. Quand cette lumière allait éclairer furtivement un autre cachot pour le rejeter dans son obscurité coutumière, il oubliait sur le champ que des hommes riches, libres et heureux, avec son corps et ses facultés, vivaient sur toute la terre.

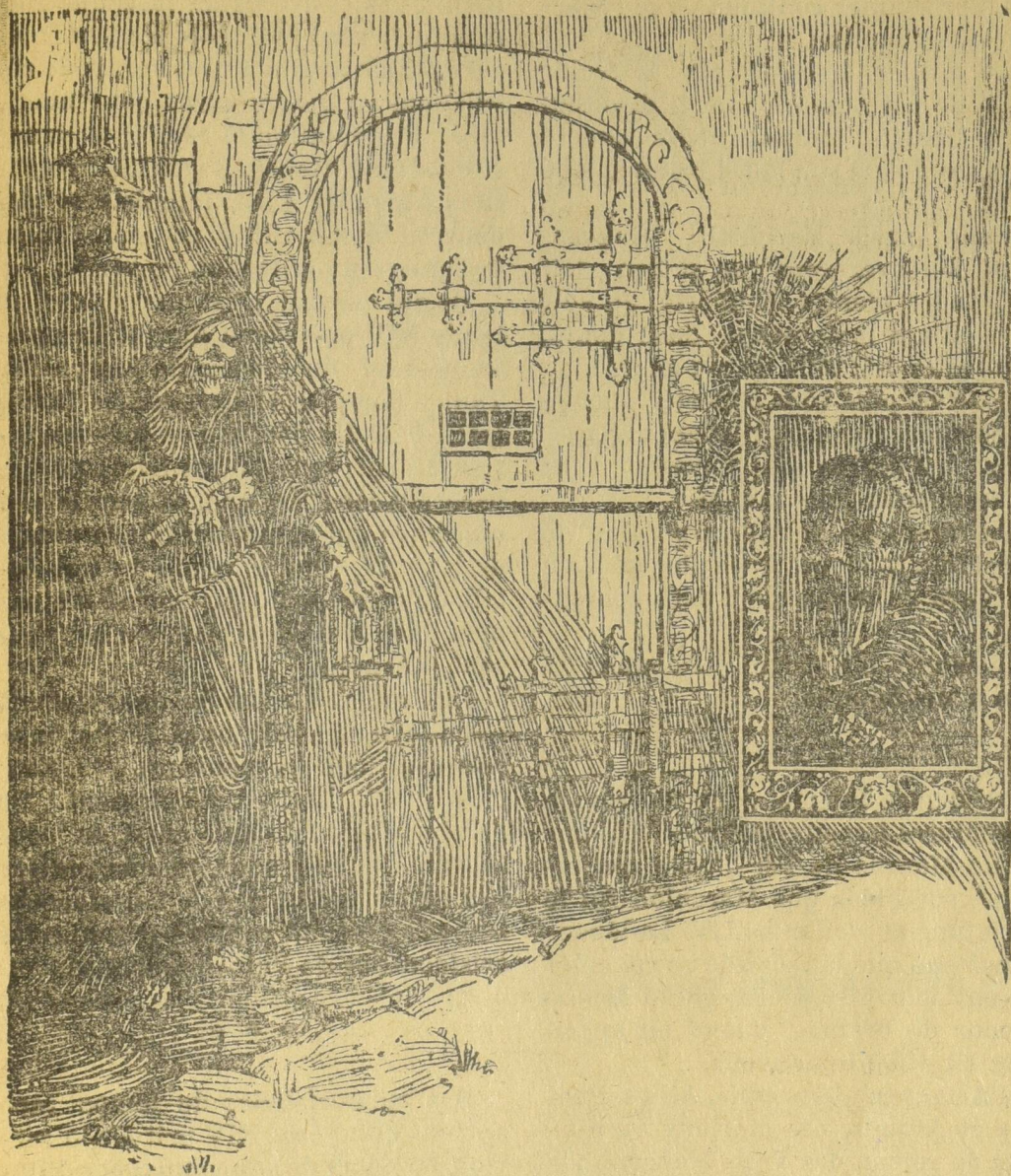
Si ce n'eut été du masque qui recouvrait complètement sa figure, peut-être son géolier eut-il vu à cette minute un sourire de satisfaction l'égayer.

Personne, si ce n'est le gouverneur de la Bastille, n'avait vu les traits de cet homme mystérieux. Cet homme, le célèbre Saint-Mars, qui répondait sur sa vie de la vie de son prisonnier inconnu, savait seul si sur ce visage pouvaient se refléter les émotions communes aux êtres humains.

Mais, était-ce bien un homme comme les autres, celui qui depuis les premières années de sa jeunesse, crouissait dans une des oubliettes de la Bastille, la tête recouverte d'un masque qui la couvrait comme un capuchon de cagoule? Ce masque était fait d'étoffe épaisse et une armature de fer le retenait sur ses épaules par un collier, lequel était solidement cadenassé. La clef du masque avait été confiée à Saint-Mars. La partie inférieure de ce masque était faite de telle sorte que le prisonnier pouvait la soulever jusqu'à son nez pour respirer plus librement.

"Marchioli" était le sobriquet que portait ce prisonnier de marque. Pourquoi cet inconnu avait-il reçu ce nom? où et quand? pourquoi avait-il été emprisonné à la Bastille? toutes ces questions restaient sans réponses et le seul homme qui peut-être eut pu y répondre n'était pas bavard. En effet, Saint-Mars, qui, sans doute, savait à qui il avait affaire, se serait plutôt fait tuer que de révéler un secret. C'était une créature damnée de Louis XIV qui récompensait bien ceux qui le servaient aveuglement, sans question, sans remords et jusqu'à la mort. Saint-Mars faisait servir toute son intelligence, toute son énergie, aux causes de son maître. C'était une machine dont le rôle consistait purement à surveiller l'homme qui lui avait été confié.

Or, ce matin-là, contre son habitude, le gouverneur de la Bastille, Saint-Mars que nous venons de présenter



aux lecteurs, tourna sa lourde clé dans la serrure du cachot de Marchioli et entra, son petit déjeuner à la main.

Il attendit debout que le prisonnier lui adressât la parole. Voyant qu'il n'était pas d'humeur à parler, il lui dit :

—Seigneur, je suis venu vous demander si vous aviez besoin de quel-

que chose. Ayez-vous à vous plaindre de la nourriture ? Vous donne-t-on assez de couvertures pour bien supporter la rigueur de ces nuits d'hiver ?

Aucune réponse ne sortit de la bouche du malheureux.

—Seigneur, continua le gouverneur d'une voix plus forte, j'espère ne pas vous offenser en vous demandant si vous vous portez bien

Le prisonnier continua de le regarder sans rien dire.

Le géolier, humilié par la froide fierté de cet homme dont il disposait de la liberté, tournait nerveusement dans ses doigts son lourd trousseau de clefs.

Enfin, parla Marchioli: "Gouverneur, ne savez-vous pas si l'on doit me rendre bientôt la liberté. Je suis un vieillard maintenant. Sans doute, le roi aura-t-il pitié de ma misère."

—Je ne puis vous apporter aucune consolation, répondit tristement Saint-Mars. Les ordres sont formels; vous mourrez dans cette prison.

Ce furent les dernières paroles de Marchioli. Quelques mois plus tard, on le trouva un matin mort dans son cachot.

L'histoire n'a jamais pu donner un nom à cet homme.

* * *

Alexandre Dumas, dans son roman d'aventures fameux, intitulé: "L'homme au Masque de Fer", base son intrigue sur l'idée que Marchioli fut le frère jumeau de Louis XIV. La légende prétend que la mère de ce roi célèbre eut deux fils. Ce fut grand émoi à la cour de France, quand on apprit cette stupéfiante nouvelle.

D'Artagnan et ses amis, Athos, Porthos et Aramis, ces glorieux aventuriers du roman des Trois Mousquetaires, sont mêlés aux troubles dynastiques que provoqua cette double naissance. Louis XIV, d'après les romanciers, aurait emprisonné son frère à la Bastille pour l'empêcher de conspirer contre lui.

Cependant, il n'y a aucun passage de l'histoire qui rapporte que le roi Louis XIV aurait eu un frère jumeau. Nous ne pouvons regarder comme au-

thentiques et avérés les faits que Dumas fait entrer dans ses romans, car cet écrivain avait surtout besoin de révélations extraordinaires pour maintenir sa réputation et exciter la curiosité de ses lecteurs. Il sacrifiait volontiers l'histoire à sa fantaisie et ses oeuvres nombreuses ne constituent nullement un criterium de vérité.

Ce qui est vrai, c'est que ce fut bien Louis XIV qui régna durant l'emprisonnement du dénommé Marchioli. Tant d'hommes et de femmes furent jetés dans des donjons ou tués mystérieusement; tant d'êtres humains disparurent sans dire un mot, sans laisser une trace qui eussent révélé la nature de leur fin, sous le règne du Roi-Soleil, qu'on ne peut rien trouver d'étonnant dans toutes les histoires qui nous sont racontées.

La France, à cette époque, était un nid d'intrigues politiques. Le Roi exerçait seul tous les pouvoirs. "L'Etat, c'est moi", disait-il simplement. Sa parole faisait loi. Mais aussi, sa cour attirait l'attention du monde entier. Les gestes, les modes de l'aristocratie française étaient copiés par toutes les aristocraties de l'univers civilisé.

* * *

Des mémorialistes du temps rapportent que Louis XIV prit à son service, au cours de ses campagnes d'Italie, un italien du nom de Marchioli. Celui-ci, l'ayant trahi, le monarque le fit rechercher dans tout son royaume et ses agents furent assez heureux pour mettre la main sur lui au moment où il s'apprêtait à franchir les frontières de la France. Louis XIV le fit jeter à la Bastille, pour y finir ses jours. La détention à la Bastille ou ailleurs était synonyme de mort ou de folie, surtout

orsque le prisonnier était enfermé seul dans une cellule et soumis au régime du pain et de l'eau.

Le gouverneur Saint-Mars fut chargé de sa surveillance et, pendant quinze ans, fut le seul homme qui vit sa figure, cachée par un masque de fer.

Cet homme au masque de fer serait donc, suivant d'autres, ce courtisan italien du nom de Marchioli, favori du roi et traître au roi.

Saint-Mars l'eut constamment sous sa garde, bien avant qu'il fut nommé gouverneur de la Bastille. Ce célèbre garde de chiourme eut l'administration de plusieurs prisons, dans différentes parties du pays, et toujours Marchioli l'accompagna. Durant les quinze premières années de sa réclusion, près de Pinerolo, sur la frontière italienne, le prisonnier masqué avait pour compagnon un fou furieux. Mais, depuis que Saint-Mars avait pris le commandement de la Bastille, Marchioli, et il en fut ainsi jusqu'à la fin

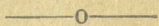
de sa douloureuse existence, n'avait vu personne, n'avait parlé à personne.

Le jour où commence notre histoire, le prisonnier était brisé, rompu, anéanti par tant de souffrances. Bien que n'ayant que quarante-cinq ans, il en paraissait quatre-vingts. Un médecin fut appelé à son chevet. Mais l'orgueilleux prisonnier refusa toute assistance.

Le soir du 19 novembre 1703, Marchioli fut arraché à la vie. Son cadavre fut-il enterré ou brûlé: nul ne le sait. Aucune trace n'en fut relevée.

Louis XIV ne parlait jamais de ce prisonnier inconnu. Son fils, Louis XV, refusa aussi de divulguer son nom ou simplement de fournir quelques renseignements sur son compte. Quant à Saint-Mars, il emporta son secret dans la tombe.

Tout concourt à nous convaincre que ce prisonnier fut plutôt le partisan italien Marchioli, tombé dans la disgrâce de Louis XIV, que le frère jumeau de ce souverain.



Les Français dans l'Amérique industrielle

Un Américain a dit un jour: "Tout homme a deux patries, la sienne d'abord, et puis la France". En d'autres termes, cela signifiait que la France a quelque chose à donner à chaque race. En 1896, Lafcadio Hearn écrivait: "Le génie artistique d'un peuple peut avoir une valeur spéciale contre laquelle la concurrence de la main d'œuvre bon marché est vaine. Parmi les nations d'Europe, la France offre un exemple frappant. Sa richesse ne tient pas de la faculté de travailler

moins cher; ses produits sont coûteux, car elle fait surtout des objets de luxe et de beauté que le monde civilisé achète parce qu'ils sont les meilleurs de leur espèce.

Parler de l'influence des Français dans l'Amérique industrielle, c'est discuter une seule des couleurs du prisme, tant sa place est bien fixée dans la lumière de la sphère économique.

Dans les vieilles familles du New-England on conserve encore de magni-

fiques souvenirs de l'art français de la dentelle et de la broderie. Il y a une vingtaine d'années, les magasins du bas de Broadway montraient la splendeur des rares spécimens de lingerie rapportées des provinces françaises. C'était le beau temps de l'industrie individuelle.

Aujourd'hui, nous sommes dans l'ère de l'industrialisme à outrance, moins à la civilisation quel que soit l'argent qu'il manipule et gagne et qu'il donne à des oeuvres philanthropiques.

Les Français donnèrent une impulsion énorme à l'Amérique industrielle, en ce qu'ils ne cherchèrent pas à "contrôler", mais à offrir les choses de qualité supérieure.

En disant cela, j'ai dans la mémoire les Duplan, de l'ancienne maison de soieries, Gillette de la fabrique de teintures, les parfumeurs Gellé, Houbigaut, Voile, Pinaud. De fait, le premier envoi des parfums de cette dernière maison, qui vient encore en tête de liste aujourd'hui, date de 1846. Il y avait aussi Chanut, fabricant de gants, maison dont la direction était un modèle administratif.

Actuellement, nous avons à New-York ce que j'appellerai des maisons de commerce "synthétiques". J'ai interviewé plus de 200 négociants et chefs de petites industries à l'époque où certains journaux américains se faisaient l'écho de cette opinion que le France n'avait pas payé sa dette ! Pourquoi ne pas lui donner l'occasion de fournir plus de matières de qualité et supériorité françaises ? Ce fut le désir d'offrir une meilleure poudre de chasse qui fut le point de départ de la fondation de ces usines Dupont de Nemours qui manufacturent les ex-

plosifs qui nous servirent au cours de trois guerres.

Il y a dix ans, New-York fut scandalisé d'apprendre que de fausses étiquettes étaient fabriquées et appliquées à des vêtements passant pour des créations françaises. Mme Gabrielle Viéjo, de Paris, écrivit il y a deux ans un rapport fort bien établi sur "L'Exploitation des modèles français aux Etats-Unie". On y apprend par exemple comment certains industriels américains procédaient : ils achetaient des modèles qu'ils louaient ensuite pour être copiés, à raison de 25 dollars par heure !

Il est temps que l'alliance d'autrefois entre le costumier français et nous se contracte à nouveau.

Ce qui précède n'est qu'un exemple illustratif de ce qui se présente par ailleurs. Aussi, est-ce dans l'esprit de coopération qui est la base de tout commerce international que M. Emile Utard, un des français d'Amérique les plus actifs, les plus intelligents et d'ailleurs les plus connus, a fondé le "Franco-American Board of Commerce".

Ce que cette institution a déjà fait pour les rapports entre les deux pays est inappréciable. Et le "Board" Franco-Américain, qui est jeune encore, ne fera que grandir et prospérer, et rendre des services appréciés à la cause de l'entente commerciale franco-américaine, qui a besoin de l'aide d'un organisme semblable.

(Cet article est tiré d'une conférence faite par Miss Partlan, écrivain américain distingué, versé dans les choses de l'économie politique.)

—o—

La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage. Voltaire

LA PLUS FINE TAILLE DU MONDE

On recherche dans le monde entier une femme ayant la taille de guêpe de Mlle Polaire, une actrice française célèbre par sa laideur, dont la ceinture de treize pouces est unique.

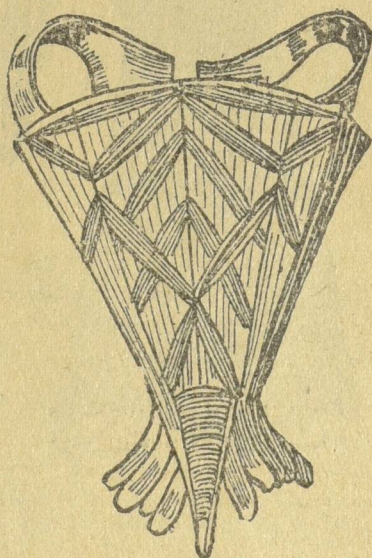
Il faut que l'attention des gens qui se préoccupent de questions frivoles soit constamment en éveil. La solution des problèmes secondaires de l'existence leur est presque une raison de vivre. N'aimant ni l'étude, ni la lecture de choses sérieuses, ni l'audition de belle musique, ils recherchent leurs plaisirs dans l'amusement que prennent certains grands journaux à faire d'énormes enquêtes sur des sujets souvent insignifiants.

En ce moment, l'on recherche dans toute l'Angleterre et dans les trois Amériques une malheureuse femme dont la taille pourrait rivaliser d'exiguité avec celle de Mlle Polaire, cette actrice française qui doit bien plus peut-être sa célébrité à une déformation physique qu'à son propre talent. On eut besoin, récemment, à Londres, pour participer à une redoute historique d'une femme ayant la ceinture assez fine pour entrer dans un corselet de fer porté jadis par une princesse de Médicis. Ce fut peine perdue.

La seule personne qui put aspirer, d'assez loin cependant, à l'honneur de porter cet instrument de torture, fut Mlle Sinclair dont la taille mesure quatorze pouces et demi. Elle rivalise donc avec notre Mlle Polaire qui l'emporte encore sur elle d'un pouce et

deux. C'est une jeune Londonienne de seize ans qui, si l'on oublie la petitesse de sa taille, n'est pas mal tournée du tout. Sa figure est très agréable et elle a beaucoup de distinction dans sa mise et dans ses moindres gestes.

Or donc, ce fait insignifiant a amené les savants, c'est-à-dire quelques savants (il y en a pour tous les goûts et pour toutes les sauces) à se demander si la taille des femmes allait en se rétrécissant ou plutôt en s'élargis-



Le corselet de fer des Médicis.

sant. Les artistes s'en mêlent, les uns proclament que la ceinture d'une femme parfaite, doit être mince comme la taille d'une guêpe; d'autres professant que la femme idéale doit avoir la taille agréable, assez forte sans l'être excessivement.

Des goûts et des couleurs, on ne discute pas, dit le proverbe, et nous

n'en dirons pas davantage sur ce sujet, étant fort en peine d'ailleurs de trancher cette question... corsée.

Quant aux corsets, puisque c'est d'eux que nous parlons, ils sont vieux



Peinture murale représentant une patricienne de la cité de Tirynthe, étroitement corsetée.

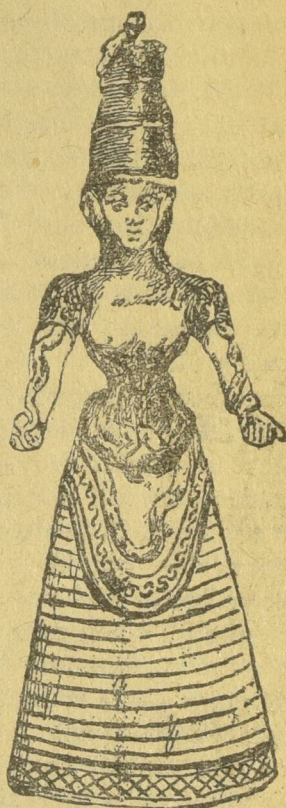
comme le monde. Une peinture murale retirée des ruines de Tirynthe ou Tiryns, très ancienne ville de la Grèce, qui fut, dit la légende, fondée et construite par les Cyclopes, porte une patricienne grecque vêtue suivant la mode de ces temps et qui semble être enfilée dans un formidable corset. Toutes les femmes de la Grèce ne durent pas s'habiller de cette manière, puisque la plupart des classiques par-

lent des bandelettes usitées par les femmes d'alors, en guise de corset.

D'un autre côté, une ancienne figure de l'île de Crète, reproduite ici même, nous démontre que le corset de guêpe était fort en honneur, il y a 6,000 ans.

Au seizième siècle, sous le règne des Médicis, les femmes les mieux mises portaient des corsets d'une incroyable étroitesse.

Quelle doit être maintenant la taille moyenne d'une femme harmonieuse-



Figurine de l'île de Crète, vieille de six mille ans, illustrant la taille de guêpe des femmes de cette lointaine époque.

ment faite? D'après la plupart des professeurs de beauté, une femme de 5 pieds 5 pouces, pesant 130 livres, est coupable de ne pas avoir une taille de 25 pouces et demi.

C'est bien des petites chicanes pour pas grand chose et nous serions peinés de soulever par cet article des disputes entre nos meilleures lectrices. La taille a sans doute son importance dans la constitution physique de la créature, mais d'autres charmes plus dicrets, plus calmes, lui sont infiniment supérieurs. Un beau front intelligent, des yeux purs et fiers, une

figure d'un galbe régulier, des mains blanches et effilées l'emportent de beaucoup aux yeux des véritables artistes sur la taille.

Et que faisons-nous dans tout cela des qualités et vertus morales qui mettent la femme qui les possède, naturellement, bien au-dessus de la plus belle créature du monde?

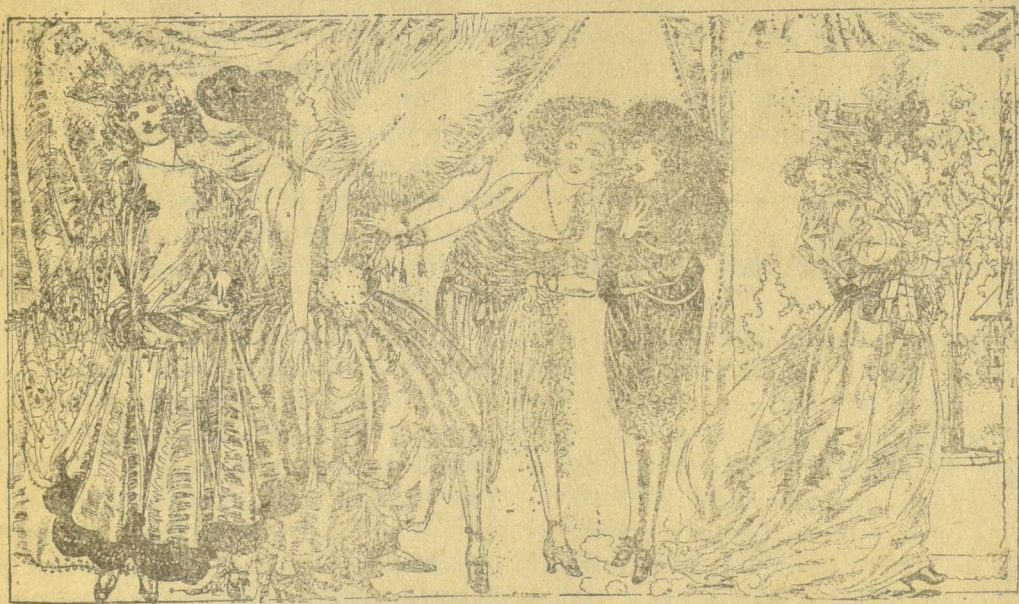
MESDEMOISELLES, LES ROBES ALLONGENT

par Denisette

Nous étions pourtant bien à notre aise dans nos robes, nos chapeaux et nos chaussures. Nos robes avec lesquelles nous pouvions porter des paquets sans crainte de s'éclabousser

dans lesquels nous pouvions nous remuer les pieds.

Nous n'avions plus besoin de ce carcan d'acier que l'on nomme le corset et qui nous meurtrissait les côtes;



dans la boue des chemins, nos chapeaux légers qui n'avaient pas besoin de longues épingles pour tenir en place, nos petits souliers à talons bas

les lignes étaient harmonieuses et nos mouvements y gagnaient en souplesse et en grâce.

Maintenant, c'est fini. Paris nous

impose la robe longue. Pourvu, mon Dieu, qu'elle s'arrête avant d'atteindre le sol. Et ce n'est pas tout. Non, seulement, la robe allonge mais le corsage monte, monte, monte jusqu'au cou, jusqu'à l'étranglement complet.

C'est fini de notre liberté d'action. Il nous faudra maintenant traîner derrière nous vingt verges d'étoffe qui nettoieront les trottoirs de nos villes à la grande joie de nos édiles, tous gens sans goût et de grand âge.

Mais pourquoi les autres hommes ne nous aident-ils pas à protester contre la tyrannie de madame la Mode. Au nom de l'hygiène delaplastique du bon sens, de l'esthétique, du goût, tous les messieurs jeunes et vieux devraient se lever en masse et revendiquer pour la femme la même liberté dans ses vêtements qu'ils ont dans les leurs.

Sans eux, nous serons impuissantes à revendiquer nos droits, et nous continuerons comme par le passé à être les éternelles esclaves de la Mode.

—o—

LES CHEMINS DE FER CANADIENS

D'après les dernières statistiques officielles, durant les dix premiers mois de l'année écoulée, les chemins de fer nationaux canadiens ont pu réduire de moitié les déficits accumulés pendant la même période de 1920.

En effet, du 1er janvier au 1er novembre 1920, ce déficit avait atteint \$31,106,736. Il a été réduit à \$15,712,257 au cours des dix premiers mois de 1921.

Les revenus ont augmenté de \$4,415,263 et les dépenses ont diminué de \$10,979,215.

BEAU RESULTAT

Comme résultat de la vente du coquelicot à travers le Canada durant la semaine de l'anniversaire de l'armistice, l'association des vétérans de la grande guerre a envoyé en France \$80,000 pour les petits orphelins de guerre et garde \$90,000 pour les vétérans canadiens. Durant cette semaine on a vendu 1,050,000 petits coquelicots et 100,000 grands.

"La Revue" est le premier magazine à fournir ces chiffres aux lecteurs.

—o—

LE PORT DE MONTREAL

Citons quelques faits et chiffres pour souligner les progrès importants accomplis depuis dix ans dans le port de Montréal.

En 1910, il n'y avait sur les quais que 23 milles de voie ferrée; il y en a maintenant 112. Et de 1910 à 1920, le nombre des wagons qui ont circulé sur ce réseau a passé de 79,466 à 174,181.

Aujourd'hui, les quais et rivages du port de Montréal ont une étendue de 29 milles. Cent steamers peuvent y amarrer à la fois. Vingt-quatre hangars à deux étages, d'environ 480 pds par 90, abritent les marchandises destinées à l'exportation. Trois immenses élévateurs à grains, munis de l'outillage le plus moderne et le plus puissant, sont capables d'emmagasiner 8,812,000 boisseaux de céréales, et quatorze navires peuvent, en même temps, charger chacun 15,000 boisseaux à l'heure.



LA CRITIQUE NECESSAIRE



Depuis la brillante et libre causerie que le Père Lamarche a donné sur la critique au mois de janvier dernier, en la salle Saint-Sulpice, de Montréal, lors de la distribution de prix littéraires aux lauréats couronnés par le jury de l'A. C. J. C., littérateurs et journalistes (de nombreux journalistes n'étant nullement des littérateurs) se sont emparés de ce sujet.

Que doit être la critique, dans le Québec, impressionniste ou doctrinaire? En dépit des plaisirs uniques que fournit aux sens délicats des poètes et des doux écrivains l'impressionnisme aillé d'Anatole France ou de Jules Lemaitre, ce qui importe d'urgence chez nous est une forte critique doctrinaire et dogmatique. Nos besoins actuels l'exigent, notre littérature manquant de sens, nos littérateurs d'orientation. Les critiques sont tenus d'être les directeurs spirituels, les guides et les inspireurs des écrivains à qui ils doivent assigner la tâche respective.

Plus tard, bien plus tard, quand nous aurons assez de bons écrivains pour nous distraire de chacun dans une voluptueuse béatitude, nous ferons de la critique impressionniste.

D'aucuns prétendent que la critique doit être impartiale et certains autres partielle. Pourtant, bien qu'il convienne qu'une critique soit partielle — ou

mieux que le critique lui-même ne soit pas un monsieur impartial jusqu'à parfaite indifférence — il ne doit pas oublier qu'il y a du bon dans les pires choses. C'est Lord Byron qui le dit, le fougueux et indomptable Byron, l'auteur d'une des critiques les plus violentes de l'histoire littéraire: Bardes anglais et Critiques écossais.

La critique, en Canada, est partielle à l'excès. Des coteries, des cénacles la dirigent et tel écrivain est bon ou misérable selon que son oeuvre est religieuse ou laïque, régionaliste ou exotique. En France, les derniers volumes parus sont fort nombreux et bien souvent peu de choses se disent sur chacun. Ici, le volume à paraître, le malheureux volume annoncé, est attendu avec impatience, avec fièvre, avec trépignement de pieds et de mains, comme l'on attend un maître pour lui faire des courbettes de serviteur ou comme l'on attend un ennemi irréconciliable ou simplement un mauvais farceur, pour lui mettre au passage la botte au derrière.

Le livre est encore sous presse que déjà dans les chapelles littéraires s'organisent les critiques syndiqués. Deux groupes se forment: les bénisseurs et les tombeurs. Le mot est donné: celui-ci, on le tombe; celui-là, on l'exalte. Et il arrive ainsi que bien souvent, un livre est épluché par la majorité compacte des critiques avant même que

ces messieurs en eussent... découpé les pages.

La critique caustique, sectaire, méchante devient à la longue insupportable. Les critiques ne doivent rugir de colère ou baver de dégoût que sur des oeuvres profondément médiocres! tels les volumes de Georges Ohnet qui cependant (et c'est là prouver qu'il y a du bon dans les pires choses) n'est pas un écrivain médiocre puisqu'il a trouvé le genre par excellence qui flatte les goûts du grand public, puisqu'il est passé maître dans l'art de dire des niaiseries. Etant franchement mauvais, on ne peut l'accuser d'être médiocre. Et ainsi de suite...

JEAN LIMOGES.

L'INSTRUCTION AGRICOLE DANS LA PROVINCE

Le gouvernement fédéral dispose chaque année d'un million, \$100,000, entre les provinces aux fins d'aider et de promouvoir l'industrie agricole au Canada. Les subsides accordés aux diverses provinces au cours de l'année sont les suivants:

Alberta	\$ 66,965.62
Colombie-Britannique..	69,199.06
Manitoba	77,113.11
Nouveau-Brunswick. .	64,110.80
Nouvelle-Ecosse . . .	81,716.69
Ontario	336,303.26
Ile du P.-Edouard. . .	31,749.22
Québec	271,113.76
Saskatchewan	81,728.48
Collèges vétérinaires. .	20,000.00
	1,100,000.00

L'octroi a pour but d'augmenter les crédits agricoles provinciaux et est accordé afin de permettre aux provinces, en mettant des ressources additionnelles à leur disposition, de pousser le développement de l'enseignement agricole d'une façon plus intense et complète qu'on ne le pourrait autrement.

LA POPULATION DU CANADA

Elle se chiffre à 8,500,000 âmes.—La province de Québec possède 2,349,067 habitants

La population totale pour six des neuf provinces de la Confédération canadienne, lesquelles sont la Colombie-Britannique, l'Ontario, la Saskatchewan, le Manitoba, l'Alberta et le Yukon, est de 4,545,275 d'après les chiffres du dernier recensement rendus publics. La population des trois autres provinces atteindrait, croit-on, environ 3,400,000, ce qui donnerait un grand total de 8,500,000 âmes pour tout le Dominion comparé à 7,206,357 d'après le recensement de 1911.

DISCRETION

—Accusé, quel est votre état?
 —Bien triste, mon président.
 —Mais, que faites-vous?
 —Le désespoir des miens.
 —Oui, je vois que vous avez déjà dix condamnations pour vagabondage, abus de confiance, coups et blessures.

LES LETTRES CIRCULANTES

Nous revenons dans la "Revue" sur un sujet d'une importance assez grande, au gré de certains lecteurs, pour que nous le traitions de nouveau. C'est une coutume ridicule qui doit disparaître comme celle des tables tournantes. Il s'agit des fameuses lettres circulantes dont nous reproduisons un exemplaire authentique, au coeur de cet article.

Dans le monde des lettres rédigées en marge de la littérature, nous en distinguons de deux sortes: les lettres signées ou ouvertes et les lettres anonymes.

Sous la rubrique des lettres signées viennent se grouper les billets doux, les lettres d'affaires, les lettres de change, les lettres de faire part, etc; quant aux lettres anonymes, elles se divisent en lettres anonymes offensives ou calomnieuses et en lettres inoffensives ou circulantes.

Nous appelons ces dernières, lettres circulantes, pour ne pas les confondre avec les lettres circulaires qui sont adressées dans les mêmes termes à un certain nombre de personnes différentes, lesquelles les reçoivent à la même époque.

Les lettres anonymes, missives non signées, écrites par des personnes qui veulent rester inconnues, contiennent habituellement des révélations ou indiscretions, et plus souvent des calomnies nuisibles à la bonne réputation et à l'honneur du prochain. Elles sont de nature à troubler la paix et la sérénité des consciences, à lever dans l'esprit de ceux qui les reçoivent des

doutes affreux sur les personnes les plus chères, à souiller le nom de maintes femmes et jeunes filles, à bouleverser des foyers, à séparer des époux unis jusque-là et très souvent à damner des âmes.

Les auteurs de lettres anonymes, les êtres infects qui s'amuse à en expédier dans le but de se distraire, de se passer un caprice ou d'assister voluptueusement au spectacle des ravages qu'ils font dans le coeur, la conscience ou la vie de ceux qui les reçoivent, sont aussi coupables devant Dieu et devant la société que les plus grands criminels.

A l'origine et chez les Romains, sous Théodore, ces lettres, considérées comme des calomnies et des délations honteuses, étaient passibles des plus sévères châtimens et, chez les Hébreux, de la peine du talion.

De nos jours, celui à qui est imputée une pareille lettre peut être poursuivi pour diffamation mais la coutume de ces lettres est tellement répandue que les gens atteints par elles n'y prennent plus garde et ne s'adressent que rarement à la justice pour demander le châtimen de leurs auteurs. C'est déplorable!

Les lettres circulantes n'ont pas un caractère aussi bas. Elles ne sont l'ouvrage que de mauvais farceurs, de petites personnes à l'esprit borné et faussé par la superstition et la bigoterie, ou tout simplement d'imbéciles. Mais ce qu'elles ont de dangereux réside dans le nombre extraordinaire de victimes qu'elles font tous les jours.

Au lieu de définir dans les termes les plus précis la lettre circulante, nous en donnons un modèle au lecteur qui en comprendra mieux ainsi la nature :

Non, mais, je vous le demande un peu, ami lecteur, n'est-ce pas malheureux de recevoir dans sa maison de pareilles stupidités ! Et il se trouve des gens pour frissonner à la lecture de ces bêtises-là.

que le bon sens. Et elles sont toutes dans ce goût-là, sans aucune exception.

A l'avenir, si le facteur (il n'en est pas responsable, le pauvre homme !) glisse sous votre porte une de ces missives diaboliques, gardez-en le timbre, dans le cas où vous les collectionneriez, et jetez sans tarder la lettre même dans votre poubelle. Les vidangeurs en feront ce qu'ils voudront. Vo-

Je vous apporte le bonheur et bénédiction.
J'apporte le bonheur ; transcrivez et envoyez à neuf personnes à qui vous souhaitez le bonheur. Il est interdit de rompre la chaîne, car celui qui la rompra aura le "malheur". Cette chaîne a été commencée par un officier américain et doit parcourir 24 fois la terre. Il faut accomplir ceci dans les 24 heures ; au bout de 3 jours, vous connaîtrez le "bonheur" -

Les personnes craintives et superstitieuses s'empressent de remettre cette ordure dans une belle enveloppe toute blanche et de la jeter à leur tour à la tête d'un ami ou d'une amie à qui elles "souhaitent du bonheur".

Drôle de façon de comprendre les choses !

Il est facile de constater, par la simple teneur de cette lettre, que son auteur n'a pas plus inventé la grammaire

que sa responsabilité s'arrête là. N'ayez à ce sujet aucun faux scrupule.

Les lettres circulantes ne peuvent apporter à personne le bonheur ou le malheur. Le bonheur ou le malheur découlent exclusivement de l'accomplissement ou de l'omission de ses devoirs de chrétien et d'honnête citoyen.

Que feriez-vous de la lettre d'un individu, rencontré une fois dans la vie, qui vous écrirait du Mexique pour

vous demander de lui prêter sans aucune garantie une somme de cinq cents dollars? Inutile de me répondre, je sais ce que vous allez dire.

Faites de même avec les lettres circulantes!

—o—

POUR L'EGALITE DES RACES

Marcus Garvey, ce noir d'Amérique qui veut conduire tous les hommes de couleur en Afrique, les y établir et d'abord les seize millions de "colored men" qui vivent aux Etats-Unis, vient d'être désavoué par le congrès pan-noir qui s'est tenu dernièrement à Paris.

Après M. Diagne, après M. Bellegarde, M. Candace, député de la Guadeloupe, se prononçait contre la propagande Garvey et, détourné de l'Afrique, s'écrie:

—Pour moi, d'abord, je déclare que si je suis noir, je suis avant tout Français!"

Et, contre l'idée Garvey, il argumentait ainsi: La race noire ne peut évoluer qu'en contact avec les races plus évoluées. L'histoire humaine n'est que la suite d'actions et de réactions de race à race. Isoler les noirs en Afrique, c'est les condamner à stagner. Il y a une République noire de Liberia: ses habitants, qui vivent entre eux, sont inférieurs en développement aux noirs de la Réunion, de la Guadeloupe et de telles parties de l'Afrique où pénètrent les blancs.

Quel est donc le motif de réunion du congrès pan-noir? Créer, nous a dit M. Diagne, député du Sénégal, entre les élites noires qui participent à la vie des nations où elles se sont établies, une cohésion pour que tombent les inégalités de races et que dispa-

raisse un état d'esprit dont les noirs ont à souffrir.

S'agit-il de la France, qui appelait ses fils noirs à la défendre et qui, par conséquent, ne peut les distinguer de ses fils blancs dans les oeuvres de paix, de la France où la tribune parlementaire connaît la parole libre de MM. Diagne, Candace, Boisneuf, députés noirs?

Non, mais de l'Amérique, où les mœurs sont encore telles que, en 1919, le président Wilson, fondateur de la société des Nations, refusait la clause d'égalité des races que proposait le délégué japonais!

Les jaunes étaient engagés avant nous dans la civilisation; les noirs nous ont envoyé Diagne, qui vaut mieux que beaucoup de blancs de notre Chambre: cependant l'égalité des races n'est pas encore proclamé! Si: il y a la Révolution française et les portes de la Convention ouverte aux noirs, la veille enchaînés. Ceux-ci nous en savent montrer de la reconnaissance et, hier, le ministre d'Haïti, après l'hommage chaleureux rendu par MM. Diagne et Candace, aux libertés françaises, rappelait Haïti indépendante venue au secours de la France attaquée, et que la langue nationale des Haïtiens, c'était notre langue. La jeune Amérique réfléchira aux coeurs qu'elle s'aliène par des préventions injustes et comprendra qu'on s'honore en prêtant aux hommes, même noirs, l'idéal qui grandit.

—o—

PENSEES

Une vie, pour être bien remplie, n'a pas besoin de beaucoup d'événements. Le devoir quotidien, si simple qu'il soit, suffit à l'occuper et à l'embellir. —H. Bordeaux.

LES TROIS ROIS MAGES

On a découvert les tombeaux des anciens rois d'Ethiopie, dans les ruines de la cité de Napata, qui fut la capitale de ce puissant royaume. — Gaspard, Melchior et Balthazar, rois de Babylone, d'Ethiopie et de l'Inde, furent dans leurs pays de riches et sages monarques. — Textes de la Bible à leur sujet.

Le sort des trois Rois Mages est mystérieux et les Saintes Ecritures ne disent nulle part ce qu'il est advenu de ces Sages qui suivirent l'étoile de Bethléem, village de Judée, où naquit l'Enfant-Dieu dont ils furent les premiers adorateurs.

La Bible ne nous donne guère sur eux de signes particuliers. Elle raconte simplement qu'ils retournèrent aussitôt dans leur propre pays où ils portèrent la parole à leurs sujets et les convertirent au christianisme. Cependant, il s'est trouvé des livres saints et des légendes sacrées, au moyen âge, qui ont fait des trois sages de l'Orient trois rois puissants nommés Gaspard, Melchior et Balthazar, maîtres de Babylone, de l'Ethiopie et de l'Inde.

Les manuscrits de Marco Polo, cet explorateur vénitien, et ceux d'autres voyageurs du XIII^e siècle, nous apprennent que les tombes de deux de ces Mages, les rois de Babylone et de l'Inde, se trouveraient à Samarcand, riche cité de l'Asie, sur la route de la Palestine.

Mais ni l'histoire, ni la légende, ne purent jeter la moindre lumière dans

le mystère qui enveloppe le troisième Mage, roi d'Ethiopie. Les recherches sur le compte de ce dernier dont on ignorait jusqu'à la description de son empire sont restées vaines. Cependant, ces années dernières, une expédition de savants rapporta de ces pays lointains des données irrécusables sur le sort de ces Rois et particulièrement sur celui de Melchior. On apprit ainsi la découverte stupéfiante des tombes, sarcophages ou mausolées de vingt-cinq rois et de cinquante-cinq reines de l'ancienne Ethiopie.

C'est donc que le royaume d'Ethiopie existait réellement et qu'il n'était pas seulement un immense territoire vaseal de l'Egypte. L'Eglise catholique, s'appuyant sur les Livres Saints, l'a toujours prétendu et cette découverte confirme ses croyances.

Ces riches et puissants rois Ethiopiens auraient donc vécu de l'an 660 à l'an 250 avant Jésus-Christ. Pourquoi ne pas croire alors qu'un de ces derniers princes ait visité la Palestine, dans le but d'adorer le Seigneur et de lui apporter de somptueux présents, en signe de dévotion et de soumission à sa loi surnaturelle?

Les merveilleuses traditions chrétiennes et les thèmes immortels des grands peintres, qui ont cherché leur inspiration dans les mystères de notre sainte religion, sont basés sur des faits historiques que les plus sceptiques ne peuvent mettre en doute. Les dynasties éthiopiennes continuèrent de donner des rois à cet empire, des centai-

nes d'années au moins après la naissance du Christ.

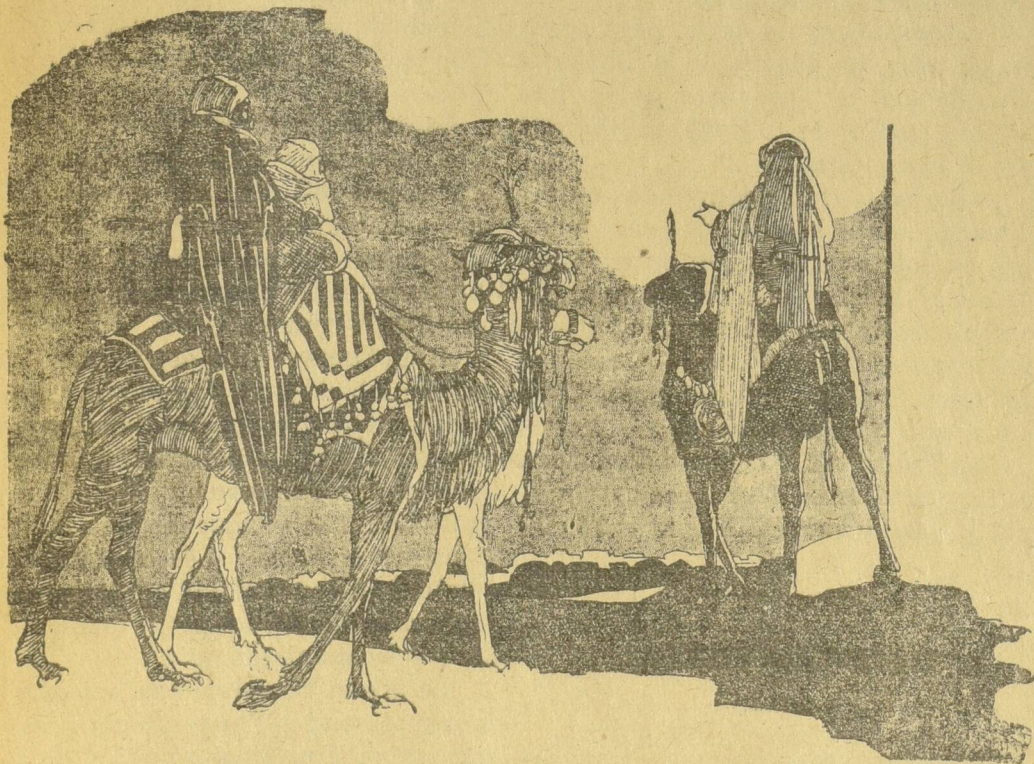
La Bible, au huitième chapitre de l'acte des Apôtres, raconte que Philippe, voyageant dans le désert, rencontra un Ethiopien qui était le propre argentier de la reine Candace, nom générique des reines d'Ethiopie, dans l'antiquité.

La Bible dit :

"Et Philippe se levant, partit : et, levant les yeux, il vit un homme d'E-

thiopie. La ville était bâtie au pied du Gebel Barkal, qui est le nom actuel de cet endroit. Prospère sous la domination de l'Egypte, elle fut brûlée en l'an 24 av. J.-C. par le préfet d'Egypte Aelius Gallus. Ses ruines furent visitées pendant la première moitié du XIXe siècle par Cailiaud et par Lepsius.

La carte géographique dressée sur les lieux, la place dans l'actuel Soudan anglo-égyptien. C'est dans la ban-



thiopie, un eunuque de Candace, reine des Ethiopiens, qui avait la garde de son trésor. Il se tenait assis dans un chariot, lisant les livres du prophète Esias."

Cette expédition releva en plus les frontières du royaume d'Ethiopie qui fut l'un des plus riches et des plus puissants de l'antiquité.

Napata ou Napita, sur la rive droite du Nil, était la capitale de l'ancien

lieu de cette ancienne cité que furent retrouvées les tombes des rois éthiopiens. Les derniers princes des dynasties d'Ethiopie, dont fut Melchior, l'année de la naissance du Christ et un ou deux siècles plus tard, avaient donc perdu beaucoup de leur puissance, puisque le préfet d'Egypte brûla leur ville, 24 ans avant l'ère chrétienne.

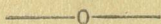
Il y a ici, entre ce que nous disions au début de cet article et les dernières lignes, une flagrante contradiction. Un problème se dresse que d'autres savants résoudront dans les années à venir.

Des excavations révélèrent la chambre mortuaire de Tirhaqua, nom mentionné dans l'Ancien Testament, qui fut l'un des cinq monarques éthiopiens qui gouverna l'Egypte. Donc, l'Egypte fut tour à tour la vassale et la maîtresse de l'Ethiopie.

La famille royale de ce pays sortit d'une tribu des déserts de la Libye qui vint dans cette province, alors une simple partie de l'Egypte, 900 ans avant Jésus-Christ.

A Barkal, furent trouvés des objets d'art de toute beauté, des sarcophages en bois sculpté, peint en couleurs exquises, ainsi que les ruines du grand temple d'Avomon qui servirent à tous les savants français pour faire remonter leurs études sur l'Ethiopie à 1500 ans avant l'ère chrétienne.

Les Trois Rois Mages ont donc vécu et furent enterrés dans leurs pays respectifs, Babylone, l'Ethiopie et l'Inde.



LA GUERRE AU DUEL



Il n'est pas trop tôt que le gouvernement français fasse la guerre au duel! Comme on le voit dans les conclusions de cet article, tiré d'un journal français, le parquet (les magistrats) est à étudier "la question de savoir si un duel combiné n'est pas une simple tentative d'homicide volontaire". Il y a longtemps que les lois du Canada l'ont considéré comme tel. Au Canada, les pouvoirs ecclé-

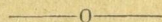
siastiques aussi bien que les pouvoirs laïques reprouvent cette malheureuse coutume.

"Un duel sévère a eu lieu à Paris pour un motif qu'on nous a dit sérieux. Les adversaires avaient arrangé le combat de telle façon que l'un d'eux devait fatalement rester, comme on dit, sur le carreau. La petite cérémonie avait commencé par l'échange d'un certain nombre de balles et, comme il est d'usage que les balles qui s'échangent en duel ne donnent jamais de résultat, ils avaient convenu que le combat se terminerait à la pointe de l'épée.

Les balles, naturellement, n'ont touché personne, mais, par contre, les épées ont fait du beau travail. L'un des adversaires a été touché deux fois et l'autre trois et la dernière de ces blessures a été assez grave pour mettre fin au combat.

Il n'y a pas eu de mort, mais il y a eu deux blessés et l'un même très sérieusement. Lequel des deux en voulait à l'autre? La main qui a infligé la plus sévère blessure était-elle la main qui voulait se venger ou bien était-ce l'autre? Mystère. Les témoins seuls étaient au courant de l'affaire et, avec eux, sans doute, un petit nombre d'amis "et connaissances".

Le préfet de police s'en est ému; le parquet aussi et l'on étudie la question de savoir si un duel combiné de telle façon n'est pas purement et simplement une tentative d'homicide volontaire, auquel cas nos gentilshommes seraient poursuivis et aussi les témoins dans lesquels la justice ne verrait plus que de vulgaires complices."



Le meilleur usage qu'on puisse faire de son esprit est de s'en défier.—
Fénelon.

CE QU'EST LE BOLCHEVISME

A ceux qui souhaitent l'avènement de ce régime, nous conseillons de méditer ces lignes et ils seront édifiés.

Elles ne comportent aucune exagération; ce sont des faits hideux, atroces, mais **des faits réels** et dont l'horreur surprendra certainement plus d'un lecteur.

Voici, prise entre tant de mille, une lettre de contrebande, griffonnée avec le bout carbonisé d'une allumette, à peine lisible et pourtant si éloquente:

"La prison Derebinsky, la plus odieuse, la plus sinistre des geôles... Dans une cellule où l'ancien régime logeait vingt prisonniers, nous sommes deux cent quinze, ni linge, ni coussins, ni savon; l'eau est un luxe bourgeois; pour étancher la soif, un baquet poisseux où croupit une vase gluante. Nous sommes dévorés vivants par les parasites, nous en avons qui pullulent jusque dans les sourcils, et la force manque souvent de soulever la main pour les chasser. Peine inutile, d'ailleurs! Ils reviennent toujours; la peau n'est qu'une plaie qui brûle; des milliers de sucoirs vénéreux s'enfoncent dans la chair vive.

"Mais la faim surtout est intolérable. Nous recevons trois huitièmes d'une livre de pain couleur de goudron, une sorte de pâte méphitique où s'entremêlent des détritiques de paille puis deux gamelles de soupe innommable, un liquide nauséabond d'où surnagent des têtes de harengs pourris. Cette soupe, elle répugne aux plus affamés. Mes pensées se brouillent, j'ai tellement faim; mes jambes sont

devenues monstrueuses, enflées et bleues; j'ai beau avoir maigri, elles flageolent sous mon poids; à chaque instant, je regarde mes doigts, il me semble qu'ils pourrissent, que je me décompose avant la mort.

"Et, pourtant, même en prison, une vulgaire démagogie, des communes dans les cellules. Parmi nous figurent un ancien ministre, deux directeurs de banque, des princes, des comtes, un général de division, quatre colonels, des popes, des moines, des étudiants, des fonctionnaires, tous grelottants de fièvre, émaciés par la famine, les yeux égarés: Stobeus, hussard de la garde, Sibiriak-Larionof, un peintre de talent, ont sombré dans la démence; et la plupart suivront sous peu leur exemple. C'est la guerre aux intellectuels, tandis que les apaches, les criminels de droit commun, sont traités en "camarades", reçoivent trois roubles par jour de l'Etat, une nourriture plus supportable. Ils sont l'aristocratie du bagne; nous en sommes les parias: il y a des inégalités sociales jusque dans la souffrance..."

Et, pour estampiller d'un cachet officiel l'authenticité de cette vision dantesque, voici le cri d'horreur poussé par un bolchevik patenté, Trillesser, président du soviet du quartier de Vyborg. "J'ai honte, écrit-il, après avoir visité les "Krestys", considérés pourtant comme un paradis pénitentiaire, j'ai honte d'avouer l'incontestable supériorité des prisons impériales.

Aujourd'hui des incarcérés restent jusqu'à huit mois sans être interrogés, sans savoir de quelle autorité ils dépendent; leur saleté est repoussante, ils n'ont pas de matelas, pas de couvertures; pour le motif le plus futile, ils sont jetés au cachot.

Dans les infirmeries, continue Trillessier, j'ai vu de véritables cadavres vivants qui avaient tout au plus la force de chuchoter qu'ils mouraient de faim. Les morts demeurent souvent plusieurs heures sur les lits et tous les malades attendent la fin par la famine." Voici encore cinq lignes extraites de la presse bolchevique en date du 31 janvier 1919, naturellement avare pour des aveux de ce genre : "L'inspection des prisons Rojdestvensky a donné lieu aux constatations suivantes: trop grande concentration de détenus; absence complète de désinfection; absence de bains; effroyable quantité de parasites; épidémie de typhus exanthématique que n'enraye aucune mesure d'hygiène." Un inspecteur des prisons bolchevisques finit par confesser qu'il aurait mieux valu fusiller tous les détenus que de leur infliger le martyre de l'incarcération.

Parfois, mais de plus en plus rarement, au prix d'incroyables pots-de-vin—cinq ou six cent mille roubles, c'est la taxe—un damné réussit à s'évader. Un témoignage vivant précise et aggrave les réalités connues seulement par bribes.

L'écrasante majorité de la clientèle "tchékiste" ignore les motifs de sa détention: malgré le décret de Lénine qui prescrit l'interrogatoire dans les 48 heures, des malheureux agonisent six mois, neuf mois, un an, en arrivent à supplier comme une aumône le privilège d'une fusillade ou se fracassent le crâne contre les pierres muettes.

Qui peut leur répondre ? Le Comité exécutif pan-russe est loin; les tribunaux révolutionnaires sont impuissants devant la "Vé-tché-ka" et, pour pénétrer à la "Vé-tché-ka", il faut négocier un laissez-passer pendant des semaines et des semaines; même les "défenseurs publics", remplaçants des avocats d'hier, n'y sont presque jamais admis: ainsi écrit, non pas une "feuille bourgeoise", mais les "Izvestia", le messenger officiel du "Tzik" et, si l'organe par excellence des soviets se permet cette franchise, que doit être la vérité?

Des misérables décharnés, pouilleux, noirs de crasse, se traînent à genoux dans les casemates, supplient les gardes-chiourmes de leur expliquer pourquoi ils sont là. Quelques-uns ont été happés au passage, dans une cour de prison, pendant qu'ils mendiaient un renseignement sur l'un de leurs proches. D'autres ont été murés vivants pour être revenus chercher leurs galoches oubliées dans l'escalier d'une geôle. Des témoins, bousculés par hasard parmi les inculpés, ont pris le chemin de la prison pour prendre bientôt celui du poteau d'exécution. Un scribe illettré épelle laborieusement les noms, escamote les syllabes, falsifie les états civils; une lettre de plus, une lettre de moins, suffisent pour condamner à mort: au lieu d'un verdict, une faute d'orthographe.

Et, pour toute réponse, les soldats rouges se souviennent des répliques imposées par la discipline d'antan : "Nous ne pouvons savoir, c'est l'affaire des chefs", et les Chinois, mis en joie par des lamentations qu'ils ne comprennent pas, se bornent à déchausser une denture portée dans un rire atroce. Bien des fois un ordre de libération est signifié déjà à des cada-

LE MYSTÈRE des ROMANOFF

SURVIVANTE?

Anastasia Nicolaïevna

Signature
de la G^{re} Duchesse
Anastasia
fille de Nicolas II.

PAR
HENRI OMESSA

Tel est le frontispice du livre que M. Henri OMESSA vient de publier en France, sur le mystère des Romanoff et les atrocités de la révolution russe et du règne soviétique actuel.

vres. Une croix au crayon rouge, sur le registre, devant un nom, au lieu d'une croix au crayon bleu, décide en Russie d'une destinée humaine.

L'interrogatoire : l'oubli au fond d'une cellule est peut-être préférable.

L'inculpé est traîné en un seul jour chez dix, vingt, parfois trente juges d'instruction qui, méthodiquement, lui posent les mêmes questions et presque avec les mêmes intonations de la voix. Que le malheureux, épuisé

par la famine et chancelant de faiblesse, hésite ou modifie un mot de ses réponses, il est renvoyé de nouveau chez le premier juge d'instruction qui l'avait interrogé et l'infamale enquête recommence. Pas un moment de répit: une sorte d'automatisme judiciaire qui martèle le cerveau, le jette dans l'hébétement ou dans le délire.

Certains finissent par avouer n'importe quoi, par dénoncer n'importe qui. L'interrogatoire tourne à l'hypnose; les juges n'ont plus qu'à suggérer les répliques aux inculpés frappés de catalepsie.

Parfois c'est le système inverse: les inculpés ne voient personne, ils sont dans la chambre vide avec le juge embusqué derrière un mur; c'est le mur qui parle, qui interroge, qui enregistre les réponses; l'inculpé se justifie devant une surface blanche, il est venu prier, supplier, clamer son innocence à un homme comme lui, chercher dans les yeux de cet homme une lueur de compassion, une promesse, un mot...

Et l'étrangeté stupéfiante du décor étouffe des phrases préparées dans la gorge; les victimes balbutient et bégaiement, cherchent une apparence humaine sur le rectangle impassible, une lucarne, un regard, une trace d'âme. Rien: la "Vé-tché-ka", divinité invisible, reléguée dans son au-delà socialiste, d'où elle juge avec dédain des abstractions contre-révolutionnaires.

Mais, souvent, la divinité se redresse du fond de son olympisme rouge, à la manière des vieilles idoles aux ventres incandescents. Des réflecteurs de phares dardent leurs faisceaux de clarté sur les accusés, traversent leurs paupières, brûlent les yeux, enfoncent des aiguilles dans la rétine.

C'est le procédé le plus raffiné: la lumière utilisée pour la question, bre-

vet bolchevik. Il en est un autre, non moins scientifique, des injections hypodermiques de poisons.

Puis vient la série des tortures plus banales, un égouttement d'eau glaciale sur les crânes rasés; le "sac de pierre", sinistre fleur de rhétorique pour désigner les cellules où le détenu ne peut ni s'étendre ni se lever, où il étouffe recroquevillé, les membres brisés, muré vivant dans de la brique; le supplice de l'insomnie, avec l'éternelle sentinelle qui, à coups de gourdin, chasse les somnolences; le supplice de la soif pendant lequel le menu est réduit à du hareng macéré dans du sel; puis le classique enfoncement de clous et d'aiguilles dans les ongles. Et voici quelques variations individuelles sur les thèmes qui paraissent épuisés au quinzième siècle: l'anarchiste Gavrilof, dont on laboure la poitrine à coups de poignard pour obtenir des aveux; un certain Vyssotzky qui confesse ses crimes après trois jours et trois nuits, ligotté, les yeux bandés, un revolver appuyé contre la tempe; Chakolsky, enfermé dans une cave, avec un sac sur la tête et pour unique subsistance un verre d'eau en vingt-quatre heures filtré dans la bouche à travers la toile.

Et tout cela dans la maison de la Loubianka, en plein Moscou, où, tout de même, la "Vé-tché-ka" est gênée dans ses aspirations à l'hégémonie intégrale.

En province, pratiquement, les commissions extraordinaires disposent de la plénitude du pouvoir. La terreur rouge a fait éclore toute une pléiade de tyrans communistes qui règnent, pillent, violent et tuent au nom de Karl Marx. Pouvait-il en être autrement? "Faire ce que veut le pied gauche": c'est ainsi qu'un dicton popu-

laire caractérisait le despotisme fantasque développé en Russie par le déchainement du gouvernement absolu. A Pétrograd, à Moscou, dans les grands centres, le pied gauche du fonctionnaire, du gendarme, était paralysé par le code, les convenances, la civilisation, mais ailleurs de grosses bottes éperonnées piétinaient en toute liberté une dolente population courbée jusqu'à terre devant une casquette à cocarde. Un gouverneur, un commissaire de police, un garde champêtre, chaque fonctionnaire, dans son arrondissement, s'affirmait un petit tsar, un autocrate de banlieue. Que l'on imagine le classique Homais—un Homais russe—qui singerait, dans son enclos provincial, la silhouette d'Ivan le Terrible. La révolution n'a fait que pivoter vers la gauche ce primaire du droit divin, ce bolchevik de l'absolutisme. Elle l'a rendu à sa nature véritable, elle a ressuscité le "knoutteur" du servage qui, il y a un demi-siècle, échangeait un moujik contre un chien de chasse et, il y a trente ans à peine, sabrait encore de verges les dos des paysans. Et, pour encadrer cette psychologie, avec tout ce qu'une longue domination mongole a laissé dans les âmes d'âpre et de froide cruauté, que l'on évoque la désespérante monotonie, la pluvieuse grisaille de la province russe, le vide intellectuel, le néant mora, où la bête asiatique se réveille sous la discipline stariste ou socialiste, empruntée à l'Occident. Mais il faut ajouter: une bête aux nerfs détraqués, à l'imagination malade, facilement sadique, heureuse de réaliser ses cauchemars pour échapper à l'ambiance paludéenne. Gorky: le meilleur témoin pour certifier l'invincible influence des petites villes sur les atavismes tartares et les cerveaux d'al-

cooliques. Le célèbre "Samodourstvo" russe qui peuplait les Kremlins de devins et de fous, qui inspirait à Pierre le Grand de scabreuses parodies liturgiques, encombre les "Tché-ka" de Borgias marxistes.

Devant tous ces gredins, les soviets locaux, les comités exécutifs, les parloles officielles bégaiant d'effroi et capitulent. Pour simplifier la besogne, dans les tréfonds de la campagne russe, le mécanisme "tchékiste" est réduit souvent à une délégation de la terreur, aux célèbres "Troïkis", trois dictateurs subalternes qui, accompagnés d'une escouade rouge, parcourent les villages coupables, parfois même à un seul bourreau qui circule dans un train hérissé de mitrailleuses, plagiat servile des "expéditions répressives" illustrées, sous l'ancien régime, par Meller-Zakomelsky dans les provinces baltiques. Plagiat servile sans doute, mais pimenté toujours de fantaisies macabres et de lubies d'épileptique. Nommé à la tête d'un de ces raids terroristes, Kedrof, transfuge d'un parti socialiste modéré, se vanta d'avoir réussi à secouer la léthargie du gouvernement de Vologda. Ce fut une espèce de pique-nique révolutionnaire, une partie de plaisir où les souleries alternaient avec les fusillades. Bondé de joyeux drilles, le train s'arrêtait aux gares; des argousins s'éparpillaient à travers la localité, rafflaient le bourgeois et la fête de sang commençait, raffinée, délicate, les femmes obligées d'ordinaire, au milieu de l'hilarité générale, à creuser la tombe de leurs propres maris.

La "gorille lubrique", entrevue par Taine dans l'humanité affranchie de son frein social, a pris possession de la Russie et, dans la joie de détruire, marie l'obscénité à la torture. A Vi-

tebsk, le commissaire Mironof, pour donner le fouet aux prisonniers, les forçait à revêtir des linceuls. A Koursk la distraction habituelle consistait à improviser des exécutions capitales après dîner. A Odessa, des matelots, gavés de narcotiques, entassaient les condamnés à mort tout nus dans une cave complètement sombre et, postés à la porte, canardaient les ténèbres au hasard. Les victimes se jetaient contre les murs, chaviraient les unes contre les autres et leur horrible agonie finissait par exaspérer les bourreaux qui se ruaient sur toute cette chair pantelante, remuaient des cervelles du bout des baïonnettes, enfouaient leurs doigts dans les orbites. Aux détenus qui attendaient leur tour, il était loisible de suivre le développement de ce sabbat. Souvent même, sous prétexte de l'heure tardive ou de la fatigue, parfois, le lendemain, des malheureux déjà atteints de folie ou plongés dans l'inconscience étaient achevés. A Odessa encore, la "Tchéka" était pourvue d'une véritable salle de spectacle où des privilégiés, attablés devant des consommations, pouvaient assister aux exécutions comme dans un music-hall bourgeois.

Pendant des pages entières, il serait possible de poursuivre l'énumération de ces messes noires du bolchevisme. Mais qu'il suffise de citer ce témoignage vécu d'un écrivain russe, I. Sourgoutchef, qui eut le rare bonheur d'échapper, après l'avoir observée, à l'épouvante du régime soviétiste à Stavropol. Des prisonniers, raconte Sourgoutchef, étaient amenés dans un jardin dénommé par les soldats rouges eux-mêmes le "Salon de coiffure chinois". Lentement, d'un oeil de connaisseur, Achikhine, le président de la

Commission terroriste locale, étudiait les prisonniers, choisissait un sabre, le soupesait, en caressait la lame, puis, d'un coup brusque, amputait une oreille, ensuite un bras, ensuite une autre oreille. Les gémissements, le sang, les malédictions, l'angoissante supplication d'être tué plus vite, rien n'avait prise sur Achikhine. Sans hâte, il roulait une cigarette, l'allumait au moyen d'une loupe au soleil, la savourait avec volupté, se levait enfin, comme à regret, tranchait le second bras. Alors, régulièrement, commençait une scène d'indescriptible horreur. Achikhine monologuait, offrait du tabac à sa victime, la cajolait, pleurait sur les bras absents, les moignons sanglants, se mettait à genoux, soulevait soudainement les paupières du moribond et, en guise de cendrier, éteignait le bout de sa cigarette brûlante contre les prunelles humaines.

C'est au cabanon et au bagné que la révolution russe a recruté ses Nérons et ses Caligulas.

Il émane de toutes ces évocations une âpre atmosphère de satanisme, d'envoûtement, de folie moyen-âgeuse, où les romanciers de l'avenir puiseront du pittoresque à pleines mains pour assaisonner la terreur russe. Mais il n'y a là, la vérité exige de le dire, qu'une sorte de romantisme parasite surajouté par le déchaînement d'une démente sanguinaire aux réalités prescrites et voulues par Lénine. La terreur bolchevique, dans ses traditions les plus pures, manquera essentiellement de romantisme. La "Véshé-ka" redoute les charrettes, les échafauds, la pompe extérieure des peines capitales. Elle tend de plus en plus à s'adapter au terre à terre, à la vulgarité réaliste, à la simplicité presqu'épigrammatique des conceptions de

Lénine. Pas plus que l'éloquence incisive et crue du maître, elle ne s'embarassera de mélodrame. Elle travaille sans phrase, rapidement, économiquement. La guillotine avec son décorum et les têtes brandies par le bourreau au-dessus des foules hurlantes, tous ces fastes sont le propre d'une révolution bourgeoise qui avait du temps à perdre. Payées par le peuple, les institutions communistes doivent rendre le maximum avec un minimum d'efforts et de dépenses. Lorsqu'ils étaient pressés, les "tchékistes" d'Odessa supprimaient leurs victimes d'un coup de revolver au-dessus d'une fosse d'aisance où ils faisaient dégouliner le sang. Aucun procédé n'a mieux correspondu au matérialisme goguenard de Lénine.

Le cabinet: échafaud de la révolution russe.

Sans doute, même à Pétrograd, à Moscou, dans le voisinage des centres soviétistes, la terreur n'a pas réussi d'un coup à simplifier ses méthodes. Pendant longtemps, les bourreaux s'attardèrent à pousser les condamnés vers des terrains vagues et les forcèrent à creuser leurs tombes. N'est-il pas défendu aux bourgeois d'exploiter le travail d'autrui, même celui des camarades fossoyeurs? L'exécution des ministres et des dignitaires de l'ancien régime—au total cinquante-trois personnes—a duré deux heures; les trois Lettons, chargés de la fusillade, s'accordaient de temps en temps un moment de répit pour fumer des cigarettes. Mais voici, dès le mois d'août 1918, un exemple de travail expéditif: 2,600 personnes massacrées sur les forts de Cronstadt et jetées pêle-mêle dans la mer. Et peu à peu la rapidité et la sobriété deviennent de style chez les commissions extraordi-

naires des deux capitales. Il faut si peu pour supprimer un homme! La "Vé-tché-ka" n'exécute plus, au grand jour, en justicier; elle assassine tout simplement, la nuit, en malfaiteur.

Serge de CHESSIN.

—o—

CONFORT MODERNE

On boit toujours beaucoup en Allemagne et, pour pouvoir boire longtemps, il est congru, on le sait, chez les allemands, d'expurger de temps à autre le trop-plein. Après quoi, dispos, on se remet à table devant les mille et une qualités de bières blonde et brune.

Il fallait donc organiser les "vomitaires". C'est fait. Voici comme on nous décrit les appareils nouvellement installés en tous hôtels et restaurants de la délicate Allemagne:

"C'est un vaste bassin placé à hauteur de la poitrine d'un homme normal. Au-dessus, à droite et à gauche, à hauteur des épaules, se trouvent deux solides poignées.

"Le bassin en question sert à quoi l'on pense. Et comme lorsqu'on se trouve obligé de recourir à cet accessoire on est généralement assez déséquilibré, les poignées permettent au patient de se maintenir solidement et d'éviter ainsi de nauséabondes chutes.

"Au-dessus de l'appareil se lit l'inscription: "Für Seekranke", ce qui signifie: "A l'usage de ceux qui ont le mal de mer".

Et maintenant, l'on peut bien se pâmer devant cet "esprit d'organisation"! Ce n'est pas encore en Allemagne que l'on établira la tempérance.

LA FEMME IDEALE

On a trouvé, paraît-il, une femme remplissant toutes les conditions exigées par les poètes, les artistes et les psychologues pour former un être créé dans le goût des plus difficiles.—Au physique, cette femme mesure cinq pieds cinq pouces et pèse 120 livres.

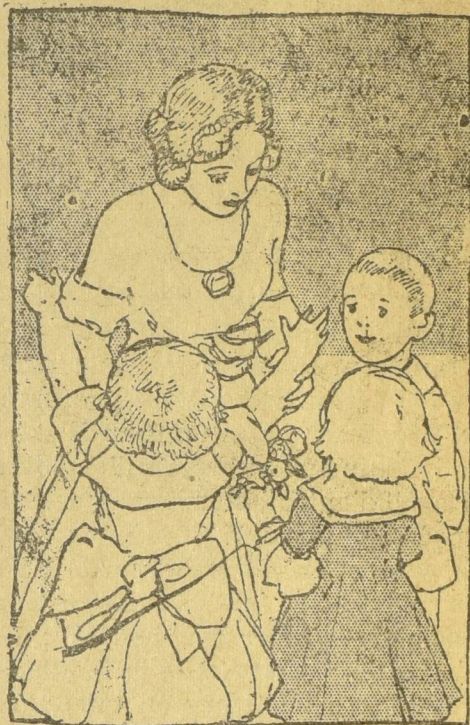
Les poètes et artistes de certains pays viennent d'établir le barème de la femme parfaite, c'est-à-dire de la créature impeccable qui possède le

décisions de ces experts sont discutables. Ils attribuent trop d'importance à certains éléments pour en négliger certains autres. Ainsi, sur les cent points alloués, ils en donnent 8 au sens de l'humour et à la gaieté de caractère, pour n'en accorder que 6 aux vertus domestiques. Il y a aussi trop de marge entre l'amabilité qui compte 12 points et la modestie, qui en a 2.



100% des qualités propres au sexe faible.

On s'est déjà tellement occupé de la seule beauté plastique de la femme qu'il est plus que temps que les connaisseurs songent à étudier ses qualités intellectuelles et domestiques. Les

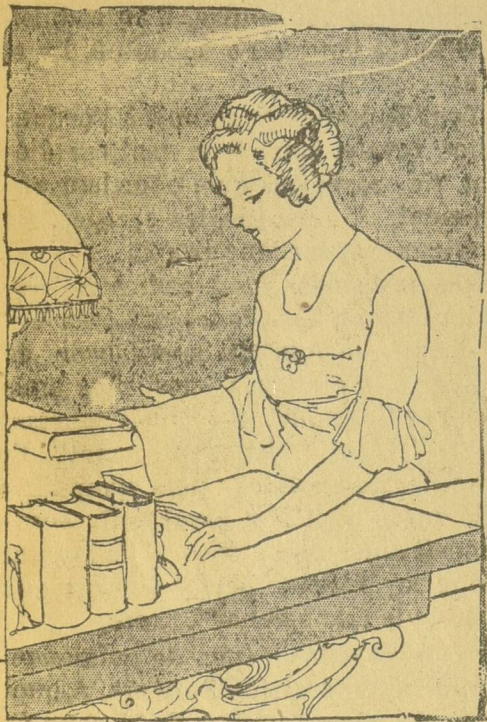


Enfin, le goût des sports est mieux coté que les vertus domestiques. Nous ne souscrivons pas à ce dernier jugement qui est pour le moins léger. Que la femme s'adonne aux sports, c'est très bien, mais à la condition de n'en pas faire sa principale occupa-

tion et de ne pas négliger ses devoirs domestiques. Elles doivent être des sportives amateurs et non professionnelles!

Ces juges ont pris pour modèle une jeune fille dont nous donnerons tout à l'heure le signalement avec ses plus petits signes particuliers, comme s'il s'agissait de lui rédiger un passeport.

Hauteur	5 pieds 8
Poids	140 livres
Cou	13 pouces
Torse	33 pouces
Poitrine	37 pouces
Ceinture	23 pouces
Hanches	39 pouces
Cuisse	24 pouces
Bras	11 pouces
Mollet	15 pouces



Aux yeux du fameux sculpteur grec Phidias, Vénus ou Aphrodite représentait le type de la femme physiquement parfaite.

La Vénus moderne, cette jeune femme choisie par les artistes d'au-



En attendant, donnons la taille de la Vénus de Milo qui devait chez les Grecs servir de modèle aux sculpteurs. A cette époque, ces braves Athéniens ne devaient admirer chez la femme que la perfection des formes physiques. Plus idéalistes, les juges de ce récent concours se préoccupent davantage de ses qualités morales et intellectuelles, tout en attribuant cependant 25 points à la beauté de son corps. Voici Vénus:

jour d'hui, est un agréable mélange de vertus, de qualités et d'attraits physiques. Hormis ces erreurs que nous avons relevées dans les premières lignes, touchant le goût des sports, l'amabilité et les vertus domestiques, le

type féminin adopté par les juges de ce concours est fort agréable:

Beauté physique	25 %
Mentalité ou état d'esprit	20 %
Amabilité	12 %
Goût des choses religieuses	14 %
Gaieté	8 %
Goût des sports	7 %
Vertus domestiques	6 %
Sens artistique	4 %
Bon goût	2 %
Modestie	2 %

Total 100 %

Dans la rédaction du même tableau, nous aurions donné plutôt cinq points de moins à la beauté physique et quatre points de plus au sens religieux; six points de plus aux vertus domestiques et trois de moins au goût des sports; un ou deux points de plus au sens artistique et au bon goût.

Le bon goût et le sens artistique sont indispensables à la mère qui veut former en ses enfants des hommes instruits, cultivés et intéressants.

Maintenant, la jeune personne qui, suivant les experts en "perfection féminine" possède toutes les qualités de son sexe, mesure cinq pieds cinq pouces et pèse 120 livres, ce qui lui donne les 25 notes déferées à la beauté plastique.

Et il en est ainsi de toutes les autres qualités exigées par ce tribunal qui vient de prononcer un nouveau jugement de Pâris.

—o—

L'ORTHOGRAPHE, A TRAVERS LES AGES

De temps à autre, on signale les négligences d'orthographe auxquelles trop de gens se laissent aller et, pour

répondre à ces Vaugelas grincheux, d'autres demandent des réformes qui diminuent les difficultés de notre langue. C'est un vieux procès qui durera longtemps encore.

Je dis: vieux! car il faut remonter au temps de Chilpéric pour trouver la première tentative de réforme orthographique. Ce bon roi, en effet, décida, un beau jour, de supprimer certaines lettres redoublées et, d'après lui, inutiles; par contre, il introduisit dans notre langue l'o accentué, l'y et le z.

Tout le monde se soumit à l'ordonnance royale, sauf deux maîtres d'école. Ne croyez pas que, pour leur entêtement, on leur tira les oreilles. On fit mieux: on les leur coupa.

Des procédés aussi radicaux devraient triompher. Pourtant Louis XIV lui-même, le lointain successeur de Chilpéric, n'était pas des plus amis avec l'orthographe. Il écrivait couramment: "plésir, traitement, cadot". Et Mme de Montespan, par sympathie sans doute pour son royal ami, commençait ainsi une lettre: "Il lia lontant que je nay entendu parler de vous, que je ne puis manpeicher"... etc.

On sait l'orthographe de naissance, assurait l'impératrice Eugénie. A quoi Mérimée, alors familier de la cour de Napoléon III, répondait en lui jetant un défi. Il fut relevé. Le soir même, l'empereur, l'impératrice et toute la cour, faisaient une dictée préparée à l'avance par l'auteur de "Colomba". C'était la dictée célèbre qui commence par ces mots: "Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre..."

Hélas! Napoléon fit cinquante fautes, et l'impératrice, bien que sachant l'orthographe de naissance, quatre-vingt-dix!

LE TRESOR DE LA VIEILLE

Si nous avions à Montréal un musée municipal, réplique-miniature du Musée Carnavalet de Paris, nous pourrions facilement l'orner de merveilleux documents historiques, pour la plus grande joie des habitants de notre bonne ville. En effet, pas besoin de dire que les souvenirs des premiers temps de Ville-Marie nous manquent. Grâce à Dieu, ils n'ont pas tous été pillés par les Vandales et nous savons des endroits où on les garde avec un soin jaloux. Mais c'est précisément parce qu'ils sont trop jalousement gardés que le public les ignore.

Nos grandes institutions d'enseignement ou de charité, l'Hôtel-Dieu, les congrégations des Soeurs-Grises, de Notre-Dame, les Messieurs de St-Sulpice, ont recueilli ces richesses du passé, conservées dans des châsses, telles des reliques, en des chapelles presque inaccessibles.

Les possesseurs de ces trésors feraient, il nous semble, en les groupant dans un musée municipal, calqué sur le présent château de Ramesay, un geste admirable. Mais cette idée de fonder à Montréal un pareil musée ne forme pas le fond de cet article. Elle ne fait que servir de préambule à une histoire (qui, d'ailleurs, n'est peut-être qu'une fable) tirée d'un vieux almanach.

Nous reportons les lecteurs à l'an 1850, alors que dans le périmètre délimité par les rues Notre-Dame, Gosford, du Champ de Mars et Saint-Denis, se dressaient les maisons des prin-

ces de la finance, de la politique et du grand monde.

C'était là, sur des trottoirs de pierres rugueuses, taillées en dalles énormes, que se promenaient les belles élégantes et les jeunes beaux, en redingote corsée et en haut-de-forme pelucheux.

Sur un emplacement, sis non loin de l'Hôtel de Ville actuel, s'élevait une habitation très simple, recouverte de tôle ondulée dont les portes et volets étaient clos depuis près d'un demi-siècle.

Le soir seulement, sur le coup de dix heures, une lumière brillait furtivement dans l'interstice d'un volet, telle une luciole dans la nuit qui traverse une route, en une seconde.

Naturellement, les plus superstitieux voyaient là des feux follets, flammes légères et fugitives, qui sont l'âme des damnés.

Les chroniqueurs de l'époque étaient friands de ces contes de feux follets et de revenants, qui ne manquaient pas d'effrayer moult gens. Louis Fréchette, qui n'avait encore que onze ans alors, devait plus tard s'inspirer de l'histoire dont nous parlons.

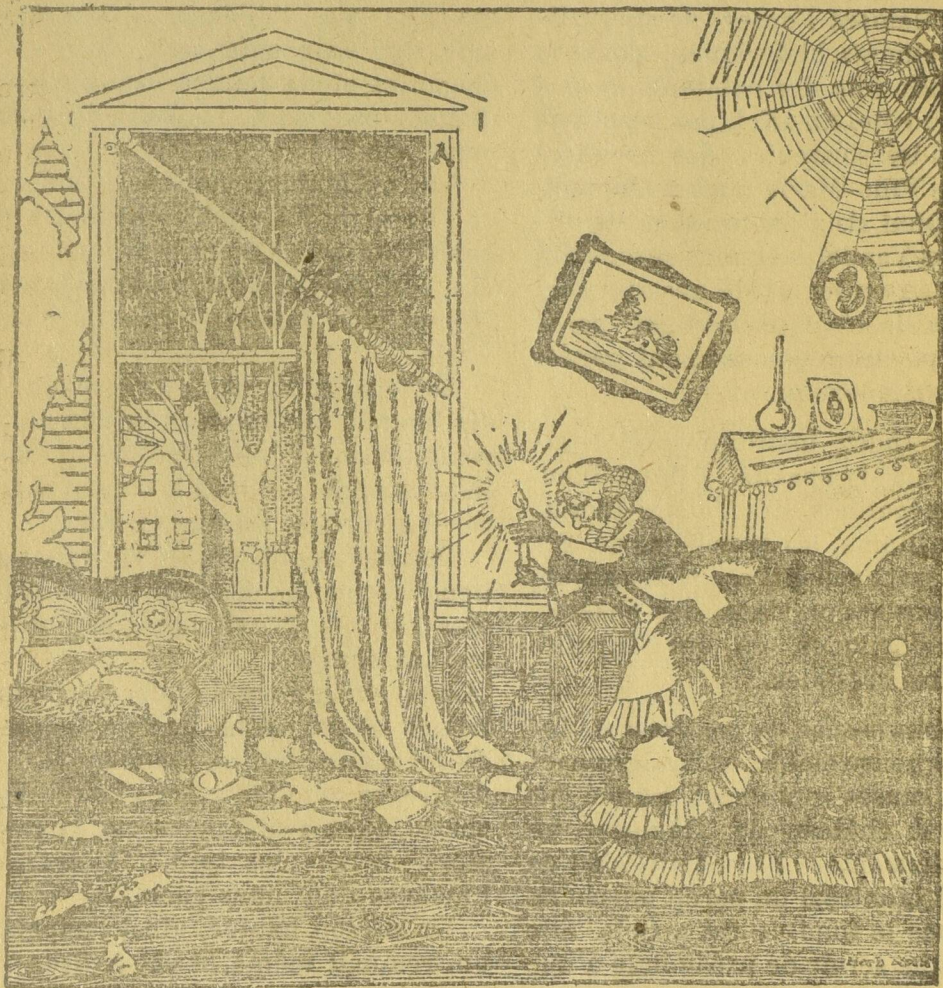
La maison hantée, ainsi l'appelaient, remuait même le cœur des plus intrépides, à l'heure où filtrait cette petite lumière diabolique. De vieilles personnes voulaient qu'on l'exorcisât. Cependant, personne ne s'en approcha et la maison garda ainsi près d'un siècle son terrible secret.

Il s'en trouvait néanmoins qui disaient que cette habitation avait logé

naguère les sbires de l'intendant François Bigot, condamné en France pour ses prévarications commises dans la Nouvelle-France, et qu'elle devait encore recéler les marchandises et les trésors que ce brigand avait amassés durant son séjour dans la colonie.

porte rouillée et mousseuse en entrèrent dans la place.

Horreur! Une femme, vieille et ravagée comme une sorcière, gisait inerte sur le plancher. Ils n'y touchèrent pas, craignant, en la remuant, de la réduire en cendres et poussière. Des



Le soir seulement, sur le coup de dix heures, une lumière brillait furtivement dans l'interstice d'un volet.

Or, un soir, la lumière ne brilla plus à son heure. Les passants en furent intrigués. Les hommes forts du quartier résolurent donc de faire l'assaut de cette Bastille. Ils enfoncèrent la

rats se sauvèrent à l'approche des hommes. D'immenses toiles d'araignées tapissaient les murs craquelés de toutes les pièces. Sur les fauteuils déchiquetés et sur les lits enfoncés

étaient des feuilles éparses, noircies d'une écriture ancienne. Des manuscrits, des parchemins couvraient ces meubles. Sur la cheminée, se trouvait, dans un album d'un fort cartonnage, une collection de médailles et de monnaies qui serait aujourd'hui d'un prix inestimable.

On fouilla la cave où étaient amassés en des sacs gonflés comme des outres des milliers et des milliers de pièces d'or de tous les millésimes et de toutes les effigies.

Le chef de la bande, par autorité de justice, mit les scellés sur ces trésors. Mais, dans la nuit suivante, ils furent complètement enlevés par des mains mystérieuses. Des recherches furent entreprises vainement et dans la ville et dans tout le Bas-Canada. Quelques-unes des pièces composant ce trésor retombèrent en la possession de la justice, au bout de nombreuses années, mais les précieux manuscrits restent encore dans leur cachette inviolable.

—o—

SIGNE DES TEMPS

—

Le gouvernement compte dans son sein des membres bien pensants. Il en compte au moins un qui est catholique pratiquant.

Or, il y a quelque temps, ce ministre arrivait un samedi soir à la Rochesur-Yon où il devait présider le dimanche une grande manifestation agricole.

—A quelle heure est la grand'messe? demanda-t-il au préfet.

Le préfet avoua son ignorance à cet égard et envoya aussitôt aux informations.

—C'est dix heures, fit-il savoir au ministre. Mais je ne vois pas comment vous pourrez y assister. C'est l'heure à laquelle vous devez recevoir une délégation.

—Remettez la délégation, ordonna le ministre.

—Vous n'y pensez pas, monsieur le ministre, se récria le préfet. Jamais nous n'aurons le temps d'avertir ses membres qui viennent des quatre coins du département.

—C'est ennuyeux, fit le ministre. Je ne voudrais pas manquer la grand'messe. Si on demandait au curé de la retarder d'une heure?

Le chef de cabinet se précipita à la cathédrale. Mais tandis qu'il exposait l'objet de sa visite, le curé devenait cramoisi.

—Dites à M. le préfet, s'écria-t-il, que Dieu passe avant les ministres.

Le préfet, très ennuyé de ne pouvoir être agréable au ministre, ne savait plus à quel saint se vouer, lorsqu'il eut une inspiration.

—Prenez une auto, dit-il à son chef de cabinet, et filez à Luçon. Vous exposerez le cas à Mgr l'évêque. Peut-être, pensera-t-il qu'il y aurait, en ce moment, quelque habileté à épargner un péché à un membre du gouvernement.

La permission fut accordée par Mgr l'évêque, et, ce dimanche-là, les cloches ne sonnèrent la grand'messe qu'à onze heures.

—o—

Celui qui souffle le feu s'expose à être brûlé par les étincelles.—G. de Maupassant.

—o—

Le plus grand écueil pour l'amitié est de donner des conseils.—Mme d'Epinau.

LES FEMMES BAVARDES

Pourquoi les femmes parlent-elles plus que les hommes?—La science nous en donne les raisons, basées sur une récente découverte médicale.—Les punitions corporelles que les anciens infligeaient aux femmes qui ne savaient pas écouter.

Les sages de toutes les nations et de tous les âges sont convenus de déclarer que les femmes parlent plus que les hommes. De nos jours, tout observateur tant soit peu psychologue notera toujours une profonde différence dans la façon de converser des hommes et des femmes. Prenons, par exemple, un grand dîner qui réunit sept couples à table. Si vous tendez l'oreille vers le boudoir où les hommes se sont retrouvés pour fumer le cigare d'après-dîner, vous n'entendrez qu'une voix. Un homme parle, les six autres écoutent. Rapprochez-vous maintenant du salon où jasant ces dames et vous entendrez sept voix qui se font entendre à la fois dans les tons les plus variés.

Voici l'exemple basé sur l'expérience qui peut à lui seul prouver de façon définitive notre thèse. Mais la science et la médecine, étudiant à leur tour ce phénomène, expliquent d'une manière plus probante encore la loquacité féminine.

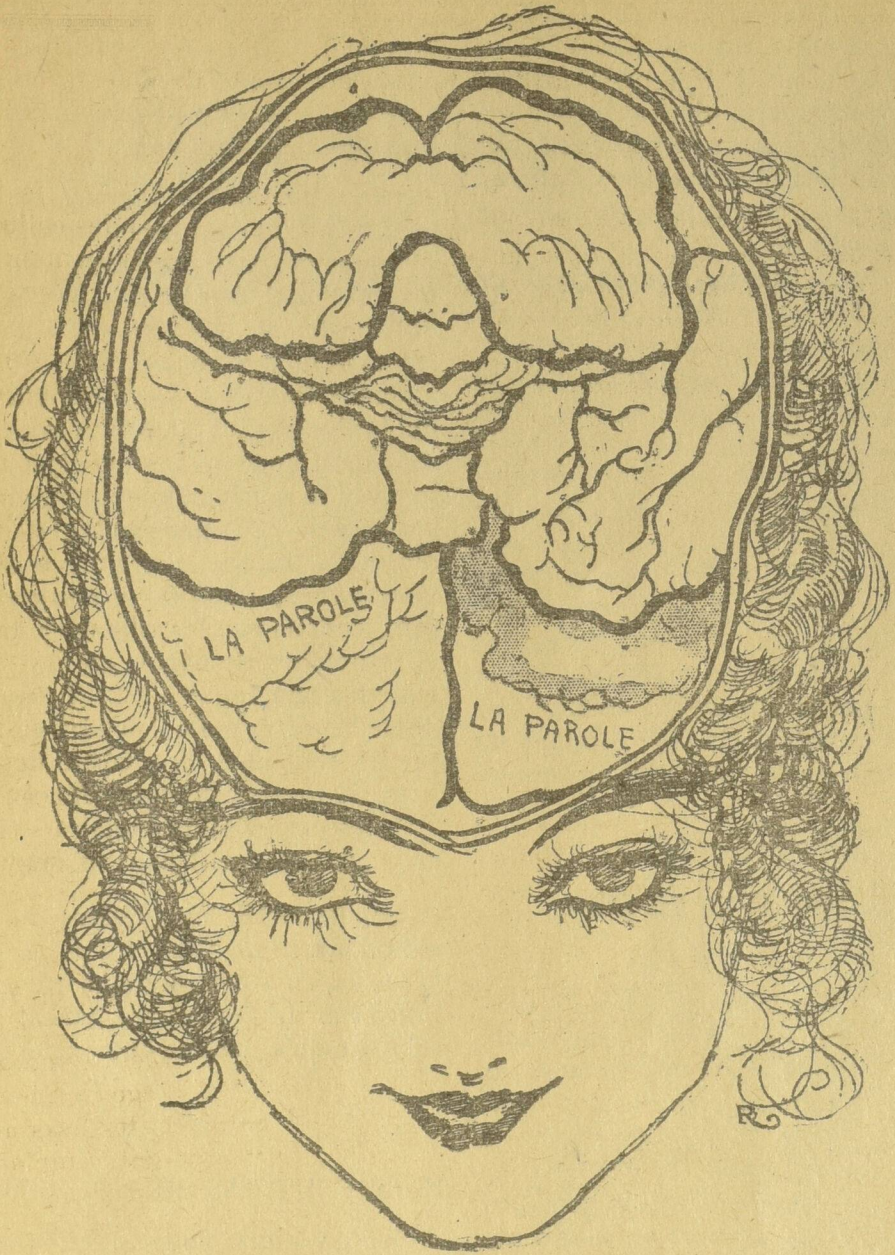
La principale raison physique du babillage réside dans le troisième repli du cerveau, région appelée "l'enroulement de Broca". Elle tire son nom de celui d'un chirurgien français

qui découvrit l'emploi des cellules cérébrales dans cet enroulement particulier ou dans ce repli. Broca trouva que dans ce repli—situé dans la lobe gauche du cerveau—est localisé le centre de la parole, dans l'organisme humain.

C'est dans ces cellules que, par des procédés que nous ignorons encore, les impressions, les pensées et les images créées par nos sens, notre mémoire ou notre imagination, se traduisent par le langage. La faculté de la parole trouve sa route par certains réseaux nerveux de la figure, de la langue, de la gorge et de la bouche, et s'exteriorise, s'énonce par des mots. On peut comparer cet enroulement Broca à la chambre de distribution d'une force motrice dans laquelle la chaleur est convertie en énergie, qui, à son tour, est transmise par fils aux extrémités où un mécanisme approprié transforme l'énergie en lumière ou en chaleur. Substituer la pensée à la chaleur, le langage à l'énergie, les nerfs aux fils, la gorge, les lèvres, la langue, les doigts et les bras aux extrémités et finalement remplacez les termes lumière et force motrice par la parole, l'écriture et la peinture et vous obtiendrez une idée exacte du rôle du susdit enroulement.

Or donc, cet enroulement n'étant plus accentué dans le cerveau de la femme, son rendement en mots est plus volumineux.

La loquacité féminine a été tour à tour honorée et punie. Dans l'antiquité, la faconde des femmes valut à plu-



sieurs d'entre elles l'honneur d'être choisies par les prêtres d'Apollon pour rendre les célèbres oracles de Delphes, sous le nom de pythonisses. Mais, en Europe, il n'en fut pas de même. Là, jusqu'en 1800, on imagina "la chaise à plonger", appareil servant à donner un bain forcé aux fem-

mes poissardes et querelleuses. En certains pays, des lois spéciales furent édictées dans le but de corriger les personnes du sexe faible trop enclines au bavardage.

En 1770, dans quelques contrées de l'Allemagne, une accusation de bavardage excessif pouvait être por-

tée contre toute femme—de noble ou basse extraction — et celles jugées coupables de cette contravention aux coutumes devaient pendant toute une journée balayer les rues de la ville ou faire quelque autre besogne servile, aussi ennuyeuse.

Une autre théorie, basée celle-là sur la seule observation, veut que le bavardage des femmes soit le résultat du rôle même qu'elles jouent dans la vie. Depuis les premiers siècles, dans sa maison, la femme, chargée de l'éducation de ses enfants, des relations avec l'étranger, de la réception de toutes les personnes que des intérêts ou autres motifs attirent à son foyer, se trouve dans l'obligation de parler, du matin au soir. Parlant librement chez elle, elle ne peut perdre l'habitude de parler librement chez autrui et voilà pourquoi les sept femmes de notre dîner parlaient toutes ensemble.

—o—

LA SECURITE EN MER

—

Ce rêve séculaire, le navire insubmersible, n'a pas encore été résolu bien qu'armateurs, constructeurs de navires et assureurs maritimes s'appliquent depuis de longues années à résoudre le problème. La sécurité en mer a atteint cependant un tel degré que les risques de mort encourus par les passagers est passagers est estimé à .02 p. c.

Sir Westcott Abell, à la conclusion d'une enquête approfondie établie sur les registres des Lloyds, publie dans le "Times" un intéressant rapport sur le problème de la sécurité en mer. Négligeant les pertes de guerre occasionnées par la férocité d'un ennemi sans

merci, il établit avec précision qu'au cours des trente dernières années les risques de catastrophes maritimes ont sensiblement diminué.

En 1890, 3,600 vapeurs britanniques ayant un équipage global de 100,000 marins, pratiquaient le commerce international. Sur ce nombre, il y eut 350 pertes de vie par suite de naufrage, 127 par accidents et 263 par maladie. En 1913, 4,000 vapeurs avec un équipage de 160,000 hommes, entonnaient l'océan. Les décès pour cette période se répartissent comme suit: naufrages, 204; accidents, 84; maladie, 319. Durant la première période mentionnée, 486,000 passagers furent inscrits sur les registres de bord et le nombre de pertes de vie s'éleva, pour les naufrages à 560; les accidents 22 et les maladies 546. En 1913, sur un ensemble de 1,075,000 passagers, 50 morts seulement furent enregistrées par suite de naufrages, 17 par accidents et 1,113 par maladie.

Depuis 1913, le problème de la sécurité maritime a fait des pas de géant et les vapeurs britanniques offrent aujourd'hui de meilleures garanties de sécurité qu'à aucune autre époque.

—o—

IL NE FAUT PAS DIRE OU ECRIRE :

Set de dents, pour: dentier ou râtelier.

Set de danseurs, pour: couples.

Set de quadrille, pour: figures.

Set de fumeur, pour: service de fumeur.

Set de liqueurs, pour: service à liqueurs.

Set à dépeçage, pour: service à découper.

L'INFLUENZA FAILLIT LA TUER!

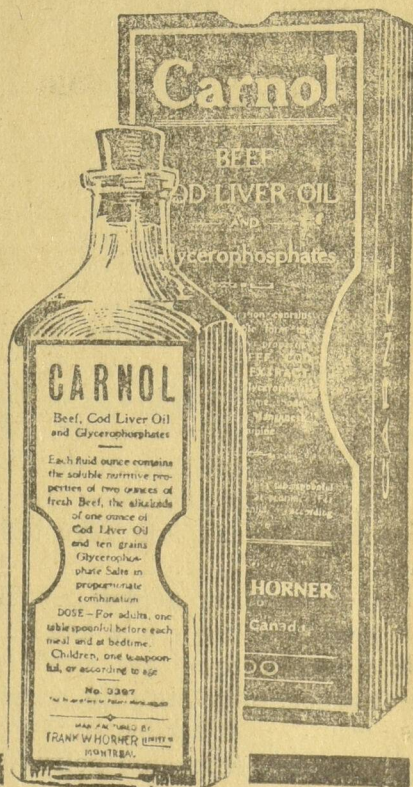
J'ETAIS SI FAIBLE QUE JE NE M'INTERESSAIS PLUS A RIEN

Lisez ce qui arriva à Madame McGregor qui avait négligé sa santé : —

“Comme un grand nombre de personnes”, écrit-elle, “qui eurent l'influenza, cette maladie me laissa dans un état de santé des plus précaires. Rien ne semblait pouvoir me rendre mon énergie et mes forces anciennes. J'étais constamment fatiguée. Je n'avais plus d'appétit. J'avais de fortes douleurs par tout le corps. Les maux de tête me torturaient. J'étais déprimée et je ne m'intéressais plus à rien. J'étais nerveuse et irritable, et je croyais toujours qu'on me voulait du mal. Je perdais du poids. J'étais dans une faiblesse nerveuse telle que l'hiver dernier j'attrapai une pneumonie. Ma famille ne croyait pas que je vivrais et le docteur plus tard, me dit que c'est parce que j'avais le coeur solide que je m'étais tirée de cette situation dangereuse. A ce moment j'étais hors de danger. J'étais si faible et si fatiguée que je ne m'intéressais plus à rien. J'essayai plusieurs préparations pour me reconstituer, mais aucune d'elle ne me fit du bien. Un jour, une amie qui avait été très malade, vint me voir. Elle était la santé même. Je lui demandai ce qu'elle avait pu faire pour être aussi bien et aussi grasse. Elle me dit que le Carnol avait fait merveille avec elle et elle me conseilla d'en prendre. Comme en regardant mon amie je ne pouvais nier l'évidence, je me décidai à suivre son conseil. Aujourd'hui je crois que le Carnol est la plus merveilleuse préparation du monde. Elle m'a rendu le bonheur et la santé.

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez affirmer en toute conscience, après l'avoir essayé, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide au pharmacien et il vous rendra votre argent.

(8-122)



L'AFFRANCHISSEMENT DE LA FEMME

C'est merveille de voir avec quel acharnement les femmes "art nouveau" réclament le droit de voter aux élections fédérales et provinciales, comme si dans l'acquisition de ce simple droit devait résider le bonheur parfait! Et pourtant, si une législature de Québec accorde aux femmes de notre province le droit de vote, la "Revue" peut en quelque sorte en être tenue responsable, ayant fait une chevaleresque campagne en faveur de l'affranchissement domestique et intellectuel de la femme. Ses intentions modérées, son but poursuivi, n'auront pas été compris, voilà tout.

Il serait bien plus intéressant que la femme acquît plus de liberté dans son foyer et dans le monde, aux yeux de son mari et aux yeux de l'opinion publique. Au lieu de son admission dans l'arène politique, la femme-mère eut mieux fait de réclamer la démolition des barricades qui protègent les vieux préjugés sociaux dont elle est la victime séculaire.

Ainsi, nos lois civiles relatives à l'état et à la capacité des femmes pourraient se faire plus clémentes; ainsi, elles seraient mises, grâce à un heureux assainissement de l'esprit et de la mentalité populaires, sur un pied d'égalité domestique avec leurs maris.

Cette question ne doit pas nécessairement être jugée à la hauteur d'une thèse scolastique qui confère toute puissance, toute autorité, au seul père de famille; ou encore, au travers du prisme de l'économie politique. Elle

peut très facilement être traitée — comme le serait une simple affaire de goût et de bon ton — sans la moindre prétention de trouver sur ce sujet l'ultime et définitive vérité recherchée. C'est donc au nom de l'esthétique que les gens de bon goût n'admettent pas l'immixtion des femmes dans le domaine politique.

N'avons-nous pas assez du suffrage universel — cette calamité démocratique qui livre l'administration des affaires d'un pays à la majorité compacte des imbéciles! — qu'il nous faille encore encaisser le vote des femmes? Que diable veulent-elles aller faire dans cette galère? Il y a bien assez d'un votant par famille pour s'occuper de politique, pour ce que la politique a d'intéressant! Les femmes célibataires et les femmes en état de viduité votent au nom d'un droit foncier qu'elles représentent personnellement, mais lorsque, dans le cas de gens mariés, ce droit est déjà déferé au mari, pourquoi l'épouse se croirait-elle insultée de ne pas le soutenir aussi publiquement? Toute cette question de suffrage féminin est mal étudiée. Il est difficile de comprendre que la majorité des femmes aspire à faire de la politique.

En travaillant l'éducation du peuple, celui-ci en arriverait à comprendre que la femme lui est égale, sinon souvent supérieure; l'épouse deviendrait la camarade, l'intelligente compagne de son époux. Leurs travaux intellectuels seraient communs. Et

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

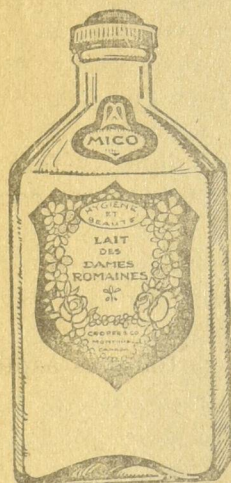
Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES DANS SA NOUVELLE TOILETTE



Un packaging plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

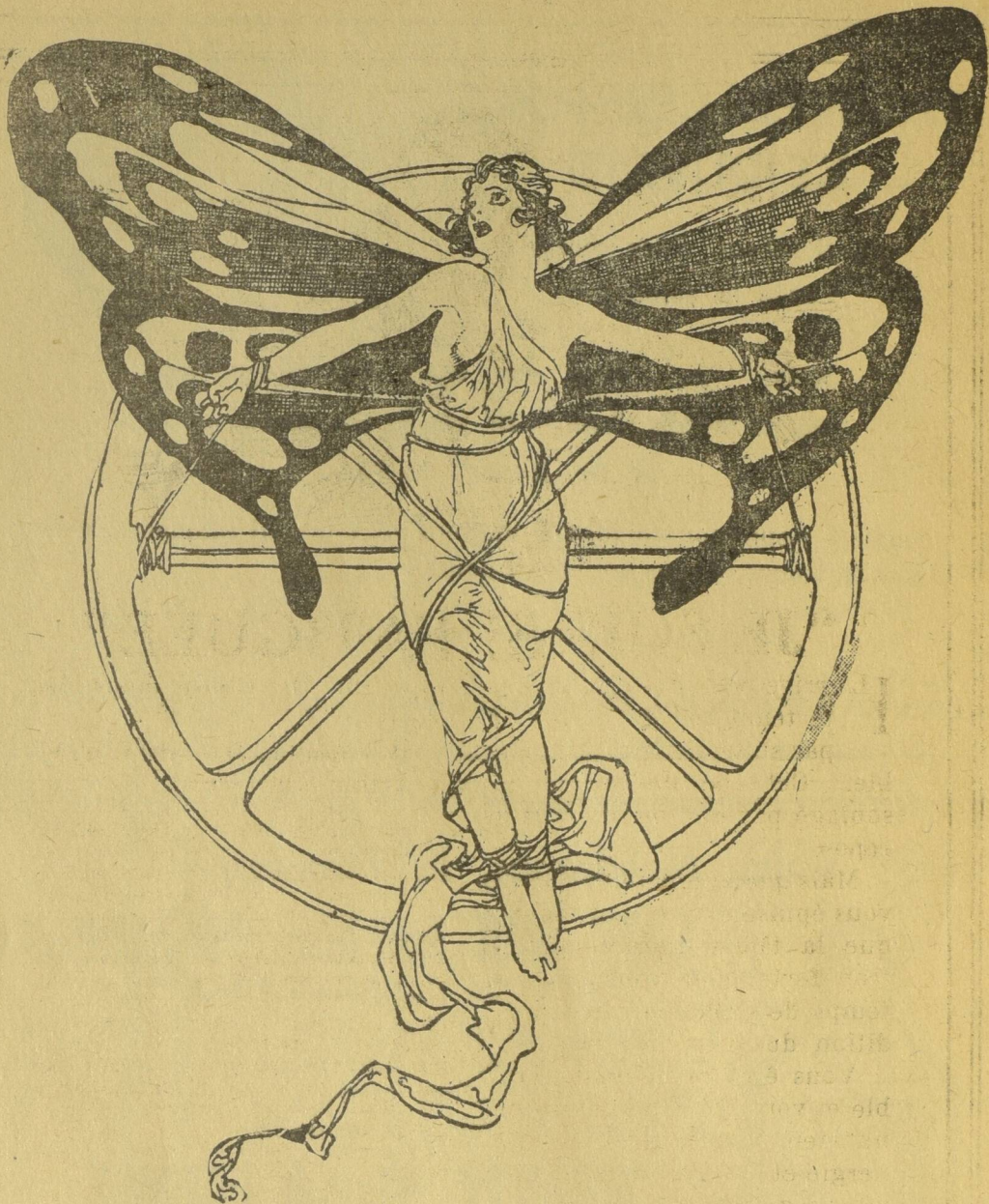
BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



dans toute famille, les époux, tout bornés qu'ils puissent être, ont un travail intellectuel à accomplir qui est l'éducation de leurs enfants.

Que les femmes nous laissent encore, pour quelques siècles, le plaisir tranquille et adorable de les voir dans un nuage de poésie, dans une fumée d'encens. Elles doivent rester les Ves-

tales de l'Amour et de l'Art, dans le temple du mariage.

De la politique! qu'elles en fassent dans le cercle suffisant que forment leur mari et leurs enfants, à la maison même; qu'elles se chargent de l'éducation politique des leurs! Qu'elles en fassent encore dans les salons, dans les ruelles littéraires. Au 18^e siècle,



“JE SUIS SI FATIGUÉE”

IL arrive parfois qu'on se sente temporairement fatigué par suite d'un travail pénible. Cet état de fatigue est soulagé par une bonne nuit de repos.

Mais quand le moindre effort vous épuise et que vous trouvez que la tâche quotidienne est trop forte pour vous, c'est le temps de s'occuper de la condition du système nerveux.

Vous êtes facilement irritable et vous vous inquiétez pour un rien, vous n'avez pas l'énergie et la force de faire votre labeur quotidien, vous ne dormez pas bien et vous vous levez fatiguée le matin, vous avez des migraines, vous vous sentez découragée et abattue.

Vos nerfs sont fatigués, épuisés et affaiblis, et vous avez besoin du secours, lequel est très bien donné par la Nourri-

ture du Dr Chase pour les Nerfs.

Mlle Amy L. Metcalf, R.R. No 3, Arthur, Ont., écrit:

“J'ai employé avec le meilleur résultat la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Un printemps j'étais très faible et épuisée, et ne dormais point, J'étais très nerveuse et je criais pour un rien. Mon cœur était faible et j'avais presque constamment mal à la tête. Les remèdes du médecin ne me firent aucun bien, et finalement je commençai à prendre la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Après avoir pris six boîtes de ce remède je me sentis bien. Je n'avais jamais employé quelque chose qui me fit tant de bien que la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, et j'ai aussi trouvé que les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins étaient un excellent remède.”

(“Ceci est pour certifier que je connais Mlle Amy Metcalf, et que je crois sa déclaration touchant les remèdes du Dr Chase être vraie et conforme.” — A. R. Springer, Ministre Méthodiste, Arthur, Ont.)

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs 50c la boîte, chez tous les marchands ou chez Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto.

la femme accueillait chez elle les plus beaux esprits et exerçaient sur eux une douce et bienfaisante influence. Les grands écrivains mandaient une place à leurs genoux, sur les coussins où elles reposaient leurs pieds nus en des souliers brodés!

La femme (et c'est là l'opinion de Michelet et de Lemaître) est d'une autre nature que la nôtre, d'une essence différente. Il est impossible que tous nos devoirs lui conviennent, que tous nos droits aussi lui soient propres.

Pourquoi vouloir le règne des Amazones?

O politique, triste nécessité sociale, que de bêtises les chères femmes veulent commettre en ton nom!

Les théories nouvelles, les thèses sur la liberté, l'égalité, l'émancipation de la femme, doctrines prêchées par les saints-simoniens et les fouriéristes, détruisent la maison, la famille, la société. Elles détruisent, dit en plus Alphonse Karr, la femme elle-même.

Il faut le répéter souvent: les femmes qui réclament comme une chose due les droits dont jouissent les hommes, droits auxquels correspondent des devoirs inéluctables, entrent en révolte contre leur propre organisation morale et physique. Des inégalités, basées sur la différence même de l'organisation respective de la femme et de l'homme, défendent péremptoirement au sexe faible certaines prérogatives propres à l'homme seulement, de par sa constitution et de par son essence.

L'égalité—au dire des philosophes—consiste à obtenir le même degré d'excellence dans son rôle particulier. Ainsi, la femme, douée d'une intelligence intéressante qui lui permette de faire l'éducation de ses enfants et souvent de raffiner celle de son mari, mu-

nie de toutes les vertus domestiques, et pour la compléter (opinion discutable), ennoblie davantage par une fine et tranquille beauté, est l'égale de l'homme qui s'acquitte, en bon mari et en bon père de famille, de tous ses devoirs domestiques et publics.

Des romans, des pièces de théâtre, en plus des doctrines égalitaires de certaines écoles pseudo-philosophiques, ont persuadé à un grand nombre de femmes qu'elles étaient victimes d'odieuses injustices.

Si tous les droits, souvent onéreux et pénibles, dont jouissent l'homme étaient partagés par la femme, si un jour les deux sexes venaient à se confondre sur un pied d'égalité, il faudrait ou renoncer à la bonne conduite des familles et des sociétés ou inventer un troisième sexe.

L'homme et la femme sont tellement dissemblables qu'il ne peut, à moins de bouleverser toutes les lois de la nature, être de question d'en faire un seul et même type, ce à quoi tendent les efforts des féministes militantes les plus radicales.

La plus grande objection à soulever contre le suffrage féminin et la "masculinisation" de la femme est d'un ordre économique. Sans la division du travail, la société ne peut pas plus fonctionner qu'une industrie ordinaire où tous les ouvriers, mâles et femelles, feraient la même besogne. Les femmes, aussi intelligentes que nous, peuvent remplir tous les métiers, mais le faisant, elles ne remplissent pas le leur. Et si les femmes n'accomplissent pas leur part de travail, qui la fera pour elles?

Jean LIMOGÈS.



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hotel-Lavoie
MONTREAL

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que le *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.— Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00
Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : **16-est, rue Craig**

Montréal

👉 Demandez notre catalogue de primes 👈

Perfectionnement des gaz asphyxiants

Depuis la guerre l'on parle de désarmement, et jamais la préparation de nouvelles guerres ne s'est faite d'une façon plus intense que de nos jours. C'est à qui aura les plus gros canons, les plus gros cuirassés, les avions les plus perfectionnés, et, par-dessus tout, les gaz asphyxiants les plus meurtriers.

Toutes les grandes puissances étudient et cherchent à découvrir de nouveaux gaz, car tout le monde est convaincu que ce sont ces gaz qui décideront en peu de temps du sort de la guerre.

On a beau faire des lois interdisant l'emploi de ces gaz comme étant une chose inhumaine, ces lois ne serviront à rien, elles seront considérées comme des lettres mortes. Dans les prochaines guerres on se servira sur une grande échelle, d'une manière plus scientifique des gaz asphyxiants et autres produits chimiques encore plus meurtriers.

Peu après l'apparition des gaz asphyxiants sur les champs de bataille, on comprit combien ils seraient plus meurtriers, si on arrivait à en trouver qui soient inodores, invisibles et plus lourds que l'air. Invisibles et inodores leur présence ne serait pas dévoilée, et, plus lourds que l'air, ils pénétreraient dans les caves et autres abris pour y continuer sans merci leur œuvre dévastatrice.

L'on ne sait rien des récentes découvertes faites dans les autres pays, concernant ces gaz, chaque gouvernement tenant soigneusement secrètes

les expériences; mais il n'en est pas de même pour les Etats-Unis.

A en croire les journaux, les chimistes américains, au service du ministère de la guerre, auraient trouvé un gaz à la fois inodore et incolore. On avait déjà préparé une grande quantité de bombes, remplies de ce gaz, dénommé "Lewisite", lorsque l'armistice a été signé, et a rendu inutile l'envoi de ces bombes à l'armée américaine. D'après les experts du gouvernement américain, une douzaine de ces bombes, contenant chacune mille livres de "Lewisite" seraient suffisantes pour détruire toute la population d'une ville de 50 à 100 mille âmes.

Depuis, ce gaz a été amélioré, et le nouveau gaz a une puissance bien plus dévastatrice que l'autre. Une simple capsule de ce nouveau gaz, enfermée dans une grenade, suffirait pour engendrer la mort sur un grand nombre d'acres.

De tels faits doivent être portés à la connaissance du public pour éveiller l'horreur de la guerre, et c'est pourquoi le gouvernement américain ne s'est pas opposé à la divulgation du secret, concernant l'existence de ce gaz mortel.

—o—

La population des Pays-Bas (Hollande). Elle est actuellement de 6,831,231 âmes. Les villes les plus peuplées sont: Amsterdam, 661,700 âmes; Rotterdam, 484,100; LaHaye, 309,600 et Utrecht, 137,000.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

**Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du**

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe et raffermi** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres et nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante ? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irrésistible de pleurer, brûlements d'estomac, maux de cœur, retards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.
Mme Myrriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine
Boîte postale 2853 Dépt. 25, Montréal, Qué.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
Humoristique et sentimental

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment au SAMEDI.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE

131, rue Cadieux,

Montréal

AIGUILLE POUR BRODERIE D'ART



N'importe qui peut apprendre à s'en servir. Vous pourrez ainsi faire en quelques heures une pièce de broderie qu'il vous prendrait des semaines pour fabriquer avec une aiguille ordinaire. Renseignements complets sur l'aiguille même et la façon de s'en servir, \$1.00. Satisfaction garantie. Agents demandés — payés dès la première commande.

ROYAL KING NEEDLE CO.

Box No 2503

Montréal, Qué.

Lisez, dans le prochain numéro,
notre roman complet : "De
l'Or, de l'Amour, du Sang !"

LE FILM

Journal officiel des grandes compagnies de
cinéma

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment au FILM.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE

131, rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment à la REVUE POPULAIRE.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE

131, rue Cadieux,

Montréal

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE,
SUR CE CONTINENT, CONSACRE
AU CINEMA



LE FILM

Contient: Une grande quantité d'articles et de
renseignements sur les actrices et acteurs;
De nombreuses reproductions de photos;
Des scénarios, interviews, des
pages spéciales, etc.



RETENEZ-LE DES MAINTENANT

POIRIER, BESSETTE & CIE., édit.-prop.

131, rue Cadieux,
Montréal.

Lait Condensé
marque "Eagle"
Lait Evaporé
"St-Charles"
Lait Malté
paquets carrés

Borden's

Café Condensé
"Reindeer"
Crème Condensée
"Reindeer"
Lait Condensé
"Reindeer"



Nourriture

et

Sommeil

Sommeil paisible
et alimentation
appropriée sont
également néces-
saires à la crois-
sance de Bébé. Il
dort mal, si son
alimentation est

défectueuse. Quand le lait
maternel fait défaut, employez
le lait qui, depuis plus de 65
ans, a nourri des bébés joyeux
et robustes.

3-10-21

THE BORDEN COMPANY LIMITED,
MONTREAL

Borden's

EAGLE BRAND

LAIT CONDENSÉ



MONTREAL

The Borden Co. Limited

VANCOUVER

Entered March 23rd 1908 of the Post Office of St. Albans, Vt., U. S., as second class
matter under the Act of March 3rd 1879.